

SINGHY LE MALAIS.

Sceaux. — Impr. de E. Dépée

SINGHY LE MALAIS

HISTOIRE INDIENNE,

Par Auguste Bouët,

Capitaine au long cours.

AUTEUR DE : PIRATE ET CORSAIRE.

2

PARIS

BERQUET ET PÉTION, ÉDITEURS,

Libraires-Commissionnaires,

11, RUE DU JARDINET.

—

1842

XVI.

REPRÉSAILLES.

C'était l'instant où le soleil, à peine à quelques degrés au-dessus de l'horizon, inonde d'or et de pourpre les bornes du couchant. La mer, calme et belle, venait mourir silencieuse contre de nombreux îlots le long desquels filait un rapide courant.

Un navire s'avançait au milieu de cet archipel, obéissant lentement à l'appel de sa barre, toutes les fois qu'un changement de route était ordonné au timonnier afin d'éviter quelqu'écueil.

Bien que la coupe de ce bâtiment parût fine et gracieuse dans les façons, il n'était guère possible de ne pas reconnaître un bâtiment marchand.

Une bande étroite de peinture courait le long de ses préceintes ; cette peinture, blanche jadis, se marquetait de longs filets de rouille provenant des anneaux et chaînes de porte-haubans ; on n'avait pas même pris la peine de nettoyer le dessous des dallots, où le passage des immondices laissait après lui une large tache d'un jaune sale.

Le navire était très bastingué, ce qui lui donnait l'air d'un véritable coffre, et de grossiers garde-corps en bois, placés de chaque bord

d'une dunette très élevée, augmentaient la disgracieuseté de toute la coque.

Malgré son fort tonnage, il ne possédait qu'un petit *porte-manteau* (1) hissé derrière, et qui semblait aussi mal entretenu que le reste.

Le gréement n'était pas plus soigné; craignant sans doute quelque coup de vent de mousson, il avait dépassé le petit mât de perroquet; ses mâts, suivant le caprice de leurs étais et de leurs galaubans s'en allaient, qui sur l'arrière, qui sur l'avant, semblant avoir horreur de la parallèle; les manœuvres dormantes ne se trouvant pas ridés, faisaient fouetter la mâture au moindre coup de roulis; les manœuvres courantes, blanches et usées, étaient en pendrille sur tous les points; enfin la voilure mal orientée, mal étarquée, apparaissait criblée de trous ou de

(1) Canot.

raccommodages auxquels les doigts d'un fin voilier n'avaient certainement pas pris part.

Pour manœuvrer cette lourde masse, on voyait de temps en temps paraître au-dessus des bastingages, une demi-douzaine de matelots à la mine crasseuse, aux vêtemens bariolés des pièces les plus disparates. Ce navire s'avançait cependant; mais malgré la brise ronde soufflant dans les voiles, à peine s'il augmentait de deux ou trois nœuds la vitesse du courant qui l'entraînait dans le détroit.

Lorsqu'il fut parvenu par le travers d'un groupe d'îles cernées de rochers, il jugea prudent sans doute de ne pas naviguer pendant la nuit, au milieu d'un archipel aussi dangereux; car les voiles se carguèrent tant bien que mal l'une après l'autre, à l'aide de son maigre équipage. Puis il laissa tomber l'ancre, et hâla bas le pavillon flottant à sa corne; ce n'était rien moins que le *yack* de la Vieille-Angleterre, chose du reste

qu'on aurait pu deviner à l'apparence du bâtiment. Probablement le malheureux ignorai devant quelle terre il venait de s'arrêter; sans cette ignorance, il est permis de croire qu'il aurait appareillé au plus vite, et fui un voisinage aussi scabreux ; ces îles, en effet, n'étaient autres que les îles de Carimon, et il fallait que le capitaine n'eût jamais fait un seul voyage de Java, pour venir si près de ce redoutable forban surnommé le *Machau* dans toute l'Inde.

Le capitaine avait paru quelques momens sur la dunette, escorté d'un jeune homme en chemise bleue, sans doute l'un de ses officiers; quant à lui, il portait une veste de toile rayée; et il s'était permis de lancer de vigoureux *goddam* pendant que les matelots serraient péniblement les voiles.

Étant descendu dans la dunette, lorsque la nuit fut tout-à-fait close, un silence profond, interrompu seulement par le bruissement du

courant se brisant sur l'étrave, régna dès ce moment autour du navire.

Cependant le même repos n'existait point partout; une foule d'hommes au teint cuivré, venaient de se réunir au milieu des rochers de l'île voisine; cachés dans une grotte profonde, ils avaient suivi avec la plus grande attention la manœuvre de l'étranger. Dès qu'il fut mouillé, une rumeur joyeuse circula dans cette foule; c'était la joie du tigre, ayant enfin trouvé la piste de sa proie.

Deux hommes parurent soudain dans l'assemblée; à leur vue, la multitude se prosterna; c'étaient Singhy et Mangano.

— Sumbing, dit Singhy, en s'adressant à l'un des chefs, nous n'aurons pas besoin de poursuivre ce chien; par la gloire de notre saint prophète! il se livre lui-même!... Tu vas

faire sonner le *lambi* (1), et rassembler une vingtaine de pros, pas moins, entends-tu? car ce navire est grand, et il doit contenir plus d'équipage que nous n'en avons aperçu; il faut donc ne rien négliger, afin de nous assurer une aussi belle proie... Tu me feras prévenir; je veux me mettre à la tête de mes guerriers. »

Dès que ces ordres furent donnés, Sumbing s'inclinant, fit signe à la foule des forbans de le suivre, et il se dirigea vers une petite anse, où s'amarraient une multitude d'embarcations de toutes grandeurs.

Quelques instans après, on entendit, à l'entour de l'île, les sons mélancoliques du lambi, qui allaient se répétant d'échos en échos, sur la rive; à ces sons bien connus, le forban

(1) Grand coquillage des tropiques, duquel on peut tirer un son assez fort.

Malais, s'éveillant sur sa natte, prêtait une oreille attentive; et quand le troisième appel s'était fait entendre, il se levait silencieusement, rajustait sa ceinture, et y assurait son kris redoutable; saisissant ensuite la sagaye ou la carabine anglaise placée près de sa natte, il se glissait comme une ombre à travers les rochers.

Deux heures ne s'étaient pas écoulées, que déjà la flottille des pros sortait de la petite anse de Carimon; cette fois, Singhy dédaigna les précautions d'usage; il s'avança droit sur le navire menacé.

Celui-ci pourtant, ignorant son péril, se balançait nonchalamment sur les petites lames qui venaient battre ses flancs.

Singhy arrêta sa flottille à peu de distance, et la partagea en deux parties; il ordonna à l'une d'aborder d'un bord du bâtiment, tandis

qu'il en ferait autant par l'autre; il enjoignit aussi de garder le plus profond silence jusqu'au moment où l'on se trouverait à une cinquantaine de toises, et de forcer alors de rames en jetant le cri de guerre.

Ces ordres furent ponctuellement exécutés ; les pros se divisèrent en deux troupes, et manœuvrèrent afin d'attaquer chacune de son côté.

A peine furent-elles rendues à la distance indiquée par le sultan, que lui-même donna le signal ; et à l'instant une explosion de sauvages hurlemens ébranla les airs...

Mais, au même instant aussi, le lourd bâtiment parut ceint comme d'une traînée de feu; des sabords inaperçus se levèrent soudain, et les bouches menaçantes de longs canons de bronze, apparurent éclairés par leurs fanaux de combat.....

— Attention à bien viser, enfans, dit une

voix au milieu du silence causé par cette étrange apparition.....

— Feu tribord, feu !... feu babord, feu !... »

Une détonation épouvantable succéda à ce commandement, et d'horribles cris, mais d'une autre nature que les premiers, partirent comme un concert infernal du centre des deux flottilles..... Une partie des pros, criblés par cette mitraillade inattendue, disparaissait déjà sous les flots.

— Rechargez rondement ! dit encore la même voix.

Est-on paré ?... feu partout, feu !... »

Une seconde et affreuse explosion retentit de nouveau ; cette fois la terreur des forbans fut à son comble; le peu qui avait échappé à la mort se jeta dans les flots afin de regagner le rivage...

Singhy, frappé de stupeur, était resté immobile sur le pros qu'il commandait, son esprit ne pouvait lui rendre compte d'une catastrophe aussi terrible et aussi peu prévue. Se remettant enfin, il se retourna et vit près de lui Mangano qui étanchait le sang qu'un éclat de bois lui avait fait à la tête.

Se ruant vers lui avec fureur, il le précipita par-dessus le bord en hurlant. —A terre, chien!... à terre!... car les brigands ne manqueront pas de venir nous y attaquer!...

Et s'élançant lui-même, il disparut sur les ondes au milieu de l'obscurité.



XVII.

CAPTURE.

Lorsque le jour parut, l'aspect du bâtiment n'était plus le même; ses vergues et sa mâture se redressaient en lignes parallèles, et ses manœuvres bien raides, avaient été disposées dans l'ordre le plus symétrique.

Ses faux bastingages et sa fausse dunette avaient disparu, ainsi que la bande de toile masquant sa batterie.

Mais par compensation, de longues pièces noires et luisantes montraient insolemment leurs têtes hors des sabords, et le pavillon de France flottait à la corne d'artimon.

Enfin, au milieu du tableau de l'arrière, se lisait écrit en lettres d'or : *Thisbé!*

Car c'était bien la *Thisbé*!

Fière maintenant d'être débarrassée du déguisement dont on l'avait affublée, la coquette se prélassait sur les eaux bleues de la baie. Du reste, rien autour d'elle n'aurait laissé croire qu'un aussi sanglant épisode se fût passé il y avait à peine quelques heures; les courans du détroit avaient tout emporté, hommes et débris; à peine si quelques car-

casses de pros se voyaient de loin échoués sur la plage sablonneuse de l'île.

— J'espère qu'ils ont été proprement reçus !... disait un matelot en fourbissant une des pièces de l'avant. — Et ils ne seront pas tentés d'y revenir, reprit un autre ; ah ! ce tas de mal-blanchis qui croyaient jeter le grapin sur une hourque anglaise !... On leur en donnera des hourques de ce gabarit-là ! »

— Eh bien ! Kélédor, continua Mandart, y s' peut que tu n'aies pas le plaisir de jouer du coupe-choux sur la couenne de ton Malais ; vu que s'il était de la bagarre, il a dû recevoir quelques grappes de raisins (1) dans le fanal, et s'être en allé voir par combien de brasses nous sommes mouillés ! »

— Tant pis, répondit le Séclave. — Tiens, re-

(1) Paquets de mitraille formés de grosses balles de fer.

garde plutôt! on ne voit personne à terre; y faut qu'ils soient tous partis pour leur première visite au Père éternel... — C'est ce que nous verrons tout-à-l'heure, lorsque nous aurons commencé le débarquement. — Ce n'est donc pas une farce, que ce débarquement? le diable me torde le cou, si je ne donnerais pas quinze jours de mon quart de ration pour que c' soit vrai! »

Mandart ne tarda pas à acquérir cette certitude.

En touchant à Maduré, Charles d'Angremont avait eu la pensée d'engager un habitant de cette île à le suivre... Cet habitant, ayant été long-temps prisonnier à Carimon, en connaissait parfaitement l'intérieur.

Le jeune commandant savait d'ailleurs qu'à l'est de cette île se trouvait un petit havre où tous les pros se réunissaient d'habitude, parce que les autres points n'offraient aucun abri.

C'est alors qu'il songea à la ruse de guerre dont il se servit, et qui eut tant de succès ; ce que lui dit le Madurien le fit persister encore plus dans son projet; car jamais Singhy n'avait manqué d'attaquer un navire marchand à sa portée.

Dans le cas où tous les pros n'auraient pas été détruits à la suite de cette ruse, le Madurien s'engageait à faire mouiller la corvette vis-à-vis le petit havre, de manière à rendre impossible la fuite de ceux qui s'y seraient réfugiés.

Aussi, dès que l'événement fût arrivé comme on l'avait prévu, Charles d'Angremont fit armer deux embarcations, et les envoya au milieu même de la passe afin de la surveiller.

Ces embarcations devaient, si quelques pros essayaient de s'échapper, allumer leurs fanaux, et lancer des fusées d'alarme.

Ces tentatives ne manquèrent pas, en effet, d'avoir lieu :

La corvette envoya sur-le-champ quelquess coups à mitraille babord et tribord des chaloupes; les pros effrayés regagnèrent le port, et ne tentèrent plus d'en sortir.

Le lendemain, le capitaine de la corvette qui n'avait pas voulu hasarder une descente de nuit, la considérant comme trop dangereuse, donna ses ordres afin qu'elle eût lieu au jour naissant : il fit hautement le serment que le soleil ne se coucherait pas, sans que ce repaire de forbans ne fût purifié par le fer et le feu.

Ayant donc rassemblé son équipage, il lui adressa une courte et énergique allocution :

— Enfans, leur dit-il, il faut ruse, audace et résolution, pour venir à bout de ces pirates; car, je vous en avertis, leur île est dé-

fendue d'une manière formidable; chaque roche, chaque arbrisseau, vous cachera un ennemi.....

Cependant, je crois bien que les matelots de la *Thisbé*, n'auront pas de peine à se montrer aussi lestes et aussi braves que des Malais! »

Des acclamations enthousiastes accueillirent ces paroles, et cette ardeur devint bien plus vive, lorsque le jeune capitaine ajouta ces mots :

— Je vous préviens, de plus, que l'île renferme de grandes richesses, et vous en aurez le pillage !

Dès cet instant, une activité extraordinaire régna sur les gaillards de la corvette; piques, haches, sabres, fusils, pistolets, s'entassèrent auprès des panneaux, puis, passèrent dans la ceinture, ou sur l'épaule des marins impatiens.

Deux ou trois pièces d'un petit calibre, furent placées dans la chaloupe, afin d'être traînées à bras, et servir de pièces de campagne.

Des deux cents hommes, embarqués sur la *Thisbé*, cinquante devaient rester à bord, pour le service des pièces destinées à balayer la plage au moment du débarquement ; les cent cinquante autres faisaient tous partie de l'expédition.

Les embarcations étaient déjà le long du bord et les hommes commençaient à y descendre, lorsqu'une attaque soudaine les avertit que l'ennemi était résolu à se défendre jusqu'a la dernière extrémité.

Une détonation fit vibrer les échos de la rive, et un boulet passa au-dessus de la corvette.

— Ah! vraiment ! dit le commandant d'Angremont, ces bandits veulent essayer de nous rendre notre monnaie !.....

Maître! ajouta-t-il, en s'adressant au maître canonnier, vous voyez cette espèce d'embrasure, au-dessus de la baie? eh bien! il y a quatre pièces en cet endroit; je vous en charge!

— Ça suffit, commandant!...

Et quelques minutes après, plusieurs coups si bien pointés furent adressés à l'embrasure indiquée, que le feu des pièces malaises cessa.

— Allons, Jules! dit monsieur d'Angremont à son lieutenant, mon devoir m'oblige à ne pas quitter le bord; mais, je te recommande de ne faire quartier à aucun de ces pirates, à l'exception de leur infâme chef et de son digne lieutenant... brûle tout ce que tu trouveras sur ton chemin, et commence par les pros, s'il en reste. Adieu, courage et succès! »

Le jeune officier, plein d'ardeur, serra avec effusion la main de son capitaine, et sauta dans l'embarcation.

Kélédor le suivit, s'étant bien promis de ne pas le quitter ; quelques instans après, les chaloupes commencèrent le débarquement.

Elles furent d'abord accueillies par une vive fusillade partie de tous les points de la côte; forçant alors de rames, les matelots s'élancèrent sur la plage, et se mirent à la poursuite des Malais.

Ceux-ci, souples et rusés, se glissaient de roche en roche comme des serpens, et ne reparaissaient que pour frapper ; mais les matelots, aussi lestes et plus audacieux, ne tardèrent pas à gagner l'avantage dans cette première lutte. Chassant devant eux l'ennemi, ils atteignirent une espèce de petite redoute, dont ils s'emparèrent; et là, firent halte, afin d'attendre le débarquement des autres escouades.

Ces dernières ne furent pas inquiétées comme la première, parce que le feu de celle-ci les

protégeait contre toute attaque sérieuse ; le petit corps d'armée se trouva donc en peu d'instans réuni sous les ordres de Jules de Senneville.

Le premier point vers lequel notre lieutenant devait d'abord se diriger, était le havre, où se trouvait la flottille de pros ; ses ordres étaient, ainsi qu'on la vu, de la détruire.

Il expédia donc quelques éclaireurs en avant; ils revinrent après une courte absence, rapportant qu'ils n'avaient aperçu aucun ennemi, et que les pros semblaient abandonnés.

On se remit dès-lors en marche avec les plus grandes précautions.

En arrivant au bord de la baie, Jules se convainquit qu'il n'y avait réellement pas un seul Malais dans les pros.

Il en était de même du *Dessa*, bâti sur le

rivage ; pas un seul habitant ne s'y montrait.

Se défiant de quelque embûche, Jules ordonna de mettre le feu aux premières cases ; à peine avait-il atteint la troisième habitation, qu'une explosion épouvantable eût lieu ; quatre matelots, malheureusement trop rapprochés, furent victimes de leur imprudence.

Le jeune chef vit bien alors que chaque pied de ce sol pouvait lui cacher un piége, et qu'il ne devait y marcher qu'avec la prudence la plus minutieuse.

Remarquant que les pros, au lieu d'être mouillés séparément, étaient amarrés les uns aux autres, cette précaution, inusitée, lui parut de mauvais augure.

En conséquence, il se borna à charger sur une grande pirogue abandonnée, une partie des matières incendiaires apportées ; ayant en-

suite placé cette espèce de brûlot dans le lit du courant, il y mit le feu, ordonnant à toute sa troupe de gagner les hauteurs.

La pirogue dériva vers les pros entassés les uns sur les autres, et se trouvant arrêtée au milieu de deux d'entr'eux, y communiqua le feu. A l'instant, une seconde explosion eut lieu, et des débris enflammés tombèrent de toutes parts autour des Français ; mais, lorsque la fumée se dissipa, il n'existait plus un seul pros, et le piége infernal de Singhy ne servit ainsi qu'à consommer la destruction de sa flottille.

Après cette première expédition, le petit corps d'armée, reprenant sa marche sous la conduite du Madurien, ne tarda pas à atteindre le sentier battu conduisant au sommet des plateaux.

En passant, on visita la place où les Malais avaient transporté des pièces. Quelques heures

auparavant, on n'en trouva qu'une à moitié brisée par un des boulets de la corvette; les autres avaient disparu.

Pas un Malais ne paraissait dans la plaine, et les cases étaient toutes désertes; Jules ordonna d'y mettre le feu, et continua sa route, laissant derrière lui une longue traînée de ruines.

Les matelots, étonnés de cette absence d'ennemis, riaient et échangeaient entr'eux de grosses plaisanteries :

— J'ai peur que ton sultan ne se soit envolé, disait Mandart à Kélédor; il ne m'a pas l'air d'aimer la poudre ! — C'est que la fumée lui gâte la vue, disait un second. — Ou qu'elle le fait tousser, ajouta un troisième. — Enfin, nous allons voir quand nous serons arrivés à cette fameuse histoire de palais, p' t'être qu'y présentera voir son grouin...— Tu peux en être certain, répondit Kélédor...

Et la conversation en resta là, parce qu'un nouvel incident vint l'interrompre...

L'on distinguait, à une certaine distance, un grand bois, et sur la lisière de ce bois, on avait vu, pendant quelques momens, se mouvoir comme une troupe d'hommes qui finirent par disparaître.

— Je ne doute pas, dit Jules de Senneville à l'un des officiers placés sous ses ordres, qu'au bruit de l'explosion, ces forbans, persuadés que leur ruse avait réussi et que nous étions décimés, auront quitté le palais, et se seront mis en route, dans l'intention de nous achever.....

Leurs éclaireurs viennent de nous apercevoir, et ils ont disparu aussitôt, afin de prévenir leurs camarades que notre nombre n'est pas diminué. Aussi, attendons-nous à être attaqués à l'entrée du bois. »

Le jeune marin ne se trompait pas ; dès qu'ils se furent approchés à demi-portée de fusil, une décharge soudaine partit du fourré, et tua deux matelots.

— Ce serait folie, pensa Jules, que d'aller m'engager dans cette forêt ! j'y perdrais la moitié de mes hommes.....

N'y a-t-il donc pas moyen de la tourner ? dit-il au Madurien..... » Sur la réponse affirmative de celui-ci, le jeune chef divisa sa troupe en cinq corps qui devaient marcher de front vers le bois, et après en avoir chassé l'ennemi, y mettre le feu.

Ce mouvement fut exécuté avec vigueur ; plusieurs Malais n'ayant pu assez à temps abandonner leur embuscade, furent surpris et massacrés sans pitié.

On alluma ensuite au milieu même du fourré les matières incendiaires, et l'on se retira précipitamment.

Il se trouvait dans cette forêt presque vierge, une si grande quantité d'arbres morts jetés sur le sol par la vieillesse, que l'incendie se déclara sur-le-champ avec une violence inouïe.

Bientôt toute la lisière du bois fut transformée en un rideau de flammes. La troupe s'éloigna rapidement, suivant un chemin à peine tracé indiqué par le guide ; bientôt l'on ne vit plus que dans le lointain la sinistre lueur de l'incendie.....

Après une longue et pénible marche, on découvrit enfin le dôme étrange du palais de Singhy, et une acclamation générale s'éleva à cette vue.

— Ah ! voilà donc la case de ce mal blanchi ! s'écria Mandart ! eh bien ! nous saurons tout à l'heure ce qu'elle contient de fameux !

— Je fais volontiers le sacrifice de vingt ans de ma vie, reprit Kélédor, pourvu que je tienne une minute seulement ce scélérat sous mes pieds !

— Tu le tiendras, Kélédor ! c'est moi, Mandart, qui t'en donne mon billet !

— Puisses-tu dire vrai ! mais je crois que nous aurons fort à faire auparavant, et en voici la preuve. »

Il n'achevait pas en effet qu'un éclair partit d'une redoute construite en avant du principal corps-de-logis, et un boulet tua un homme à dix pas de Mandart.....

— Bah ! ils ne viseront pas toujours si juste ! dit-il insoucieusement, c'est une prune d'hazard ça ! »

Les coups qui suivirent semblèrent véri-

fier cettte prédiction; car les autres projectiles passèrent au-dessus des Français, et allèrent tomber bien au-delà.

Cependant l'on s'avançait toujours, et les volées pouvaient devenir plus meurtrières; Jules de Senneville ordonna donc de nouvelles dispositions, afin que l'attaque eut lieu le moins désavantageusement possible. Ayant établi d'abord sa batterie de petites pièces de campagne sur un mamelon voisin, il y plaça ses meilleurs pointeurs, leur recommandant de ne pas cesser le feu tant qu'ils auraient des munitions.

Partageant ensuite sa petite armée en trois corps, il prit le commandement du centre, et donna celui des ailes à deux autres officiers.

— Enfans! dit-il avant de commencer l'attaque, il faut enlever cela vivement, en vrais

matelots, c'est le mieux afin que la danse soit bonne, et pas de quartier surtout, excepté pour le chef si vous le reconnaissez! — En avant! hurlèrent les matelots. »

Et les trois troupes s'élancèrent au pas de course...

Toujours guidée par le Madurien, celle de Jules prit la grande allée d'orangers; une des pièces enfilait cette allée, il donna l'ordre à ses hommes de longer autant que possible les arbres.

De cette manière ils arrivèrent au pied de la redoute.

L'escalade de cette redoute mal construite ne fut pas difficile pour nos agiles marins. Jules voulut être le premier, et il fut suivi de Kélédor, ainsi que des matelots les plus lestes; un instant après, ils avaient atteint le haut du parapet. Pas un seul ennemi ne s'y

trouvait; deux pièces étaient abandonnées fumantes encore des dernières explosions.

L'imagination de ces barbares avait été tellement frappée de la catastrophe de la nuit, qu'en voyant l'attaque audacieuse des Français l'épouvante les saisit, et ils abandonnèrent leurs canons pour s'enfuir dans l'intérieur du palais.

Le succès des deux ailes n'avait pas été moins décisif.

Après avoir enlevé quelques retranchemens élevés à la hâte sur les autres faces de l'édifice, les marins s'étaient emparés des deux dernierès pièces formant toute l'artillerie du sultan. Ce dernier, dit-on, se trouvait en personne à l'une des attaques, et il avait abattu de sa main deux matelots avant de se décider à fuir. Ce dernier avantage une fois obtenu, l'on put compter sur la réussite de l'entreprise.

Les cours extérieures furent escaladées avec la même audace, et la fusillade commença.

Comme cette fusillade lui blessait beaucoup de monde, Jules résolut d'employer un moyen extrême afin de réduire les assiégés.

Cependant, avant de le mettre en usage, il plaça ses hommes de manière à cerner le palais, et ordonna d'y jeter tout ce qu'on avait apporté de grenades. Des cris d'effroi, des hurlemens de douleur se firent entendre à l'intérieur, lorsque les premières grenades eurent été lancées; toutefois personne ne sortit, et le feu continua aussi vif et aussi nourri.

Le jeune officier donna l'ordre alors d'apporter les fusées d'incendie ; mais il parut en ce moment que cet ordre devenait inutile. Une épaisse fumée s'éleva subitement du dôme, et fut suivi de quelque jets brillans de flamme.

— Faites bien attention, enfans ! s'écria Ju-

les; ces bandits espèrent nous échapper à l'aide du désordre causé par l'incendie qu'ils viennent d'allumer!..... serrez vos rangs et tuez tout ce qui voudra forcer la ligne ! »

Silencieux et la main au fusil, les matelots pressèrent leurs rangs.....

L'incendie se développait cependant avec une effrayante rapidité ; il venait d'atteindre un des pavillons pyramidaux, lorsque d'affreuses clameurs percèrent les airs : des femmes, des enfans demi-nus, et en proie à la plus grande terreur, se précipitèrent en foule dans les cours.....

— Croisez la baïonnette ! dit la voix retentissante du jeune Senneville, et ne laissez passer ni femmes ni enfans !..... »

Cet incident jeta cependant du désordre parmi les Français.....

Les femmes avaient couru vers eux, et par leurs gestes d'épouvante, et leurs larmes, et leurs cris, essayaient de rompre cette barrière vivante.

Bientôt une troupe nombreuse de Malais se jeta à son tour hors du palais.

— Feu sur ces brigands! feu! dit la même voix, et à cet ordre, une vive fusillade fut dirigée sur les fuyards.....

On les voyait à la terrible lueur de l'édifice en feu, courir comme des hommes en démence au milieu des cours extérieures.

Ceux qui échappaient aux balles se ruaient furieux sur les baïonnettes, et tombaient percés de mille coups; d'autres rentraient en hurlant dans le palais, ou se précipitaient dans les flammes.

— Les voilà! s'écria tout à-coup le Séclave

en désignant deux Malais qui cherchaient à s'échapper par un endroit où les flammes avaient porté quelque trouble.

— Les voilà !

— Qui ? reprit son compagnon Mandart.

— Singhy et son infâme Mangano !

— Lieutenant, vous permettez, fit vivement le matelot portant la main à son petit chapeau et s'adressant à Jules de Sennneville.

— Allez, répond celui-ci, et ramenez-les vivans. — On fera son possible, lieutenant ! »

Et tous deux s'élancèrent...

Singhy avait vu ce mouvement; il fit un signe à Mangano, et celui-ci courut au-devant des assaillans.

Mais le matelot, leste et vigoureux, ne put être arrêté, et Mangano se plaça aussitôt vis-à-vis Kélédor.

Kélédor, rugissant de fureur, voulut faire un détour afin de l'éviter ; ce fut inutilement, Mangano s'obstina à lui barrer le passage, épiant tous ses mouvemens et lui offrant un rempart vivant qui le suivait comme son ombre.....

Mandart cependant avait deviné les détours par lesquels le chef forban tentait de le mettre en défaut ; le poursuivant toujours avec acharnement, il le força à revenir sur ses pas; alors Singhy douta de son salut; devant lui étaient les flammes, derrière lui un ennemi acharné à sa perte ; cessant donc de fuir, il se détourna soudain, et se précipita sur le matelot.

Avant que ce dernier put soupçonner l'atta-

que, une balle traversant sa veste, lui pénétrait dans les chairs...

— Bah! ça n'a touché que la peau, s'écria-t-il; à nous deux maintenant, beau Sultan! »

Et faisant faire le moulinet à son sabre avec une dextérité merveilleuse, il porta au Malais un terrible coup qui lui abattit presque l'épaule droite..... Puis agile comme un vrai gabier, il s'approcha lestement, et donna à son adversaire un vigoureux coup de jarret dans les jambes qui le fit tomber rudement le nez contre terre.

— Ah! ah! tu ne connaissais pas cette façon-là? dit-il, le saisissant à la gorge, c'est de mon pays, beau Sultan, car je suis enfant de Paris, tel que tu me vois! Holà, Kélédor, as-tu fini avec l'autre? je t'avais donné mon billet que je te ramènerai ton Sultan,

et tu le vois, j'ai pas menti, faut'y l'escofier?

— Garde-t-en bien, répondit l'affranchi qui venait d'abattre Mangano d'un coup de pistolet, et l'avait laissé gisant sur le carreau; c'est du gibier pour la potence! »

Et il s'avança...

Le Malais restait immobile sous l'étreinte vigoureuse du jeune marin...

A l'aspect de Kélédor, son regard devint étincelant...

— Eh bien! lui dit celui-ci avec une sombre fureur, te voilà donc enfin entre nos mains, infâme assassin de mademoiselle d'Angremont, infâme bourreau de la malheureuse Olivia! »

En entendant ces mots, les traits de Singhy marquèrent une étrange stupéfaction; il resta quelques instans sans répondre.

— Tu l'as donc retrouvée, bel affranchi, dit-il enfin d'une voix convulsive.

— Oui, scélérat, et assassinée par toi : ta reconnaissance pour elle a été digne de tes autres forfaits !

— Effet de pure jalousie, répondit le Malais d'une voix faible : cette femme t'adorait plus que jamais !... »

A ces paroles ironiques, Kélédor fit un mouvement que Mandart arrêta à son tour :

— Ne le tue pas ! Kélédor ! tu l'as dit toi-même, c'est du gibier pour la potence : tu vois d'ailleurs que j'l'ai si bien *déquillé*, qu'y peut plus remuer ni parler : reste-là, j'vais prévenir le lieutenant !... »

Et notre matelot s'élança pour aller porter à Jules de Senneville, la nouvelle de la capture qu'ils avaient faite.

XVIII.

JUGEMENT.

Deux mois s'étaient écoulés depuis la prise de l'île de Carimon; pas une pierre n'y avait été laissée debout.

Presque tous les forbans avaient péri dans les flammes, ou avaient été pendus aux vergues;

à peine si une vingtaine d'entr'eux parvinrent à se sauver à l'aide de quelques pirogues.

Les femmes et enfans furent déportés sur la presqu'île de Malacca ; enfin, de nombreuses richesses soustraites aux flammes, récompensèrent l'équipage de la *Thisbé* de son dévoûment ; car huit marins avaient payé de leur vie cette aventureuse expédition.

Quant à Singhy et son lieutenant, transportés à bord de la corvette, ils s'y virent traités avec le plus grand soin, et la *Thisbé* fit voile pour Bourbon.

Il était deux heures de l'après-midi ; un soleil brûlant frappait d'aplomb sur le sable blanc des rues de Saint-Denys, et forçait les habitans à chercher un refuge dans l'intérieur de leurs maisons.

Une foule compacte bourdonnait cependant vis-à-vis un grand édifice, dont elle assiégeait

les portes; cet édifice était le Palais de Justice.

La foule qui l'entourait se composait entièrement de nègres et de gens de couleur; les nègres se trouvaient en majorité, et de joyeuses facéties s'élançaient comme un feu roulant de leur large bouche.

Parfois un petit blanc (1) armé de sa *rigoise*, se frayait un passage à travers la foule, en distribuant à droite et à gauche des coups pour ceux qui ne se déplaçaient pas assez vite; arrivé à la porte du palais, il montrait une carte au factionnaire et entrait immédiatement. Quelques hommes de couleur à la mise burlesque, relevaient alors le col de

(1) Les nègres appellent généralement *petits blancs* ceux qui ne son pas créoles, et qui sont venus seulement d'Europe pour faire le commerce de détail aux colonies.

chemise qui leur coupait les oreilles, et murmuraient avec colère :

— C'est cela!... on le laisse passer, et nous serons relégués tout-à-l'heure comme des chiens au bout de la salle! et encore cet insolent ose nous menacer de sa rigoise ! »

Mais les nègres ne s'inquiétaient pas de si peu ; seulement, après avoir examiné le *petit blanc* des pieds à la tête, et lorsque la redoutable rigoise se trouvait hors de portée, les quolibets commençaient à pleuvoir sur l'infortuné. Comme il ne manque jamais de se trouver un poète-chansonnier dans une réunion de nègres, un ou deux couplets ne tardaient pas à circuler parmi la foule ; c'était la pâture du prochain *bamboula* (1).

— Quand donc que grand brigand-là qu'a

(1) Danses et fêtes de nègres.

vivi? dit tout-à-coup l'un d'eux changeant de sujet : — Moi pas save, Cupidon, vieux sorcière de la savane qu'a dit grand brigand-là être enlevés par les *Zombis*. — Vous être bien bête, Henry, les Zombis être dans vot' tête. — Moi, toujours porter piailles (1), répondit Henry, et pas avoir peur de Zombis (2) et *soucouyans*. »

Le bruit confus d'une multitude accourant du haut de la rue interrompit cette altercation.

Cette multitude accompagnait une troupe de soldats au milieu desquels marchaient deux hommes à la mine farouche.

(1) Piailles; petits paquets d'ongles, de cheveux, destinés par les nègres à les préserver des maléfices du démon.

(2) *Zombis*. La superstition des nègres créoles donne à ces démons redoutables des pieds de bœuf; quant aux *soucouyans*, ce sont des nègres ayant fait pacte avec le diable, lequel les écorche et les fait voltiger ainsi pendant la nuit dans les airs.

L'un d'eux avait les mains attachées derrière le dos ; l'autre, quoique manchot, n'avait pas moins son bras unique fixé contre le corps ainsi que le premier.

C'était le fameux Singhy, auquel par suite du coup de sabre vigoureux du matelot Mandart, on avait été obligé de faire l'amputation ; l'autre était Mangano.

Tous deux devaient comparaître ce jour même devant la cour suprême de Bourbon, afin d'être jugés sans désemparer sur les crimes portés par l'accusation.

Comme nous l'avons dit, une foule d'esclaves se pressait autour d'eux ; à peine cependant si quelques rares exclamations témoignaient de l'horreur qu'ils inspiraient; si cette horreur se manifestait hautement, c'était de la part d'un blanc, qui sur le seuil de son ma-

gasin, lançait au passage des deux Malais quelque énergique malédiction.

Quant aux esclaves eux-mêmes, ils semblaient craindre de réveiller le mauvais génie de cet homme, dont le regard lançait parfois des éclairs si sinistres. La figure de Singhy ne manifestait pas la moindre émotion; une espèce de sourire semblait contracter sa bouche, mais ce sourire n'avait rien d'amer; loin de là, on l'aurait pris pour celui de l'innocence calme et sûre de son triomphe; que par momens il laissât percer un autre sentiment, c'était seulement lorsqu'un cri de haine sortait des lèvres de l'un des curieux; alors il fixait sur cet homme un œil dont l'éclair jaune et brillant ne rappelait que trop en effet le regard du tigre...

Ils arrivèrent au palais, et la foule qui l'encombrait s'ouvrit pour leur en faciliter l'accès.

Peu d'instans après, Singhy et Mangano se plaçaient sur la sellette des accusés.

L'interrogatoire des témoins commença sur-le-champ.

Les premiers qui parurent, furent deux officiers de marine ; l'un deux était le commandant d'Angremont.

Tous les yeux se portèrent avec intérêt sur ce jeune héritier d'une des premières familles de l'île, et que le doigt de la Providence venait de conduire si miraculeusement pour punir le crime dont lui-même avait été la première victime.

Il rapporta d'une voix émue l'assassinat de sa sœur Mathilde, et les inutiles poursuites auxquelles il s'était livré afin d'atteindre le meurtrier ; il parla ensuite du sauvetage de la pirogue où se trouvait la malheureuse Olivia, et enfin de la prise de l'île de Carimon.

— Messieurs, fit-il en terminant, je n'ai pas fait pendre ces deux bandits aux vergues de ma corvette, parce que je désirais les livrer à votre justice ; parce que je voulais qu'un supplice digne de leurs forfaits fut un exemple éclatant donné aux scélérats leurs semblables qui désolent nos habitations par le fer et le poison !..... »

Des applaudissemens éclatèrent dans l'auditoire, presque totalement composé de planteurs et de petits blancs : un très petit nombre d'hommes de couleur étaient parvenus à se placer à l'extrémité de la salle.

Après le commandant d'Angremont, vint le jeune de Senneville qui rendit compte de son entrevue au fort Malgache, et confirma pour le reste, la déposition de son capitaine.

Un troisième témoin parut enfin, et se vit à son entrée l'objet de la plus avide curiosité.

C'était le Séclave Kélédor, gèreur actuel de l'habitation d'Angremont, qu'on savait avoir été violemment épris de la malheureuse métive.

Sa mise était simple; il portait un large pantalon de toile blanche, une cravate noire et une veste rayée; ses beaux cheveux bruns tombaient en boucles sur ses épaules, et ombrageaient sa belle et mâle figure.

Lorsqu'il entra, les traits de Singhy, jusque-là impassibles, prirent une teinte sombre et menaçante; le regard des deux ennemis se croisa, et ce regard fut l'expression d'une dernière et affreuse menace.

Kélédor, d'une voix ferme et claire, commença le récit des divers événemens qui l'avaient mis en contact avec l'accusé.

Il raconta la rencontre faite par lui d'Olivia et de Singhy, quelques jours avant l'évasion

de ce dernier; il en vint ensuite à la soirée de l'attentat, à l'assassinat du géreur, et à la poursuite donnée aux deux Malais.

Enfin, il termina par les événemens de Madagascar, de la pirogue, et de l'île Carimon.

Cette déposition surtout, fut écoutée avec la plus vive attention; elle groupait, presqu'en un seul point, la masse d'accusations pesant sur la tête de l'ex-chef de forbans.

Kélédor se retira, et un nouveau témoin fut appelé.

Lorsque ce témoin se présenta dans la salle, les yeux de Singhy devinrent fixes et hagards; sa bouche s'entr'ouvrit, et ce Malais, si bien maître de lui-même, se laissa dominer un instant par la plus terrible émotion.

— Oui! c'est bien moi! dit le témoin, qui n'était autre que monsieur Surmet, ancien géreur de l'habitation; tu croyais m'avoir tué,

n'est-ce pas, scélérat ? Eh bien ! tu t'es trompé, et puissé-je vivre encore assez long-temps pour te voir pendre ! »

Singhy ne répondit rien ; son visage reprit sa sérénité, et il se contenta de hausser les épaules en portant les yeux sur son ex-lieutenant Mangano, lequel paraissait en proie au trouble le plus violent...

L'ex-géreur donna de nouveaux détails sur l'assassinat dont il avait failli être victime ; il parla aussi des antécédens de Singhy.

— On ne se serait jamais douté, à la mine de ce bandit, s'écria-t-il, qu'il pût concevoir la pensée de crimes aussi atroces que ceux qu'il a commis.

Son air était doux et cafard ; il rivalisait de petits soins avec les plus zélés pour les maîtres de l'habitation comme pour moi.

Aujourd'hui pourtant, que je me rappelle

certaines circonstances, je ne mets plus en doute qu'il soit l'instigateur des diverses attaques des nègres marrons que nous avons essuyées, et peut-être aussi l'empoisonneur des plus beaux nègres du camp!... quant à son compagnon Mangano, c'est une espèce de brute, dont toutes les idées sont l'écho de celles de Singhy. »

Après le géreur, vinrent plusieurs dépositions de peu d'intérêt; la dernière fut celle du matelot Mandart.

— Que savez-vous sur le compte de l'accusé, dit le président.

— Ma foi!... la principale, monsieur le juge, c'est que c'est moi, votre serviteur, gabier de misaine à bord de *la Thisbé*, qui lui ai mis le grapin sur sa vilaine peau.

Y avait long-temps que Kélédor, mon brave matelot, m'avait conté l'histoire ousque le par-

ticulier a commis de si vilaines choses; c'est Kélédor aussi, (lequel, par parenthèse, est capable de voir à sept lieues dans la brume), qu'a découvert le *rafiau*, où ils avaient élongé mademoiselle Olivia; par enfin, nous étions encore ensemble à l'attaque de la case du Sultan, lorsqu'on y a mis le feu, à seule fin d'griller les *beaux sales* qui ne voulaient pas déguerpir; c'est alors que Kélédor a dit au Sultan :

« Ah! ah! te v'là sous ma coupe, pour c'te fois, fichu brigand, assassineur d'Olivia! »

Et que celui-ci l'y a répondu :

« Vraiment, beau prince! tu l'as donc *draguée*, ton Olivia? Eh ben! j'l'avais mis là par pur effet d' jalousie.... » et là-dessus notre Sultan a clos d' l'œil et est entré en syncope.... et voilà.... »

Cette singulière déposition excita quelques rires, et ferma la liste des témoins à charge.

Il n'y en avait pas un seul à décharge.

Un avocat d'office avait été nommé, aucun n'ayant voulu se charger volontairement de la défense.

Après le réquisitoire du ministère public, cet avocat prit la parole.

Mais, il semblait ne plaider qu'avec découragement, avec dégoût même, et ployer sous la tâche qui lui était imposée.

Lorsqu'il eût fini, le président s'adressa aux accusés :

— Accusés, leur dit-il d'une voix grave et lente, d'horribles accusations pèsent sur vous; qu'avez-vous à ajouter pour votre défense?

— Peu de chose, répondit Singhy en se levant, calme et froid; seulement que toutes ces accusations sont fausses, et que si vous me condam-

nez, vous aurez à rendre compte du sang d'un innocent!! »

Un murmure d'indignation circula dans l'assemblée à ces étranges paroles ; le président imposa silence, et, contenant avec peine lui-même ses sentimens :

— Eh bien! parlez alors! ajouta-t-il, voyons quels sont les moyens que vous offrez pour détruire d'aussi terribles charges.

» — Mon seul et véritable crime, répliqua Singhy, est celui de l'esclave qui devient *marron*, je ne suis coupable d'aucun autre.

» Je me suis enfui une nuit, en compagnie d'un Malais comme moi, de Mangano, cela est vrai; cette même nuit, mademoiselle Mathilde d'Angremont est victime d'un horrible attentat, et l'on m'accuse d'en être l'auteur!... Où en est la preuve? qui m'a vu? d'autres esclaves n'ont-ils pu avoir connaissance de mes projets de

fuite, et saisir cette occasion d'accomplir une vengeance particulière, afin que l'apparence m'en rendît responsable? Et d'ailleurs, quel motif m'aurait fait choisir mademoiselle Mathilde comme victime? Elle! ô mon Dieu! qui a toujours été un ange de bonté pour moi! elle, que j'avais sauvée une fois de la mort!... »

— C'est ce qui rend ton crime plus horrible, scélérat! s'écria une voix forte dans l'assemblée.

« — Quant à l'assassinat du géreur, continua le Malais sans s'inquiéter de l'interruption, l'affranchi Kélédor lui-même avoue que la nuit était trop obscure pour qu'il lui fût possible de reconnaître l'assassin..... Est-ce encore là une preuve contre moi?.....

» A Madagascar, je me trouvais chez un peuple ami, j'ai dû prendre les armes pour sa dé-

fense et pour la mienne; je ne crois avoir rien fait en cela qui mérite la mort..... »

— Mais tu assassinais ses chefs, infâme! exclama la même voix.

— Silence! dit le président.....

Singhy à cette seconde interruption se retourna vers le côté d'où elle était partie, et un sourire dédaigneux effleura ses lèvres, puis il reprit :

« — La corvette trouve sur son chemin une pirogue où une femme gîsait abandonnée; cette femme était mourante, sa tête troublée, elle prononça mon nom, et sur-le-champ on me proclame son bourreau!

» Comme si je n'aurais pu m'en défaire à Carimon même, si elle y avait jamais paru et que j'en eusse éprouvé la tentation! comme s'il m'était nécessaire, dans ce but, d'expédier une

pirogue à quarante lieues de nos îles!....

» En ce qui touche les paroles rapportées par l'affranchi Kélédor et le matelot français lors de la prise de mon palais, je les déclare fausses et calomnieuses ; c'est une pure invention de l'affranchi que tout le monde sait être mon ennemi mortel ! Pourquoi ? Je ne sais.....

« Peut-être parce que je fus plus heureux que lui près de la métive Olivia ; parce que j'étais aimé et qu'il était détesté, parce que je n'ai eu qu'à demander et qu'on m'a tout accordé, tandis que lui a traîné un amour ridicule à ma suite..... »

— Tu en as menti !..... dit la voix furieuse de Kélédor. Mais le Malais, content d'avoir retourné le poignard dans la plaie, ne parut faire aucune attention à cette exclamation, et continua :

» — Lorsque l'affranchi eut inventé cette fable,

il décida un imbécile à la répéter après lui, voilà tout..... »

— Ah ben! par exemple! exclama à son tour le matelot Mandart.....

« — Enfin, la dernière accusation porte sur mes pirateries et ma défense à Carimon.

» Mes pirateries? qui donc m'a vu, m'a surpris faisant le pirate? si je me suis servi d'une flottille de pros de guerre, c'était pour combattre des princes voisins avec lesquels l'île de Carimon est en guerre depuis des siècles!.... Où sont les preuves que ces pros m'ont servi à autre chose?

» Et cette attaque nocturne sur la corvette, objecte l'un?

» M'y trouvai-je à cette attaque?

» Et puis-je empêcher des pros ne m'appartenant pas, venus peut-être des îles voisi-

nes, d'attaquer les navires passant dans le détroit?

» Avais-je mission de faire la police de ces mers? Maintenant je me suis défendu dans mon île, et j'ai tué plusieurs de ceux qui m'attaquaient, c'est la pure vérité; mais j'étais chez moi, je défendais mes biens, le sol qui m'appartient! Ma défense entrait donc dans le droit naturel des gens; le sort m'a trahi, c'est un malheur et rien de plus. Messieurs, je vous adjure et vous le répète : Y a-t-il en tout cela un crime digne de mort? »

Singhy se rassit, et un profond silence succéda d'abord à cette défense hardie, tous les esprits semblant frappés de stupeur.

On ne savait ce qu'on devait le plus admirer chez ce brigand, ou de son incroyable audace, ou de l'adresse et du sang-froid qu'il venait de déployer. Bientôt cependant les esprits

s'affranchirent de cette impression forcée, et des paroles confuses, des imprécations se croisant dans tous les sens, arrivèrent aux oreilles de l'imperturbable forban...

Le président eut la plus grande peine à obtenir le silence; d'une voix visiblement altérée, il dit :

— Est-ce là tout ce que vous avez à dire pour votre défense? — Oui, monsieur le président. — Et vous, Mangano?

A cette interpellation adressée à son compagnon, Singhy se retourna lentement vers lui, et un imperceptible sourire glissa comme une ombre sur sa bouche.

Mangano considéra son maître un instant, et répliqua d'une voix sombre :— Rien! »

La cour se retira donc pour délibérer : contre l'usage on fit rester les deux Malais.

La cour rentra après un quart-d'heure d'absence, et le président lut d'une voix haute et solennelle l'arrêt suivant :

« — Les deux esclaves malais, Singhy et Mangano, appartenant à l'habitation de Monsieur d'Angremont, officier de la marine royale et propriétaire en cette île, convaincus d'avoir assassiné avec préméditation, mademoiselle Mathilde d'Angremont, dans la nuit du.....

» D'avoir tenté d'assassiner M. Surmet, géreur de ladite habitation, d'être la cause volontaire de la mort de la métive libre Olivia, trouvée mourante en mer, dans une pirogue.

» Enfin, de s'être livré à des actes de piraterie dans les mers des îles de la Sonde : sont condamnés tous deux à avoir le poignet coupé et

la tête tranchée par la main du bourreau... »

A peine le président eut-il achevé, que Singhy se leva de toute sa hauteur; sa figure si calme et si paisible quelques minutes auparavant, était empreinte en ce moment de la plus horrible expression de haine :

— Eh bien! oui, chiens de chrétiens! s'écria-t-il, oui, c'est moi qui ai tué cette jeune Mathilde si belle, si vantée, si aimée!

Qui l'ai tuée après l'avoir souillée, rappelez-vous-le bien!

Oui, c'est moi, moi le sultan Singhy que vous avez osé faire esclave; qui ait fait égorger plus de mille de vos compatriotes, moi qui aurais voulu d'un seul coup pouvoir exterminer cette race maudite des blancs! »

Un cri d'horreur s'éleva de toutes les parties de la salle.

Les soldats se précipitèrent sur le forcené, et l'entraînèrent violemment hors de l'enceinte.

XIX.

FIN D'UN MALAIS.

Le lendemain de cette condamnation, un mouvement extraordinaire se remarquait dans les rues de Saint-Denys.

Les petits blancs rentraient les marchan-

dises étalées devant leurs portes, et fermaient leurs magasins.

Des nègres, des capres, des mulâtres se croisaient sur les places d'un air affairé; parfois ils se réunissaient en groupe, et péroraient avec feu. Tous prenaient le chemin conduisant à la charmante paroisse de Sainte-Marie. C'était un coup-d'œil bizarre que cette multitude bariolée apparaissant tantôt au sommet d'un rocher qui projetait sa tête noire au-dessus des eaux, tantôt sur la grève de galets où mugissait la mer...

Le ciel était pur, et l'ardeur du soleil tempérée par une fraîche brise du large.

Des nuages à base bitumineuse, éternels habitans des mornes du Grand Pays Brûlé, troublaient seuls la sérénité du firmament.

Au-dessus de ces mornes, on voyait aussi une épaisse colonne de fumée sortir du grand

cratère, et s'élever lentement dans les airs.

Une atmosphère toute imprégnée de suaves parfums des girofliers dilatait délicieusement la poitrine. Les curieux qui suivaient la petite route de Sainte-Marie, prirent tout-à-coup sur la droite, et commencèrent à gravir un large sentier serpentant le long d'une profonde ravine.

Au fond de ce ravin, un ruisseau déjà grossi par les dernières pluies, franchissait en bouillonnant les quartiers de roches qui tentaient de lui barrer le passage.

Sur le bord, une multitude de ces arbustes aimant les eaux vives, dressaient leurs tiges délicates; c'étaient des *lobélias*, des *séguines*, des *bignonia*, dont la fleur blanche sert de parure aux nouveaux époux, le *balisier* dont les énormes pétales d'un rouge vif retiennent l'eau du ciel.

La fraîcheur de ces lieux sauvages se conservait inaltérable sous l'ombrage de sabliers, d'acomats et de tamariniers.

Le sentier côtoyant le ravin, s'en séparait à une certaine hauteur pour se diriger vers un immense plateau situé sur le flanc de la montagne ; c'est là que s'arrêtaient les groupes arrivant à tout instant de la ville. Au milieu du plateau, un immense échafaud rouge avait été dressé; on y montait par une douzaine de marches.

Sur la plate-forme il y avait un billot, et auprès du billot, un nègre aux formes athlétiques, nu jusqu'à la ceinture et s'appuyant sur une hache d'acier étincelant.

C'est qu'en effet, ce jour-là était celui désigné pour l'exécution des deux Malais, Singhy et Mangano.

Le plateau presque désert d'abord, com-

mençait à être envahi par de nombreux arrivans ; l'on entendit ensuite le son lointain des tambours, et un bataillon de troupes européennes déboucha sur la place, et entoura l'échafaud.

Ces précautions ne manquaient point de prudence, car les autorités de Saint-Denys venaient d'être prévenus que les esclaves *marrons*, sous la conduite de ce chef redoutable appelé Jupiter, avaient décidé d'enlever Singhy et son complice, soit par la ruse, soit par la force. Ils devaient, dit-on, se mêler à la populace, et occasionner du tumulte afin d'en profiter.

Aussi, toutes les mesures avaient-elles été prises dans le but de déjouer ce complot; des troupes arrivèrent d'abord auprès de l'échafaud, ainsi que nous l'avons dit, et un second bataillon fut destiné à servir d'escorte aux condamnés.

La foule grossissait à chaque instant; les blancs, chassant en arrière les nègres et gens de couleurs, s'établirent aux premiers rangs.

Parmi les nègres, on remarquait une notable quantité de figures suspectes, et qui n'appartenaient pas évidemment à la classe des noirs de Saint-Denys. Enfin, un bruit lointain et confus auquel se mêlait le bruit du tambour, annonça l'approche des deux Malais.

C'était eux en effet; ils venaient de quitter le chemin de Sainte-Marie, pour prendre celui qui conduisait au sommet du plateau.

On les avait placés, solidement garrottés, sur un chariot rempli de paille, auquel les efforts de trois vigoureux mulets faisaient gravir le sentier rocailleux; l'ex-sultan s'appuyait sur la paille avec autant d'insouciance et d'abandon, qu'il l'aurait fait sur les coussins de son ancien palais de Carimon.

Sa figure ne trahissait aucune émotion ; toutes les malédictions, toutes les injures qu'il recueillait sur sa route, semblaient ne pas le regarder ; parfois seulement, son regard brillant errait sur cette multitude, et le mot : chiens ! venait mourir sur ses lèvres entr'ouvertes.

Mangano ne conservait pas un moindre sang-froid ; c'était bien toujours l'aveugle esclave de cet homme auquel il avait voué son existence par un instinct stupide.

Un prêtre se trouvait aussi dans le chariot ; mais Singhy ne répondait à ces exhortations que par un silencieux dédain.

Si les menaces de vengeance céleste venaient enfin à l'impatienter :

— Eh ! monsieur le prêtre, disait-il, je ne crois pas à votre Prophète, à votre Dieu, ainsi donc tous vos discours sont inutiles...

Je ne crains pas les vengeances célestes, parce que le Dieu puissant, dont Mahomet est seul le prophète, juge chacun d'après ses œuvres :

Les blancs m'ont tué mon père, m'ont fait esclave, je les ai fait esclaves à mon tour, et j'en ai exterminé le plus que j'ai pu.

C'était une loi de vengeance, et cette loi est celle de notre religion. »

Tout-à-coup un mouvement extraordinaire se remarqua à peu de distance; des cris d'effroi, de douleur, partirent d'un groupe de noirs, et ce groupe, s'étant rejeté au milieu de la populace, y porta le désordre et l'épouvante.

Le chef de l'escorte, craignant quelque attaque, fit faire halte à la charrette des condamnés : trois rangs serrés de soldats se for-

mèrent presqu'aussitôt, et les environnèrent d'une triple haie de baïonnettes.

Le tumulte augmentait cependant, et s'approchait de plus en plus.

— Qu'y a-t-il donc? demanda un jeune homme à belle figure, qui, monté sur un joli cheval des montagnes, tâchait de se faire jour à travers les curieux...

— Ça être un capre qu'a donné un coup de couteau à une négresse, maître, répondit un esclave, puisl'avoir jeté dans la ravine... »

Au son de la voix du jeune cavalier, Singhy venait de se retourner subitement :

— Ah! ah! beau Kélédor, s'écria-t-il, heureux séducteur de femmes, lâche ennemi à belles paroles, tu viens courageusement aujourd'hui voir le bourreau s'acquitter de ta besogne!

— Oui, répliqua le Séclave, je viens voir comment un scélérat tel que toi sait mourir !

— Eh bien ! tu le verras, répondit négligemment Singhy, en se recouchant sur la paille. »

Deux fortes patrouilles s'étaient pourtant dirigées vers le milieu du désordre ; elles arrivèrent malheureusement trop tard ; l'assassin, après avoir escaladé une haie voisine, avait disparu ; quant à la pauvre négresse, on la releva expirante, et quatre nègres, faisant à la hâte une civière, se chargèrent de la transporter à Saint-Denys, chez son maître.

Mais une rumeur sourde circulait au milieu des assistans :

— Mounsu soldat, disaient à voix basse plusieurs noirs, en s'adressant aux militaires de la patrouille, nous connaître figure de l'assassin ; c'être celle de Jupiter, chef des marrons !

— Eh bien ! qu'il y revienne ! répondit l'offi-

cier, et je lui garantis que son affaire sera bientôt expédiée ! »

Le cortège se remit alors en marche, et il déboucha enfin sur l'esplanade.

Singhy porta les yeux vers l'échafaud où le bourreau, toujours appuyé sur sa hache, causait fort paisiblement avec ses deux aides.

Arrivé à l'enceinte formée par la haie de soldats, Singhy, sur un signe qui lui fut fait par le conducteur, sauta légèrement à terre.

A ce moment, la foule se précipita pour les considérer de plus près ; un capre s'étant mêlé aux curieux, parvint à s'approcher aussi :

Singhy sembla le reconnaître, et un coup d'œil d'intelligence s'échangea entr'eux.

Le capre feignant d'être le plus empressé de tout, s'avança si près du condamné, qu'il le touchait.

— Arrière! mauricaud, s'écria l'un des soldats, en le repoussant de la crosse de son fusil. Mais avant que ce mouvement n'eût été effectué, le capre eut le temps de glisser dans les mains de Singhy, un paquet que celui-ci serra convulsivement. Après avoir accompli ce mystérieux message, il s'éloigna sur-le-champ.

— Mounsu caporal, dit rapidement un nègre, s'adressant à un sous-officier chargé de surveiller la descente des prisonniers, ça être encore Jupiter ! !

— Où cela ? où cela ? — Capre-là qui avoir reçu un coup de crosse !

Le caporal n'en voulut pas entendre plus, il se jeta dans la foule et rejoignit le capre.

— Arrête! lui cria-t-il en se plaçant devant lui.

— Qui, moi? et pourquoi?

— Arrête, brigand!... ou je te transfile de ma baïonnette! Ah! tu nous a fait assez courir la montagne, pour qu'une fois au moins tu me tombes sur la patte! A moi, camarades, voici Jupiter, le chef marron! »

A ce cri, une rumeur effrayante commença à remuer cette multitude...

Le capre vit bien que c'en était fait de lui s'il ne montrait de l'audace; portant donc la main dans sa poitrine, il saisit le manche d'un long coutelas; mais avant d'avoir pu faire ce mouvement, il tomba percé d'un coup de baïonnette. Plusieurs soldats étaient accourus aux cris du caporal, et un officier avec eux.

— Que se passe-t-il donc? demanda-t-il au sous-officier. — Peu de chose, lieutenant, seulement je viens de coucher par terre le fameux Jupiter, qui déjà me menaçait de son couteau. — Dis-tu vrai? — Vous pouvez voir, lieute-

nant!... Et faisant faire le moulinet à son fusil, il écarta le peuple qui se précipitait à l'endroit où ce drame sanglant venait de s'accomplir...

La baïonnette avait percé la poitrine de part en part, et le corps du capre gisait sans vie sur le sol...

— Prends quatre hommes avec toi, dit l'officier, je te charge de le faire emporter; si c'est bien là ce bandit de Jupiter, je puis t'assurer des galons de sergent!» Et il revint à son poste.

Le caporal fit enlever-sur-le-champ le cadavre, et l'attention générale, un moment détournée par cet incident, se reporta de nouveau vers le lieu de l'exécution. Les deux Malais étaient arrivés au pied de l'échafaud, et le nègre-bourreau, pour essayer ses forces, faisait vol-

tiger sa hache dans les airs au milieu des bravos des nègres qui l'entouraient.

Singhy le regardait faire d'un visage tranquille, et ne prêtait qu'une attention distraite aux paroles de son confesseur.

Le bourreau descendit en ce moment, et s'approchant de Mangano, lui frappa familièrement sur l'épaule :

— Vous commencerez la danse, mounsu Mangano, dit-il, d'une voix railleuse; mounsu *Sultan* vini après vous !

A ces paroles, Mangano se retournant, porta un œil humide sur Singhy; celui-ci le regarda aussi ; mais ses traits sombres ne trahirent aucune émotion; Mangano s'échappant soudain des bras du prêtre, vint tomber aux genoux de l'ex-sultan, et se prit à frapper la terre de son front, avec les signes de la plus violente douleur...

Puis il baisa ses pieds à plusieurs reprises, en laissant éclater ses sanglots...

— Ah! ah! dit le bourreau, Malais, bon pour tuer, mais avoir peur quand falloir mourir...

— Chien de nègre! s'écria Singhy, un Malais n'a pas plus de peur de la mort que de pitié pour ses ennemis!... »

A peine Mangano eut-il entendu ces mots, qu'il se redressa fièrement, jeta un coup-d'œil méprisant sur le nègre, et adressant un dernier regard à son maître, marcha fermement vers l'échafaud.

—Vous, marcher très bien, disait le nègre, toujours raillant en le suivant; cependant, vous pas pouvoir tout-à-l'heure courir si vîte! »

Mangano, dédaignant de répondre, franchit légèrement les marches de l'échelle; il

s'arrêta sur la plate-forme, et des acclamations confuses signalèrent son apparition.

Les aides lui détachèrent la main droite, et lui lièrent de nouveau l'autre contre le corps; on le fit mettre à genoux, et poser la main déliée sur le billot...

La hache brilla alors dans les airs, et retomba avec la rapidité de l'éclair.

Un tremblement convulsif saisit le condamné, et des flots de sang s'échappèrent de son poignet mutilé... La main détachée venait de tomber près du billot...

— Moi, être adroit, n'est-ce pas, mounsu Malais? dit le bourreau; eh bien! moi, couper le cou aussi bien que la main : vous, vouloir vous placer?...

A cette injonction, Mangano qui n'avait pas sourcillé, abaissa lentement la tête, et la posa sur le billot.

Le nègre sembla prendre en cet instant un barbare plaisir à prolonger son supplice.

— Ça, pas bien comme ça, mounsu, lui dit-il ; plus près de morceau de bois, là ; sans ça, moi pas bien couper tête à vous!..... là, bien comme ça ! »

Et il leva une seconde fois sa hache....

Elle retomba en sifflant ; mais une acclamation d'horreur perça aussitôt les airs..... la hache n'avait porté que sur la naissance du cou, et le malheureux supplicié se débattant sur la plate-forme, frappait de sa tête, à moitié coupée, les planches qu'il arrosait de sang...

Le bourreau rugissant de fureur, s'était précipité avec ses aides sur le corps de Mangano.

Ils l'enlevèrent, et deux d'entr'eux conte-

nant ses mouvemens nerveux, la tête fut replacée sur le billot....

Alors, d'un second coup de hache, le nègre la fit voler jusque sur le bord de l'échafaud..... Elle vint rouler aux pieds de Singhy...

A cette vue une émotion extraordinaire parut agiter le Malais..... Des larmes mouillèrent ses paupières, et s'adressant à son confesseur, il lui dit d'une voix tremblante :

— Mon père!..... la mort de ce malheureux, qui était mon plus fidèle serviteur, a réveillé chez moi d'étranges sentimens!.....

Oui! votre Dieu doit être le vrai Dieu! votre prophète le vrai prophète! puisqu'à l'heure où je vais cesser de vivre, il me révèle sa lumière divine! O mon père!..... j'ai commis bien des crimes! croyez-vous que Dieu me les

pardonne en l'autre monde!..... — Il vous les pardonnera! s'écria le bon prêtre attendri; jamais Dieu n'a refusé le pardon au pécheur même le plus endurci lorsqu'il se repent et implore sa miséricorde..... — Embrassez-moi donc, mon père, et donnez-moi l'absolution?»

Un profond silence régnait dans toutes les parties de l'esplanade; tous les yeux fixés sur le condamné, cherchaient à deviner le genre de la scène qui se passait entre lui et le prêtre.

Le nègre-bourreau hurlait seul du haut de la plate-forme.

— Eh bien! mounsu sultan, vous avoir peur, vini? Vous pouvoir être tranquille, allez!..... moi pas manquer vous cette fois, si vous vouloir pas bouger comme l'autre..... »

Singhy se releva; un des aides était déjà

près de lui et s'occupait à détacher son bras unique.....

— Mon père, dit-il encore, paraissant de plus en plus ému, j'éprouve aussi le besoin d'implorer le pardon de ceux qui ont le plus souffert de mes crimes!.....

Voyez-vous, là-bas, ce beau jeune homme au teint pâle? c'est le Séclave Kélédor, celui dont je me suis montré l'ennemi le plus acharné!..... Croyez-vous qu'il repousse la prière d'un homme qui va mourir, et qu'il me refuse le *baiser de paix*.?

— Il encourrait la vengeance céleste! s'écria le bon prêtre dans un moment d'enthousiasme évangélique; mais, hélas! mon fils, je ne sais si je pourrai obtenir ce sursis..... Je vais faire cependant tout mon possible pour que votre souhait pieux s'accomplisse!.....

Et le prêtre s'avançant immédiatement vers l'officier qui ne concevait rien à ce retard, lui expliqua la demande du Malais, et intercéda avec vivacité pour qu'elle fut accordée.....

L'officier indécis d'abord, finit par céder ; il envoya seulement quatre hommes afin de surveiller les mouvemens de Singhy dont la main venait d'être délivrée.

Celui-ci, l'air contrit et humilié, roulait machinalement entre les doigts une espèce de petite pâte de couleur verte, sans paraître accorder la moindre attention aux railleries du bourreau qui les continuait de plus belle.

— Que diable vous dire là, avec vieux papa prêtre, mounsu sultan ? lui criait-il, au milieu des rires de ses aides, lesquels applaudissaient fort à ce titre moqueur de *Sultan* ; si vous croire avoir votre grâce, vous êtes bien bête ! vous

avoir tué trop de *becqués* (1), pour ça ; vous avoir beau faire, vous vini bientôt poser tête sur billot là, à moins que vous être l'ami des Zombis ! .. »

A ces dernières paroles, les deux nègres, aides du maître bourreau, regardèrent autour d'eux avec effroi.

Lui-même cessa de parler, et leva des yeux inquiets vers le ciel, comme s'il redoutait de voir apparaître le redoutable démon aux pieds de bœuf ; car il venait de plaisanter avec l'une des superstitions les plus accréditées chez les siens.

Pendant ce temps, le prêtre avait joint le Séclave, et lui fit part du vœu de Singhy.

— Qui ? moi ! s'écria le Séclave, pardonner à

(1) Homme blanc.

cet infâme scélérat! aller l'embrasser! non, jamais!...

— Mon fils! je vous en prie, à genoux!!..... Songez que cet homme va mourir, que la prière d'un mourant est sacrée, que la haine doit s'éteindre au bord du tombeau, et que vous rendrez une âme au ciel! — Mon père, je ne puis! — Voulez-vous laisser une pensée de haine dans l'esprit de ce malheureux, lui fermer à jamais l'espoir du salut, et cela lorsqu'il vous demande lui-même son pardon, lorsque sa tête va tomber sous la hache du bourreau?

Dieu pardonne bien, lui, et vous, sa créature, vous ne pourriez faire comme lui! allons! venez; vous le voyez, cette foule avide de sang s'impatiente déjà, venez! cette bonne action vous sera comptée dans le ciel! »

Le Séclave, vaincu par tant d'instance, se mit en devoir de suivre le prêtre.

— T'as tort de te laisser embarlificoter, dit

à ses côtés, un homme portant le costume de marin ; c'est une *colle* de c' brigand de Malais; parce que l' cœur lui manque, et qu'en faisant l' jésuite, il espère p't'être avoir sa grâce. — Mais, tu le vois bien, Mandart, je ne puis résister aux prières de ce bon père!... — Venez! mon fils, continua le prêtre, et n'écoutez pas cet homme peu charitable ! »

Tous deux se dirigèrent alors vers le condamné, celui-ci paraissait toujours morne et contrit :

Seulement, il jetait de temps à autre un oblique regard vers le lieu où se tenait la conférence entre le prêtre et l'affranchi.

Son front se plissait en entendant le murmure de la foule qui, mécontente de ce retard, commençait à gronder sourdement.

Enfin, il vit Kélédor s'approcher, et son visage prit une teinte joyeuse.

Lorsqu'ils ne se trouvèrent plus qu'à quel-

ques pas, il porta négligemment à sa bouche, la pâte qu'il roulait entre ses doigts.

— Je vais mourir, dit-il rapidement, en s'adressant à l'affranchi ; je t'ai fait bien du mal, Kélédor, et je m'en repens ; me pardonnes-tu ? — J'y ai consenti, répondit le Séclave ; bien que tes crimes soient grands ; puissent-ils t'être pardonnés là-haut comme je le fais ici-bas ! — Donne-moi donc le baiser de paix, Kélédor !

Et Singhy s'avança :

Kélédor s'avança aussi, et les deux visages se touchèrent.....

Soudain, Singhy portant la main à la tête du Séclave, l'abaisse vivement contre ses lèvres, et fait au malheureux une violente morsure à la joue...

Kélédor jette un cri de douleur et recule de quelques pas ; mais, tout-à-coup, un bruissement étrange bourdonne dans ses oreilles, sa

tête se perd, ses dents claquent, et il tombe raide mort sur le sol, auprès du prêtre épouvanté.

Singhy, lui, considérant avec une joie infernale, ce cadavre inanimé, jette le cri du tigre qui vient de déchirer sa proie, et au moment où les aides accouraient pour le saisir, il tombe mort aussi près de sa victime . . . .

Lorsqu'on releva les deux cadavres, on trouva, dans la main crispée du Malais un morceau de cette pâte qu'il avait portée à sa bouche, au moment de donner à son ennemi le *baiser de paix*.

Cette pâte était du *Pohon-Upas*, poison des Tropiques qui tüe comme la foudre, et dernier cadeau fait à Singhy par le capre Jupiter, chef des nègres marrons de la montagne.

FIN DE SINGHY LE MALAIS.

NOTES.

La description des lieux où se passent les diverses phases de ce roman avaient d'abord été placées dans le cours même de l'action ; mais, considérant que l'intérêt pouvait en être ralenti, l'auteur a préféré les mettre en Notes à la fin de l'ouvrage, afin d'en laisser la libre lecture aux personnes curieuses de posséder une idée exacte de ces contrées.

(Note de l'Éditeur.)

NOTE I.

BOURBON.

Depuis quelques jours à peine, vous avez secoué la poussière des tempêtes du Cap, et, tranquille enfin, le navire qui vous porte laboure les eaux bleues des mers Indiennes.

Madagascar a été laissé sur la gauche avec son canal habité par l'orage, et les innombrables îlots qui le coupent en cent lignes bizarres;

regardez maintenant l'horizon ; voyez-vous poindre cette vapeur bleuâtre qui se condense et s'arrondit en s'élevant vers le ciel, comme la carapace d'une gigantesque tortue ? c'est Bourbon !

Bourbon, l'île volcanisée et couverte de laves, Bourbon, formé d'un chaos de montagnes où bouillonnent toujours les feux souterrains, Bourbon, aux côtes de fer et aux ouragans terribles !

Bientôt l'île se découpe hardiment dans le ciel, couronnée d'un diadême de nuages qui courent sur ses larges flancs. Mille émanations délicieuses vous font deviner déjà ces immenses plantations de girofliers à la fleur aromatique, l'une des richesses actuelles de l'île.

Puis, si un chaud rayon du soleil vient à percer cette enceinte vaporeuse, Bourbon se découvre tout entier, étalant avec orgueil ses sauvages beautés.

Tout le long de la plage, une végétation vigoureuse se détache en mille nuances diverse-

ment colorées; ce sont de vastes champs de *cannes*, à la verdure jaunissante, se mariant au frêle caféier que protége l'arbre noir, au giroflier, au manguier, au cocotier, au cotonnier, dont les blancs flocons volent, emportés par la brise; des myriades de bengalis, d'oiseaux-mouches à la huppe brillante, s'ébattent dans la feuillée, mêlant leurs cris joyeux aux mélancoliques roucoulemens de la tourterelle rouge.

A moitié cachée par les longues feuilles pleureuses du bananier et du bambou, l'habitation créole se montre de loin en loin au milieu des champs; en quelques endroits, ces riantes maisons se sont groupées sur le bord d'un ruisseau qui sort des flancs de la montagne, et qui arrive en murmurant sur la grève; un petit clocher les domine, et c'est un délicieux coup d'œil, je vous assure, lorsque longeant la terre par une belle soirée, le son argentin de *l'angelus* arrive jusqu'à vous, appelant les fidèles à la prière du soir! on peut alors apercevoir le créole, se dirigeant vers le temple, entouré

de sa famille; derrière lui, marche la foule des esclaves, dont quelques-uns, retardés par l'ouvrage, traversent en courant les plantations de cannes.

Toute cette vie, cette animation sous un ciel bleu des Tropiques, en vue de ces plages lointaines qui sont encore la patrie, se marient étrangement aux sons mélancoliques de la cloche chrétienne, qui vous reporte au pays natal et à cette terre d'Europe, dont vous êtes pourtant séparés par un immense océan !

Si de la rive, l'œil s'élève vers le ciel, il traverse un amphithéâtre dont la nature s'assombrit de plus en plus jusqu'aux plus hautes montagnes : c'est le *Piton de Neige* avec sa couronne blanche, qui s'élance de plus de neuf mille pieds au-dessus du niveau de la mer : ce sont les *Trois-Salazes*, qui semblent former le sommet d'un immense diadème, c'est la gigantesque pyramide du *Cimandef*, le morne des *Deux-Bras*, flanqué de ses formidables tours naturelles, et enfin, le *Grand Pays-Brûlé*, sur-

monté d'un vaste cratère dont la gueule vomit sans cesse des flammes et des torrents de laves.

Du haut de ces mornes se précipitent une multitude de cascades, qui arrivent sur la plaine en ruisseaux paisibles, durant la belle saison, et en torrens impétueux pendant l'hivernage.

En quittant les bords de la mer pour gravir les montagnes, le pays change successivement d'aspect ; on voit d'abord disparaître la fertile région de girofliers, et l'on arrive au milieu de bois épais, encombrés de lianes, où végète presque seul le *vaquois*, arbre précieux pour le colon. Là, vous rencontrez encore quelques cases isolées, habitées par des mulâtres demi-sauvages, et que la couleur seule peut faire distinguer du *noir-marron* (1) ; à tous

(1) Chacun sait qu'on appelle ainsi le nègre esclave qui s'est enfui de l'habitation de son maître pour vivre errant et vagabond dans les mornes et les forêts.

les pas. se présentent d'affreux torrens encaissés dans une large déchirure faite au sein de la montagne, et sur lequel le nègre fugitif a jeté en guise de pont le tronc séculaire d'un palmier ; passage périlleux où souvent même n'ose s'aventurer le *cabri* (1); après cette région, on entre dans celle des *calumets*, longs bambous aux feuilles sifflantes ; puis, c'est le roc nu ou parsemé de longues bruyères, et enfin, les neiges éternelles qui défient les rayons brûlans du soleil tropical.

Ce ne sont plus aujourd'hui les mœurs anciennes des *Mascarenhas* (2), si simples et si patriarcales. Au commencement de la colonie, les maîtres et les esclaves étaient presque en nombre égal, et les maîtres ne dédaignaient pas de travailler avec leurs esclaves.

Quelques lataniers suffisaient pour construire l'humble case de l'habitant ; ses tiges en for-

(1) Mouton sauvage.
(2) Nom primitif de Bourbon.

maient la charpente, et leurs larges feuilles la défendaient des pluies et des ouragans.

La principale occupation du colon était le soin des troupeaux ; la culture n'avait pas encore demandé au sol les richesses qu'il prodigue aujourd'hui. Lorsqu'un navire arrivait d'Europe, c'était grande joie dans la petite colonie ; les plus riches s'emparaient du capitaine, les plus pauvres, de l'équipage ; c'était à qui fêterait ces rares visiteurs qui apportaient des nouvelles de la patrie que l'on avait abandonnée pour courir sous de nouveaux climats.

Un mouchoir de l'Inde, une robe rayée de sirsaka, remplissaient tous les désirs des jeunes filles créoles.

La justice se rendait de la manière la plus simple et la plus naturelle : les notables de chaque quartier se réunissaient afin de discuter les mesures de bien être et de sécurité générale : on montre encore de nos jours, au bord de l'étang de Saint-Paul, les pierres qui servaient de siége au conseil, et les gros tamariniers sous lesquels il s'abritait.

Aujourd'hui, toutes ces vieilles mœurs ont disparu; la civilisation est venue avec son luxe corrupteur, le dédale de sa justice, et son droit de force brutale. Elle y est venue de l'Europe comme de l'Asie; les mœurs efféminées de l'Asie ont séduit ces nonchalantes créoles qui jadis, couraient pieds-nus sur les plages brûlantes de l'océan ou dans les rocs escarpés des mornes : Puis, la passion de briller est accourue de l'Europe, et la soif de l'or a saisi les descendans des patriarches de Mascarenhas : Bourbon est aujourd'hui une terre marchande autant qu'il est possible de le désirer au XIX[e] siècle.

L'île se divise en deux parties distinctes : celle *du vent* et celle *sous le vent*. Au vent, c'est *Sainte-Suzanne* et *Sainte-Marie*, avec leurs plantations verdoyantes, leurs habitations si fraîches, leurs grèves semées de précieux coquillages; un peu plus loin, *Saint-Denys*, chef-lieu de l'île, qui apparaît avec sa rade encombrée de navires. Là, se pressent le trois-mâts hâvrais aux formes carrées, véritable magasin flottant

imité de l'Amérique ; le nantais à la coupe fine et élancée, le marseillais, d'antique structure, le bordelais, aux façons gracieuses, au gréement léger, qui vient de s'arrêter pour quelques heures avant de poursuivre sa course aventureuse vers les mers chinoises. Plus au large, se tiennent une ou deux goëlettes de guerre, effilées comme la salangane des Maldives, et qui seront probablement la proie du premier ouragan de l'année.

Sur les quais du Barrachois, sur les planches vacillantes du débarcadère, c'est la foule des oisifs qui vient s'enquérir des nouvelles de France, du navire signalé au large, de la prise d'un négrier, ou des résultats de la lutte engagée avec la reine des Hovas (1).

A l'aspect de Saint-Denys on devine encore une ville toute nouvelle ; bien que fort jolies et décorées avec élégance, presque toutes les maisons sont en bois ; de vastes jardins mêlent

(1) Tribu puissante de Madagascar.

leurs carrés de verdure aux massifs de bâtimens ; de suaves émanations s'échappent de leur enceinte et parcourent ces larges rues dont le sol n'est couvert que d'un sable doré. L'intérieur des maisons se compose d'immenses appartemens séparés par des treillis de rotin ou de vétivert.

La population esclave de Saint-Denys est formée d'une multitude de nègres aussi divers d'origine que de langage ; c'est le Yolof, le Mozambique à la face d'un noir d'ébène, le Malgache à l'œil intelligent, le Malais aux traits sombres et aplatis, et près d'eux ces nouveaux débarqués du Mogol, ces Indiens au galbe gracieux, aux longs cheveux brillans, travailleurs libres, que les discours de philantropes européens ont forcé les colons d'aller chercher sur les côtes du Bengale et d'Orixa :

Avec la civilisation est aussi arrivée la désertion parmi les esclaves ; les mornes de Bourbon sont peuplés de nègres marrons réfugiés au bord du cratère des volcans, dans des retraites

accessibles pour eux seuls ; la chair du *cabri*, du *tangue*, les fruits de quelques rares bananiers y soutiennent leur misérable existence. Après Saint-Denys vient *Saint-Paul*, ville assise au bord d'un grand étang que l'on pourrait presqu'honorer du nom de lac. Saint-Paul dispute la prééminence à Saint-Denys, et met dans la balance sa rade un peu moins mauvaise que celle de Saint-Denys ; c'est un point toujours en litige, et qui ne paraît pas devoir se décider de long-temps.

Saint-Paul est du reste une jolie petite ville; mais aucun point de la côte n'offre un coup-d'œil aussi ravissant que la paroisse de Saint-Pierre d'Abor, dans le S.-O. de l'île. Une centaine de charmantes maisons s'échelonnent en amphithéâtre depuis la plage jusqu'au milieu du versant d'une montagne formant le premier plan de la perspective ; ce versant continue jusqu'à une hauteur immense, mais par une pente douce et couverte de riches plantations ; elle se sépare ensuite en touchant le ciel, et dans la vaste échancrure qu'elle laisse

s'ouvrir, apparaissent au loin les crêtes neigeuses du Grand-Piton, des Trois-Salazes et des autres pics de l'ile.

Ce n'est plus ici cette mozaïque rude, anfractueuse de plaines et de rocs qui dominent Saint-Denys ; c'est presque toujours une pelouse verdoyante s'élevant insensiblement jusqu'au sommet. Sur le bord de la grève sont quelques moulins, et sur la droite l'œil se perd dans les bois touffus de cocotiers et de *letchis*. Lorsque l'atmosphère est pure, dégagée de vapeurs, lorsque par l'une de ces fraîches matinées tropicales, le soleil commence à faire voir son disque rougi dans l'échancrure où le Piton de Neige vient aussi montrer sa tête blanche, quand la lumière descend incertaine et vaporeuse le long des flancs de la montagne et arrive sur la plage, nulle parole humaine ne peut rendre le charme de ce coup-d'œil...

Ainsi que l'Ile-de-France, Bourbon est la patrie des ouragans, de ces ouragans terribles auprès desquels nos plus furieux coups de vent d'Europe semblent si peu de chose lorsqu'un oura-

gan doit se déclarer, des signes certains l'annoncent à l'avance : le ciel se colore d'une teinte grisâtre, on entend dans les montagnes les bois *ronfler*, présage le plus certain de la tempête qui se prépare; la chaleur devient insupportable, l'horison se charge d'une bande rouge qui prend à chaque instant une teinte plus foncée, et qui gravit lentement au-dessus de l'île; à ces signes menaçans, le funèbre drapeau noir se hisse au Barrachois, et un coup de canon le suit de près; c'est le signal aux navires d'appareiller et de fuir au large.

Bienheureux ceux qui n'ont pas attendu que les *barbes de chat*, courriers de la tempête, s'étendîssent longuement au-dessus des mornes, car ils paieraient cher leur imprudence!..

L'ouragan de février 1829 (1) a laissé de bien tristes souvenirs à Bourbon : d'une cinquantaine de navires mouillés devant Saint-Denys, vingt-trois n'ont jamais reparu, et plusieurs

(1) Nous l'avons essuyé nous-mêmes.

sombrèrent à sec de voiles en vue même de la rade.

Dans le grand pillage de 1814, suivant l'énergique expression d'un écrivain de notre marine, Bourbon est la seule des *Mascareignes* qu'ait bien voulu nous laisser la générosité britannique. Ils ont gardé l'Ile-de-France, si riche et si bien pourvue de ports nombreux et sûrs. Quant à l'île de Bourbon, avec ses côtes sans abri, ses rades inhospitalières et les épouvantables sinistres qui la désolent chaque année, ils ne l'ont jugée tout au plus propre qu'à colorer un semblant de restitution.

Le créole de Bourbon se glorifie de la mère-patrie autant que celui de l'Ile-de-France, auquel la domination forcée de l'Angleterre n'a pu réussir non plus à enlever ce généreux sentiment; mais la mère-patrie reconnaît bien mal la filiale affection de cet enfant perdu à trois mille lieues d'elle; quelques troupes la protègent à peine contre une population nombreuse d'esclaves dont la turbulence et l'audace va chaque jour croissant; en vain ses plaintes se font-

elles sans cesse entendre pour conjurer le sort qui la menace!..... l'indifférence de la France reste toujours aussi entière, aussi inexplicable, et si elle ne se décide enfin à sortir de cette cruelle apathie, la catastrophe de Saint-Domingue pourra bien se renouveler, et lui enlever la seule possession un peu importante qui lui reste dans les mers Indiennes...

NOTE II.

MADAGASCAR.

Rien n'est plus propre à faire ressortir l'inhabileté du Peuple Français pour la conservation de conquêtes lointaines, que les vicissitudes dont furent frappées nos possessions dans l'Océan Oriental.

Il a tenu à bien peu, comme on le sait, que cette immense domination anglaise dans l'Inde n'eût jamais existé.

Pendant long-temps les Français y furent tout-puissans, et la défaite assez récente de *Tippoo-Saïb* nous a seule enlevé tout espoir.

Comme dans toutes les parties du monde où notre nation a pénétré, le caractère heureux et facile des Français gagnait la sympathie des peuplades qu'ils visitaient, même sous les menaces de la puissance anglaise qui commençait à grandir; ces sympathies nous restèrent toujours, et les chances auraient tourné bien certainement en notre faveur, si nous avions su mettre à profit ces heureuses dispositions. Mais autant l'esprit de suite, la tenacité dans les projets existent chez les fils d'Albion, autant ils manquent en nous.

Presque toujours endormis sur nos premiers succès, nous laissons l'influence étrangère miner sourdement la base de notre pouvoir à peine établi.

Jamais d'ailleurs un chef ne surveillera seul l'exécution des plans qu'il aura conçus.

Quelque sages qu'ils soient, il n'y a pas à douter que son successeur en changera la direction ou les interrompra subitement.

C'est ce manque de persévérance qui nous a fait perdre l'Inde.

Cependant de belles chances nous restaient encore pour créer à Madagascar une redoutable rivale à l'Ile-de-France.

Malheureusement là, comme partout, cette légèreté qui est notre lot, est venu ruiner toutes les espérances.

Des chefs sanguinaires ou incapables, placés tour à tour à la tête de nos établissemens, ont fait des côtes de cette île un gouffre béant où sont venus s'engloutir des milliers de Français : le nom seul de Madagascar est un épouvantail aujourd'hui pour nos expéditions.

Pourtant les plus heureux événemens y favorisaient l'agrandissement de nos comptoirs,

les plus amicales relations nous liaient aux naturels, et tout cela est perdu sans retour!

Pendant ce temps, l'influence anglaise s'est glissée inapercue dans les conseils de nos plus dévoués alliés; elle s'est développée peu à peu, et a fini par tout envahir.

A Madagascar, les Anglais ont procédé avec leur méthode ordinaire, par le commerce et le prosélytisme.

Des missionnaires envoyés sous le prétexte de conversions pieuses, se sont établis dans le pays et y ont répandu avec patience les mœurs anglaises et leurs doctrines religieuses.

De nombreux bâtimens arrivés d'Europe y ont semé leurs produits, et en ont fait une nécessité pour les indigènes.

Nul doute que la politique britannique ne réussisse là comme elle réussit ailleurs.

Si le génie guerrier des peuplades de Madagascar s'oppose à une occupation de

vive force, du moins leur influence y deviendra telle, que tous les efforts des Français pour s'y maintenir désormais seront paralysés.

Si Saint-Domingue a été saluée du nom de *Reine des Antilles*, Madagascar peut aussi revendiquer ce titre dans le vaste Océan qui s'étend du cap de Bonne-Espérance au golfe du Bengale.

Le sol fertile de cette belle île est doté de la plus magnifique végétation; couverte d'immenses forêts vierges, la culture y est peu animée et peu connue. Elle offrirait des ressources de tout genre, à l'aide seul de cette nomenclature végétale.

Sur les versans de ses mornes, on trouverait le gigantesque *Asine*, bois superbe de mâture, et qui serait précieux dans ces parages où il est si rare; les naturels sont loin d'en connaître la valeur.

La construction maritime pourrait, outre cette première ressource, y recueillir le *Jinsy*,

dont les branches forment naturellement les plus belles courbes, et enfin, le bois de Natte, qui y existe en quantité considérable et fournirait les bordages.

Vient ensuite un autre végétal, dont l'utilité n'est pas aussi grande sans doute, mais qui n'en est pas moins d'un grand prix pour les indigènes.

C'est le *Ravenal* ou arbre du voyageur

Si curieux de parcourir ces riches forêts, vous vous êtes engagé dans les grandes savanes qui bordent la côte, bien souvent brûlé par un soleil ardent, vous ne trouverez sur vos pas que l'eau de quelques infects marécages.

Avec quel bonheur ne découvrirez-vous pas alors les longues feuilles en éventail de l'arbre du voyageur!... Une légère incision à son écorce, et une eau fraîche et pure en coulera avec abondance.

Puis, si vous voulez un abri pour la nuit, laissez faire votre guide Malgache :

A l'aide de quelques bambous, et d'une douzaine de grandes feuilles du ravenal, il construira en peu d'instans une petite case, où vous pourrez défier les pluies et les froides vapeurs des marais. Après le ravenal, on remarque le *Raffia*, dont la feuille délicate sert à fabriquer ces charmans tissus, si connus sous le nom de pagnes de Madagascar : près de lui, le *Sagoutier* fournira sa sève savoureuse, le cocotier, son lait nourrissant, une multitude d'autres, leurs fruits exquis. Le *Sanga franga*, ou arbre à papier, l'arbre à pain, le Ravensara au parfum exquis, sont encore quelques noms de ces richesses végétales, que l'on se perdrait à vouloir dénommer.

Et pour habitans de ces forêts d'une éternelle verdure, des multitudes d'oiseaux aux brillantes couleurs, comme on n'en voit que dans les régions tropicales.

Malheureusement, si la nature s'est montré prodigue pour ces lointaines contrées, la mesquinerie des travaux humains y vient faire un affligeant contraste.

Au-dessous de ces arbres géans, apparaissent humbles et tristes les cases des naturels.

Logemens, vêtemens et nourriture, sont choses dont semblent fort peu s'occuper les Madécasses. Quelques forts bambous fichés à dix ou douze pas les uns des autres, et pour couverture, une vingtaine de feuilles de vaquois, voilà leurs habitations.

Basses, enfumées, la même natte y sert pour le coucher comme pour le repas, repas composé presqu'uniquement de bananes et de riz cuit à l'eau.

On conçoit qu'avec des goûts aussi simples, et qu'il peut trouver à satisfaire même dans les lieux le plus sauvages, le Madécasse soit fort contre les invasions de l'étranger.

Aussi, les Français l'ont-ils maintes fois éprouvé.

Dès que nos troupes européennes ont voulu pénétrer dans l'intérieur et poursuivre les indigènes, la supériorité de leurs armes et de leur

science militaire, est devenue absolument nulle; toujours invisibles, jamais atteints, les Madécasses détruisaient particulièrement ces guerriers surchargés de leurs armes, de leurs bagages, et accablés par les funestes chaleurs du climat.

Aujourd'hui que les armes et la tactique européenne se naturalisent de plus en plus à Madagascar, surtout depuis la domination des Hovas, quelques points des côtes peuvent seuls être occupés, et encore, en s'assurant de puissantes alliances dans le pays.

Il y a quelques siècles, une nombreuse flottille de pirogues partit de *Zanzibar* (1), et s'aventura hardiment au milieu du canal de Mozambique.

Ces pirogues étaient remplies de guerriers, ainsi qu'on pouvait le voir à leurs armes étincelantes, et à leur attitude belliqueuse.

(1) Zanzibar, grande île du canal de Mozambique, sur la côte orientale d'Afrique, vis-à-vis Madagascar.

Les traits de ces hommes étaient d'une mâle beauté, leur teint presque blanc, et leur langage, celui des Arabes de Zanzibar.

C'était une armée de Séclaves, race arabe de la côte orientale d'Afrique, qui, un vaillant chef à leur tête, se dirigeaient sur les côtes de la grande île, dont ils avaient entendu raconter des merveilles.

Cette nuée de pirogues parvînt à traverser heureusement le détroit, et l'armée de Séclaves débarqua au nord de Madagascar.

Le chef étranger y trouva des peuplades guerrières, qui défendirent vigoureusement leurs rives natales : bien des Séclaves arrosèrent de leur sang cette terre promise, et de longues années s'écoulèrent avant que leur domination parvint à s'étendre au-delà des côtes; enfin, quelques chefs habiles ayant contracté d'adroites alliances avec les chefs de l'intérieur, la puissance Séclave se fortifia de jour en jour, et s'étendit bientôt sur toute l'île.

Une longue suite de rois avait assuré cette

domination, et la race des Séclaves, se multipliant avec le temps, formait presque la moitié de la population de Madagascar, lorsqu'un autre conquérant apparut à son tour.

Radama, chef d'une nombreuse tribu qu'on appelait la tribu des *Hovas*, leva l'étendard de la révolte, il y a quelques années : soit de force, soit par ses promesses, il ne tarda pas à attacher à sa cause une grande quantité d'autres peuplades.

Comme tous les gouvernemens décrépits et qui doivent tomber, le monarque séclave dédaigna cette obscure sédition, et ne se réveilla que lorsqu'elle avait fait un pas immense.

Ramitra déploya alors tout l'appareil de sa puissance, et mit sur pied une formidable armée; mais l'heure de la monarchie séclave était venue; malgré son courage personnel, malgré l'habileté du chef, le célèbre *Rufalla* (1), qui commandait ses troupes, ses

(1) C'est lui qui, en 1829, dans la dernière bataille dont le

armées furent vaincues, et la puissance des Hovas grandit miraculeusement depuis ce jour.

Plusieurs tribus des montagnes restèrent pourtant fidèles à la cause des vaincus, et recueillirent ceux qui ne voulurent point se soumettre au pouvoir nouveau.

A l'exception d'elles seules que leurs montagnes ont défendu contre les attaques des Hovas, ces derniers règnent aujourd'hui sur toute l'île. Ainsi que nous l'avons dit précédemment, le Madécasse est passionné pour la guerre; un sabre et un fusil sont les plus beaux présens qu'on puisse lui faire.

Maintes peuplades du littoral se livrent hardiment à la navigation, bien que l'art nautique y soit dans la première enfance. Des troncs d'arbres creusés grossièrement à l'aide du feu, voilà les seules embarcations dont ils

gain resta aux Hovas, chargea les derniers coups de son artillerie avec des *piastres*, n'ayant plus d'autres projectiles à envoyer à l'ennemi.

(*Historique.*)

veulent faire usage; c'est montés sur ces frêles pirogues, qu'ils se mettent à la poursuite des monstrueuses baleines qui, à certaines époques, affluent dans ces parages.

Quelques autres tribus, d'un caractère plus cruel, se livrent à la piraterie dans le canal de Mozambique, et attaquent même les navires européens lorsqu'ils en trouvent l'occasion.

Souvent aussi des batailles navales ont lieu entr'elles, et plus de trois cents pirogues de guerre prennent part au combat.

Des coutumes patriarchales et d'une admirable simplicité, existent au sein de la nation madécasse; aux heures des repas, par exemple, les plus riches font ouvrir les portes de leurs cases, et tout le monde peut venir prendre sa part de ce que l'on sert; la plus grande partie du peuple étant très misérable, ils ne manquent jamais d'avoir nombreuse compagnie.

Ces repas, du reste, sont loin d'être fastueux; ils consistent presque toujours en riz cuit à l'eau, en poisson ou volaille bouillie;

une natte sur le sol pour table, des feuilles du ravenal pour plat, des tiges de bambou pour contenir l'eau ou le *badek* (1), et voilà tout. Leurs jugemens ne sont pas moins simples; c'est la pratique exacte de ce qu'on appelait le jugement de Dieu dans notre moyen-âge. Si les preuves manquent pour convaincre l'homme accusé d'un crime ou d'un délit, un *kabar* ou assemblée de vieillards est convoqué sur-le-champ; l'accusé est introduit, et pour prouver son innocence, il doit subir à son choix l'une des trois épreuves suivantes : ou boire le *Tanguin*, poison très violent, ou passer à la nage une rivière pleine de *caïmans* (2), ou se jeter au milieu d'un brasier ardent.

Ces moyens terribles arrêtent parfois les coupables qui, persuadés de la justice divine, aiment mieux avouer leur faute que de courir à une mort certaine; mais c'est aussi là une coutume entraînant presque toujours la perte des innocens, lesquels se soumettent avec con-

(1) Liqueur faite avec le riz fermenté.

(2) Espèce de crocodile très vorace.

fiance à des épreuves dont ils sont indubitablement victimes.

Dans le nombre des crimes sévèrement punis à Madagascar, on peut mettre en première ligne le vol et le mensonge, le premier surtout, puisque le voleur devient l'esclave de celui qu'il avait voulu dépouiller.

Les Madécasses croient à un être tout-puissant; le mahométisme est la religion professée généralement parmi eux, et l'on ne peut mettre en doute que l'introduction de ce culte date de la conquête des Séclaves; toutefois, une idolâtrie qui paraît plus ancienne s'est mélangée aux rites de l'islamisme, et l'a singulièrement altéré.

Ils adorent comme ministres de Dieu tous les objets frappant vivement leurs regards, et chaque bourgade offre ainsi ses hommages à des objets différens. Ici, c'est un *caïman*, la terreur de leurs rivières; plus loin un singe; autre part le ravenal ou le cocotier; partout enfin le culte varie, suivant les usages ou les besoins des tribus.

Jugeant d'ailleurs inutile d'adresser leurs prières à l'être suprême, parce qu'il est souverainement bon ; ils ne redoutent que la puissance d'un esprit malin, son ennemi, et n'oublient jamais de suspendre à leur cou des amulettes auxquelles ils ont la plus entière confiance pour les préserver de ses maléfices. Les Madécasses se réunissent rarement pour prier, et n'ont point de prêtre. Lorsque deux chefs veulent se lier d'une amitié inviolable, ils font couler dans un même vase un peu de leur sang et avalent quelques gouttes de mélange ; dès ce jour ils ont pris l'engagement de sacrifier l'un pour l'autre, fortune, patrie, existence ; qui manquerait à un semblable serment, serait réputé infâme et indigne de vivre.

Ces peuples sont très adroits ; ils fabriquent de jolis ouvrages d'orfévrerie, et confectionnent avec la feuille du *raffia*, de charmantes pagnes de couleur.

Les hommes, toujours presque nus, se ceignent d'un morceau de toile appelé *langouti*, et quelquefois se drapent d'un *simbou* ou

pagne rouge ; pour coiffure, plusieurs portent une espèce de bonnet carré fait en écorce de rotin.

Les femmes séparent leurs cheveux sur le front, en deux grosses touffes, coiffure à laquelle elles apportent le plus grand soin : leurs bras et leurs jambes sont coloriés de dessins bizarres, et une ample robe de toile bleue à longues manches couvre une partie de leur corps.

Persuadées que les blancs sont d'une origine bien supérieure à la leur, elles leur prodiguent avec plaisir leurs plus tendres faveurs ; loin de se cacher, elle vont publiquement au devant d'eux, et leur considération n'en est point pour cela altérée chez leurs compatriotes.

Mes lecteurs ne me sauront pas mauvais gré, j'espère, d'avoir esquissé quelques traits de mœurs et du sol de Madagascar.

Lorsqu'une scène, quelque courte qu'elle soit, se passe au sein d'une contrée presque

inconnue, il est bien que celui auquel on la raconte puisse se figurer quelques-uns des accessoires de la localité; l'événement se retrace alors à son esprit avec plus de netteté, il comprend et sent les nuances locales introduites dans le récit, et supplée même par l'imagination à ce qui n'a pu y trouver place.

NOTE III.

L'ILE MADURÉ.

L'orgueil Européen fit toujours croire aux habitans de notre vieille, ou plutôt de notre jeune partie du monde, à une suprématie civilisatrice dont l'expérience est venue mainte fois prouver le néant.

Quelques contrées de l'Inde, lorsqu'elles sont

visitées par les voyageurs européens, frappent ces derniers d'étonnement, à cause du point de civilisation où elles sont parvenues.

Sans doute, ce point n'est pas bien avancé sur la route que nous parcourons nous-mêmes si rapidement; mais, dans ces pays où l'on s'attendait à ne trouver que ténèbres et barbarie, l'on est fort surpris de trouver industrie et progrès.

Mettant de côté la Chine, dont les institutions stationnaires laissent cent millions d'hommes croupir dans l'ignorance de ce qui se passe autour d'eux, nous parlerons simplement de plusieurs pays voisins, où nos usages et nos mœurs se sont trouvés être des usages et des mœurs identiques à ceux de ces mêmes pays.

Maduré, île de moyenne grandeur, située à peu de distance de Java, fait partie du nombreux archipel de la Sonde.

Bien que d'une médiocre étendue (1), cette

(1) Vingt-sept lieues de longueur et douze de largeur.

île semble avoir concentré en elle les dons les plus précieux faits aux contrées humaines.

Le climat y est pur, doux, et souvent rafraîchi par de bienfaisantes pluies ; le sol d'une merveilleuse fertilité, fournit en abondance à l'homme ce qu'il daigne lui demander.

La plus riche végétation couvre cette terre heureuse, et lui prodigue les fruits du monde entier.

Le Madurien, au contraire de cet axiôme qui dit que les mœurs des peuples sont en raison inverse de leurs climats, est d'une humeur facile, bienfaisant, généreux et brave.

Il adore les chefs qu'il s'est choisi, se courbant sans effort sous leurs volontés paternelles, leur donnant sa vie quand ils la demandent ; intelligent et laborieux, le Madurien ne croit pas que la fertilité du sol où le ciel l'a fait naître, l'ait dispensé du travail imposé à toute créature : il n'épargne ni son temps ni ses bras afin d'arracher de nouvelles richesses à la généreuse mère qui le nourrit, et elle lui en accorde plus autant qu'il en désire.

C'est ce qui donne à l'île de Maduré cet aspect riant qui frappe le voyageur ; partout des cultures variées, entretenues avec le plus grand soin, au milieu desquelles sont répandues d'innombrables habitations.

La tâche du Sultan de Maduré est facile avec de pareils sujets, aussi son autorité est-elle douce et honorée : rarement un criminel paraît à son tribunal ; rarement le meurtre et le vol arment le glaive de sa justice suprême.

De même que les Javanais, les Maduriens aiment les arts, et acceptent sans honte les bienfaits de la civilisation européenne; toutefois, ainsi que nous l'avons dit, il est arrivé mainte fois que les Européens ont trouvé chez ces peuples des coutumes qui n'étaient autres que les nôtres.

Maduré n'est pas à une grande distance des îles Carimon, qui, de temps immémorial, servaient de refuge aux pirates de l'archipel ; plusieurs fois les incursions de ces forbans avaient porté la dévastation sur les côtes de l'île heu-

reuse; mais l'énergie de ses habitans firent plus d'une fois aussi payer cher aux pirates Malais leurs brigandages.

Souvent même, se jetant dans leurs pros rapides comme le vent (1), ils poursuivaient les forbans, et se vengeaient amplement de leurs sanglantes agressions.

Singhy n'ignorait pas les innombrables richesses contenues dans l'île de Maduré; les incursions partielles, entreprises par lui sur les côtes, lui avaient donné la mesure de ce qu'il pouvait espérer de riche pillage dans l'intérieur. D'un autre côté il savait par expérience que le peuple Madurien était brave autant que résolu, et il lui fallut rassembler tout ce qu'il possédait d'esprit, de ruse et d'audace, afin de tenter une grande expédition sur cette terre promise.

Les préparatifs furent faits dans le secret le

(1) Ces pros sont appelées en langue malaise *pro-senté*, et sont réputés, avec les *pros volans* des îles Carolines, les meilleurs marcheurs de tous ceux de cet immense archipel.

plus absolu ; il laissa croire à ses Malais qu'il projetait de nouvelles courses vers les détroits de l'Ouest.

Ce bruit se répandit rapidement, et une grande quantité de nouveaux chefs vinrent se joindre à lui.

Les ayant réuni le jour de son départ, il leur communiqua le but véritable de l'expédition. Son discours souple et persuasif ne fut pas accueilli avec moins d'enthousiasme, car il promettait encore un riche butin. La nombreuse flottille quitta donc les rochers de Carimon et cingla vers Maduré. Elle arriva sur ses côtes par une nuit sombre, et la descente s'opéra presqu'aussitôt. Les forbans s'étant divisé en trois troupes, marchèrent parallèlement entr'elles et se dirigèrent vers la ville de *Sumanap*, résidence d'Abdalam, souverain actuel de l'île.

Singhy avait si bien pris ses mesures, et cette invasion fut si terrible et si prompte, que les forbans arrivèrent jusqu'au pied des murs de

Sumanap sans éprouver la moindre résistance.

Répandant sur leur passage la terreur et la mort, ils ne laissèrent pas aux moyens de défense de la ville le temps de s'organiser ; quelques longues couleuvrines de cuivre étaient bien placées sur les faibles terrassemens défendant l'approche de cette capitale, mais à peine si quelques coups furent tirés. Le sultan lui-même n'eut que le temps de fuir, laissant au pouvoir du vainqueur son palais et toutes ses richesses.

Les trois bandes de pirates se ruèrent dans la ville abandonnée comme un troupeau de bêtes fauves ; tout ce qui était vivant fut impitoyablement égorgé, par vengeance sans doute des échecs tant de fois essuyés.

Singhy s'était réservé le pillage du palais, et il plaça Mangano avec de nombreuses gardes, afin d'en défendre l'entrée.

Les femmes et concubines d'Abdalam, ses comédiens et ses chanteurs s'y trouvaient en-

core renfermés; deux fils de ce prince n'ayant pu fuir à temps, furent aussi faits prisonniers, et une étrange fantaisie surgit alors dans l'esprit du vainqueur.

Il ordonna aux deux princes de se joindre aux comédiens et de représenter devant lui un *jopmg* (1).

Les deux jeunes gens s'y refusèrent d'abord avec fierté; vaincus enfin par les menaces et les mauvais traitemens, ils cédèrent; et le *jopmg* se prépara.

Le théâtre fut placé sous l'un des magnifiques *vérandah* du palais. L'orchestre composé de gongons, de cloches et de trompes, débuta par un vacarme effroyable; puis, le directeur parut, accompagné de quatre guerriers masqués, vêtus d'une tunique rayée, d'un cas-

(1) Espèce de drames guerriers pour lesquels les Maduriens sont passionnés, et qui représentent presque toujours quelques exploits de leurs ancêtres.

Il y a un autre genre de spectacle appelé *wayang*, qui est à peu près le même que celui de nos marionnettes.

que orné de perles et portant une longue pique et un immense bouclier.

Ce directeur commença sur-le-champ à réciter les rôles, et les acteurs exécutèrent leur pantomime d'après les paroles qu'il prononçait.

Le sujet semblait avoir été choisi d'une manière expressément analogue à la circonstance; c'était une épisode de la longue guerre soutenue par les Javanais et les Maduriens, lorsqu'ils secouèrent le joug des Hindous.

Les deux princes se trouvaient au nombre des quatre premiers guerriers qui avaient paru, leur pantomime parut augmenter d'énergie et de vivacité à mesure que le sujet avançait vers le dénouement. Enfin, lorsqu'arriva l'instant où les guerriers Maduriens défient les guerriers Hindous et leur prodiguent le mépris et l'insulte, la pantomime des princes devint si claire et si directe, que le forban irrité fit saisir directeur et comédiens, et les livra à la férocité de ses soldats. Ayant ensuite ordonné de lui servir un banquet somptueux, il appela près de lui ses

chefs, et leur abandonna les femmes et les concubines du sultan *Abdalam*.

Ce dernier cependant ne s'était pas laissé abattre par une première défaite; après avoir rassemblé autour de lui une petite armée formée à la hâte, il se mit à sa tête et marcha vers Sumanap.

Des cris et d'horribles hurlemens annoncèrent aux Malais l'approche des Maduriens; Singhy, redoutant cette attaque, donna sur-le-champ l'ordre de réunir les chevaux et éléphans disponibles, et de les charger du butin fait dans l'excursion : puis les sons plaintifs du *lambi* appelèrent les forbans à une prompte retraite. Envieux de détruire cette cité qu'ils se voyaient forcés d'abandonner, ces derniers y mirent le feu, et commencèrent ainsi leur marche rétrograde à la lueur d'un effroyable incendie.

Abdalam, ivre de vengeance, se précipita sur leurs traces; les habitans, aussi revenus de leur première terreur, se réunirent en grand

nombre sur la route suivie par les forbans; alors ces derniers, attaqués de front et en flanc, ne purent soutenir le choc, et ne songeant qu'à regagner les pros, plièrent de toutes parts en abandonnant leur butin. Ce ne fut même pas sans peine que Singhy, aidé de Mangano et des principaux chefs, parvint à rallier quelques-uns des fuyards afin de donner aux autres le temps de s'embarquer.

Mais les Maduriens ne voulaient pas borner là leur vengeance.

A l'ordre de leur roi, des pros chargés de combattans sortirent de tous les anses de la côte. Bientôt la mer fut couverte de ces légères embarcations à la voile triangulaire, au long balancier et dont la vitesse est si merveilleuse.

Singhy savait bien que sa flottille ne pourrait lutter de vitesse avec les pros-senté de Maduré; aussi se décida-t-il à attendre une attaque qu'il lui serait impossible d'éviter. Au nombre de ses bâtimens se trouvaient trois ou

quatre *Padouans* (1), anciennes captures, amenées dans le seul but de leur faire porter le butin qu'il comptait recueillir.

Ces padouans étaient encore armés de deux canons de retraite; Singhy plaça à bord de chacun d'eux ses marins les plus habiles, et les disposa en avant de sa ligne de bataille.

Il ne doutait pas de l'avantage que lui donnerait une artillerie quelque faible qu'elle fût, dans un combat d'embarcations défendues seulement à l'arme blanche. Malheureusement, ses prévisions furent trompées; d'abord, les hommes destinés par lui au service des pièces, les rendirent à peu près inutiles par leur inhabileté : de plus, l'attaque des Maduriens fut si terrible que ce moyen de combattre n'aurait pu même être employé.

En effet, profitant de la supériorité de leur marche afin de s'élever au vent de leur en-

(1) *Padouans* ou *padonacans*, grands navires caboteurs des îles de la Sonde et des Moluques.

nemi (1), ils se rallièrent à une certaine distance, et fondirent avec la rapidité de l'aigle sur la flotte ennemie.

En un instant, le théâtre du combat ne présenta qu'un chaos informe de pros de toutes grandeurs, du milieu duquel s'élevaient un mélange infernal de cliquetis de fer et d'imprécations.

Tantôt un pros madurien sortant de la mêlée, profitait de sa rapidité prodigieuse pour revenir sur l'un de ses ennemis.

Ainsi qu'une flèche lancée par une main vigoureuse, il l'abordait sans ralentir sa marche.

Un choc épouvantable s'ensuivait alors : si le Madurien l'emportait en solidité, le Malais disparaissait sous ce choc effroyable ; quelques têtes sanglantes revenaient seules à la sur-

(1) *S'élever au vent* d'un navire, c'est se placer de telle façon dans la direction du vent, que l'on puisse s'écarter de ce navire ou s'en approcher à volonté, suivant qu'on laisse la voilure dans le même état, ou qu'on la dispose pour recevoir le vent plus directement.

face, et recevaient les coups des longues piques maduriennes...

Si, au contraire, les deux pirogues se trouvaient d'une construction également solide, toutes deux coulaient au même instant ; ceux qui les montaient ne reparaissaient alors sur les ondes que pour recommencer corps à corps un combat bien plus affreux que le premier. D'autres fois, le pros malais, élongeant inopinément une embarcation madurienne, lançait à son bord une douzaine de marins qui, à coups de haches coupaient les cordages du balancier ; presque aussitôt la frêle embarcation couchée, sans levier protecteur, sous l'effort de son immense voilure, sombrait et s'engloutissait avec ses généreux guerriers. La mêlée était devenue horrible et la mer se teignait au loin de sang ; une multitude de requins voguaient silencieusement au milieu du champ de bataille, se disputant le cadavre qu'un coup mortel venait de précipiter dans les eaux.

Singhy avait vu dès le commencement de l'action, que le seul moyen de salut qui lui

restait, était de combattre bord à bord, afin d'empêcher l'ennemi de profiter de ses manœuvres promptes et hardies.

Ses ordres furent donc donnés en conséquence, et les chefs en pénétrant toute l'habileté, s'y conformèrent d'abord exactement.

Chacun d'eux fit donc les plus puissans efforts afin d'accrocher un pro madurien, et ne plus le quitter que l'équipage de l'un ou de l'autre ne fut exterminé; mais si les Malais combattaient avec le courage du désespoir, les Maduriens combattaient avec la soif de leur vengeance.

Aussi, Singhy ne tarda-t-il pas à voir que la victoire allait lui échapper; convaincu que la perte était imminente, s'il ne se décidait à fuir, il se dégagea le premier de la mêlée, indiquant ainsi à ses chefs ce qui leur restait à faire.

Une partie d'entre eux réussit à imiter sa manœuvre, beaucoup d'autres, au contraire, ne furent abandonnés par les Maduriens, que

lorsqu'il n'y resta plus un seul homme vivant.

Singhy cingla sur-le-champ vers Carimon, et les Maduriens ne le poursuivirent pas, car cette victoire leur coûtait cher, et ils ne pouvaient s'attendre à la remporter aussi complète une seconde fois.

FIN DES NOTES.

PELO LE VOLEUR.

I.

L'HOMME.

A quelque distance de Biscarret, village du Béarn, situé du côté des Landes, deux hommes, en apparence fort occupés de leur ouvrage, remuaient vigoureusement la terre d'un champ de peu d'étendue et d'une apparence stérile.

L'un de ces hommes était petit, trapu, aux traits durs et brunis, aux sourcils épais ; son regard vif et fauve se promenait sans cesse autour de lui. Un long fusil à deux coups se trouvait à quelques pas, et une double paire de pistolets garnissait sa ceinture. L'autre individu, qui paraissait beaucoup plus jeune, était aussi d'une figure plus insoucieuse et plus riante ; des pistolets étaient de même placés à sa ceinture, mais il avait abondonné son fusil sur le bord de la haie. Ses traits, cependant, devinrent tout-à-coup plus sérieux : il s'arrêta au milieu de son travail, se jeta à deux genoux contre terre et y appuya son oreille.

— Pelo, s'écria-t-il, aussi vrai que j'existe, j'entends le galop de plusieurs chevaux !...

— Très possible, frère, reprit le premier en s'appuyant tranquillement sur sa bêche ; c'est probablement la bande de *grippe-jésus*,

dont le petit Saubadon nous a annoncé l'arrivée.

— Mais s'ils nous voient, reprit le frère ?

— Eh! bien, s'ils nous voient, ils ne nous prendront pas, répliqua Pelo, en caressant son fusil qu'il venait de saisir.

— Ce n'est pas l'envie qui leur manquera toujours; songes-y donc! cent napoléons de récompense à qui te présentera mort ou vif à son excellence le procureur du diable!

— Bah!... répondit Pelo, ils ne m'auront pas plus vivant que mort, quoique ces bons gendarmes soient presque tous de vieux grognards de l'empereur, sachant très proprement ajuster un chrétien à l'occasion; mais je ne leur en laisserai pas le temps; allons, va chercher ta double carabine au lieu de t'effrayer comme une vieille femme, et gagnons la li-

sière du bois : nous sonnerons *la bande de famille* s'il le faut (1). »

Le frère obéit sans répliquer; il emporta les deux bèches, les cacha dans le fossé sous un tas de feuilles sèches, et revint joindre Pelo à la lisière d'un bois qui couronnait le mamelon voisin.

Ils y étaient à peine rendus que le trot de plusieurs chevaux se fit entendre très distinctement; les deux frères se cachèrent au milieu d'épais buissons, et virent bientôt déboucher sur la route, un, deux, et jusqu'à dix gendarmes. Mais ces gendarmes ne s'arrêtèrent pas, et continuèrent au contraire rapidement leur route en s'éloignant du village.

—Bien!... la meute a pris fausse voie!...s'écria le jeune frère en sautant hors des broussailles.

(1) La bande de ce voleur célèbre dans les chroniques béarnaises, se composait de plus de cinquante individus, appartenant tous à sa famille.

— C'est un tour de Martin le forgeron, dit Pelo; il m'avait promis de les faire courir du côté de la montagne, de manière à crever leurs chevaux. Écoute, Robert, tu vas rejoindre la famille dans le grand bois, et lui annoncer une grande expédition pour demain... ce soir, à la nuit, tout notre monde devra être rassemblé, et j'expliquerai alors le coup que nous allons tenter... ah! j'oubliais, tu commanderas de plus douze grands pains chez le boulanger.

— A crédit, Pierre?

— Il n'y a pas de doute; car la caisse est vide, grâce à la poursuite enragée de ces brigands de troupiers. Mais il sait fort bien qu'on le paiera tôt ou tard, parce que c'est un pauvre diable.

— C'est bien..... »

Et Robert se mit en devoir de s'enfoncer

dans le bois ; il était à peine à quelques pas, qu'une brune et charmante jeune fille sortit d'un épais fourré, et courut en riant vers Pelo.

— Ah ! vraiment !... lui dit-elle, encore une de ces expéditions qui me font tant de peur ! Quand donc cesseras-tu ce vilain métier, mon bon ami ?...

— Quand les riches voudront partager avec les pauvres, répondit Pelo, déridant soudainement l'expression austère de ses traits. Mais toi, ma jeune et jolie Marie, qui t'a donné l'envie de venir ainsi surprendre nos secrets ?

— Je ne serais pas moins curieux de le savoir, dit une voix derrière eux.»

Marie se retourna vivement, et vit Robert dont la figure était loin d'être riante en ce moment ; il avait croisé ses bras et la considérait d'un air sévère. Marie rougit et baissa ses grands yeux noirs

— Hum! fit Robert.

— Eh! bien, que signifie ton hum! reprit Pelo avec humeur; ne vas-tu pas maintenant soupçonner Marie, parce que je lui adresse une plaisanterie?..... fais-moi le plaisir d'aller où je t'ai dit d'aller et de nous laisser seuls, jeune tête folle!.....»

Robert ne répliqua rien, et reprit le sentier qui se perdait dans la forêt en murmurant :

— Quel est le plus fou de nous deux, cher frère?»

Puis il disparut sous les arbres.

Pelo se mit alors à contempler avec amour sa jolie maîtresse, et il déposa un tendre baiser sur ses lèvres:

— Vois-tu, lui dit Marie tout-à-fait rassurée, les gendarmes ont passé dans le village, mais ils ne s'y sont pas arrêtés; ils ont dit seulement qu'ils allaient du côté de la montagne,

qu'ils connaissaient ta retraite et que cette fois tu ne leur échapperais pas. Les voilà donc loin, et toi bien tranquille pour quelques jours; aussi t'ai-je préparé un joli dîner que nous allons faire ensemble, n'est-ce pas, mon ami? Il y a long-temps que je n'ai pu t'avoir près de moi une journée tout entière!... »

Et en finissant ses tendres paroles, elle répondit par les plus vives caresses aux caresses passionnées de son amant; celui-ci, ivre d'amour, semblait fasciné par le doux regard de la jeune fille.

— Tu viens, n'est-ce pas? lui dit-elle.

— Sans doute, répondit-il avec hésitation, et pourtant j'ai des préparatifs bien importans à faire pour l'expédition de demain.

— Tu les feras plus tard, dit Marie en l'entraînant.

Et ils prirent, joyeux, un petit chemin qui traversait une partie du bois pour rejoindre le village.

A peine étaient-ils à une centaine de pas, qu'un buisson remua sur le bord du sentier, et il en sortit une figure rouge et refrognée, à moustaches grisonnantes.

— Cette fois nous le tenons! dit-il en s'adressant à une autre figure sortie de même d'un second buisson.

— Pas sûr, lui répondit-on.

— Enfin nous *voirons*, comme dit c't'autre!.....

II.

TRAHISON.

A quelque distance du village se trouvait une blanche maisonnette encadrée de pampre et de vigne sauvage ; deux énormes noyers l'abritaient du côté du midi, et durant les brûlantes chaleurs de l'été formaient un rempart

salutaire contre ses rayons. Au travers de leur brun feuillage se découpaient dans le ciel les cîmes neigeuses des Hautes-Pyrénées; du côté du levant il y avait un petit jardin attenant à la maison, et plus loin un petit champ. Le jardin était cultivé avec cette exquise propreté de jeune fille, qui apporte tant de prix aux moindres détails. Des bordures de vignes basses couraient tout le long des sentiers, et abritaient sous leurs feuilles ardoisées de nombreuses familles de fleurs. Quelques arbres fruitiers secouaient joyeusement à la brise des montagnes leurs rameaux chargés de fruits; des légumes magnifiques remplissaient les carrés, et à l'extrémité du champ couvert de tiges verdoyantes de maïs, un rideau de châtaigniers marquait la limite de la propriété. Cette maison, ce champ, c'étaient la maison et le champ de Marie.

Marie, orpheline depuis deux années, avait

continué avec un fermier de ses voisins les conventions faites par sa mère pour la culture et l'entretien de son bien. Jeune, jolie et possédant de plus terre et maison, elle n'avait pas manqué de soupirans jusqu'à ce jour; tous avaient été repoussés : son cœur depuis longtemps appartenait à un autre. Dès l'enfance, Marie entendait parler des exploits de *Pierre Pelo*; Pierre Pelo était pour elle l'idéal des chefs de voleurs de la montagne; cent fois le récit des hauts faits de ce bandit redouté, de son audace, de sa générosité capricieuse, avait charmé les veillées de la famille de Marie; enfin son père et sa mère étaient morts, son frère avait quitté la charrue pour le fusil, et trouvé, comme tant d'autres, la mort dans les combats; et Marie était restée seule. Ce fut vers cette époque que Pelo vint habiter cette partie de la contrée; Marie le vit avec admiration, et cette admiration s'étant changée en une violente

passion, le bandit s'en aperçut et n'y fut pas insensible. Aussi, depuis long-temps, les amours de Pierre et de Marie n'étaient plus un mystère dans le pays.

Lorsqu'après avoir quitté les bois, les deux amans se rapprochèrent de la maison, la gaîté folle de Marie s'évanouit, et sa figure devint soucieuse : Pierre Pelo s'en aperçut :

— Qu'as-tu donc, ma jolie brune, lui dit-il en riant ; est-ce que le souvenir des gendarmes t'effraierait ?»

Marie tressaillit : elle jeta un regard étrange sur son amant et s'efforça de reprendre son enjouement ; mais la joie était contrainte, une inquiétude visible l'agitait. Soudain elle s'arrêta brusquement :

— Tiens! Pierre, lui dit-elle, n'entrons pas à la maison ; continuons notre promenade dans le bois, nous déjeûnerons avec *la famille*...

— Quelle folie! s'écria le voleur; non, de par Dieu! tu m'as promis un dîner de gourmand, et j'en profiterai : d'autant plus que la faim me talonne, et je n'aurais vraiment pas la force de marcher jusqu'à la grande clairière : allons! venez, belle capricieuse, j'espère bien trouver le couvert mis et le vin sur la table. »

Marie céda, et ouvrit la grille de l'enclos; ils s'avancèrent lentement vers la maison. Avant que la porte ne fût ouverte, on entendit dans l'intérieur de vigoureux aboiemens, et dès qu'elle s'ouvrit, un chien de montagne se précipita vers la jeune fille avec de folles démonstrations de joie.

— Tout beau, Brillant! tout beau! dit Marie. Fi! la vilaine bête!... ses pattes sont remplies de boue!

— Viens! mon pauvre Brillant, viens, reprit à son tour Pierre Pelo; comme ta maîtresse

te maltraite aujourd'hui ! Et pourtant c'est moi qui t'ai choisi entre les chiens les plus vaillans pour garder ma bien-aimée !..... »

Marie ne répondit rien à cette tendre phrase de l'amoureux bandit, et entrant vivement, elle se mit en devoir de tout préparer pour le dîner. Brillant la suivit, remuant sa longue queue dont les poils blancs et lustrés formaient un véritable éventail ; Marie le repoussa de nouveau avec humeur. Alors Pelo remarqua la figure de Marie, qui par moment était altérée et agitée de contractions nerveuses.

— Encore une fois, qu'as-tu donc ? lui dit-il ; est-ce que tu serais souffrante ? En ce cas, dis-le moi, je vais partir et je reviendrai un autre jour. Et cependant tu n'étais pas ainsi il y a quelques momens, lorsque tes caresses et tes folies m'ont décidé à abandonner tout pour te consacrer ma journée !.....

— Je n'ai rien, je n'ai rien, Pelo!... dit précipitamment Marie en se levant ; et venant à lui d'un air distrait, elle lui donna un baiser glacial, puis s'échappa pour fermer la porte de la maison. Lorsqu'elle revint, deux larmes brillaient sous ses paupières ; elle les fit disparaître rapidement et s'efforça de reprendre sa gaîté.

— Mon bon Pierre, dit-elle en soufflant vigoureusement dans l'âtre où flamboya bientôt un feu vif de sarmens, pendant que notre petit dîner se fera tout doucement, tu vas venir près de moi et nous allons causer. D'abord, continua-t-elle après l'avoir fait asseoir à ses genoux, mets de côté ce fusil et ces pistolets.

— Mon fusil, soit, répondit Pelo ; quant à la ceinture de *cracheurs*, c'est une autre affaire : tu sais fort bien toi-même que je ne la quitte jamais.....

— En ce cas, je n'oserai t'embrasser, reprit la jeune fille d'un air boudeur ; le moindre mouvement peut faire partir l'un d'eux et me tuer.....

— Jeune folle ! dit Pelo en voulant lui donner un baiser..... »

Mais Marie, par un geste plein de grâce et de prestesse, posa sa jolie main sur la joue basanée de son amant et le repoussa.

— Je t'assure que je ne t'embrasserai pas si tu ne quittes ces vilaines armes !... s'écria t-elle.

— Qu'il en soit donc fait ainsi que tu le veux, dit le voleur en soupirant ; le proverbe a bien raison : amour fait oublier prudence !... Et se dirigeant vers une alcôve située dans le fond de la chambre, il y déposa ses pistolets et son fusil.

— A la bonne heure, reprit alors Marie en attirant le bandit près d'elle, et lui donnant

deux longs baisers qui firent pétiller le désir dans les yeux de l'heureux amant : maintenant écoute-moi bien, là, la main sur le cœur!...

— Ah! grand Dieu! quel air solennel, Marie!

— Moque-toi de moi si tu le veux, mais écoute toujours. Que dirais-tu d'un homme qui aurait séduit une pauvre fille, lui aurait persuadé qu'il n'avait jamais aimé qu'elle et n'aimait qu'elle, et qui cependant était déjà l'amant ou le mari d'une autre femme? »

Pelo parut d'abord surpris de cette question; il se mit ensuite à rire, et attirant tendrement à lui sa jolie maîtresse :

— Quelle diable de question viens-tu me faire là, ma toute belle!... et en quoi cela nous importe-t-il?

— En quoi? s'écria impétueusement la brune Béarnaise; en tout ce qui pouvait me tenir à la vie, Pierre! car cet homme, c'est toi!...

— Décidément on aura jasé, dit à part lui le bandit ; au diable les bavards ! Eh bien, c'est possible, reprit-il tout haut, et je voudrais bien connaître la langue qui t'a conté cette histoire ?... C'est probablement celle de quelque jésuite de curé... Patience !..... je leur paierai cette dette-là avec bien d'autres !... Mais après tout, quel mal y a-t-il à cela ? J'ai une femme, c'est vrai, mais un véritable enfant de Satan ; le diable ne doit pas faire pire ménage avec sa dame que je ne faisais avec la mienne ; aussi nous sommes-nous quittés pour ne plus nous revoir. Et maintenant, Marie, je t'ai vue, nous nous sommes aimés, et... ma foi !... nous nous sommes mariés sans l'aide du maire et du curé, voilà tout ; encore une fois, quel mal à tout cela ? Aurais-tu mieux aimé que je me mariasse sérieusement avec toi avant d'être débarrassé de la première ?

— Non, Pierre, non !... dit Marie d'un air

solennel ; seulement il est une preuve éclatante d'amour que tu peux me donner si tout cela est vrai !...

— Et laquelle, Marie ?

— Tue ta femme et unissons-nous ensuite pour la vie !... »

A ces paroles inattendues, le bandit resta muet ; puis son regard devint fier et sévère ; il se leva :

— Marie, répondit-il, me fais-tu sérieusement cette proposition ?

— Oui ! exclama la jeune fille dont les traits respiraient la plus grande exaltation ; oui, je te la fais sérieusement. Parle, Pierre, il est temps encore !!!...

— Que veux-tu dire ?.....

— Je m'entends, Pierre, je m'entends !..... parle vite, je t'en supplie !

—Eh! bien, Marie, il y a long-temps que je cours les grands chemins et que je dévalise les passans, surtout les *richards*; pourtant jamais ma main ne s'est trempée volontairement dans le sang d'un homme, à moins que ce ne fût pour ma défense; juge maintenant si je puis être capable d'assassiner une femme!....

— C'est ton dernier mot?

— Mon dernier mot!...

— En ce cas, faisons notre dîner...

—Faisons notre dîner!...»

Et ils se rassirent...

Marie était retombée dans l'abattement et le silence; tout-à-coup elle en sortit, et se précipita au cou du brigand:

—Tu m'aimeras toujours au moins! s'écria-t-elle avec désespoir et en l'accablant de caresses passionnées.

—En peux-tu douter, ma bonne? ma bonne, ma jolie Marie!

— Tu me pardonneras!!!

— Pardonner, moi?... répondit Pierre d'un air étonné.

— Rien, je ne sais ce que je dis... Allons, viens, occupons-nous de notre dîner qui ne sera jamais prêt si cela continue. Tiens, charge-toi de ceci... tu le feras mieux que moi..... »

Et courant, allant, venant, s'agitant dans tous les sens, Marie parut mettre autant d'ardeur à terminer le repas qu'elle en avait mis peu à le presser jusqu'à ce moment... Souvent, elle s'arrêtait devant son amant, le considérant les larmes aux yeux; puis, lui prenant la tête dans ses deux mains, couvrait sa figure de baisers frénétiques et interminables..... Le pauvre Pierre était énivré de ces caresses; jamais il n'avait vu sa maîtresse si belle, si passionnée; jamais la surexcitation nerveuse qui semblait la dominer, n'avait porté plus de feu dans ses yeux, plus de volupté sur ses lèvres...

Soudain un coup de sifflet retentit au dehors et vint se perdre en notes aiguës dans la chambre... Pelo fit un bon :

— Marie, dit-il, c'est un signal de danger!.... Je reconnais le sifflet de mon frère Robert ! ! !»

Presqu'aussitôt un second coup de sifflet se fit entendre, plus vif, plus aigu que le premier. . . . . Pelo se disposait à courir vers son fusil ; lorsqu'il vit Marie pâlir en regardant vers une fenêtre élevée, et se couvrir le visage de ses deux mains.... Son regard suivit la même direction, et il eut à peine le temps d'apercevoir un gendarme placé à califourchon sur l'appui de la croisée, et qui le mettait en joue. Au même instant un coup de feu remplit la chambre de fumée, et Pelo tomba frappé d'une balle dans le bas-ventre.

— Bien touché! dit la voix du gendarme qui se confondit avec le cri de terreur de Marie et le

bruit de la porte qu'on ébranlait avec fracas.

Mais Pelo s'était relevé, et malgré sa cruelle blessure, il parvint à se traîner jusqu'au lit où étaient déposées ses armes..... La porte venait de céder aux efforts des assaillans, et une douzaine de gendarmes se précipitèrent dans la maison..... Pelo, à genoux contre le lit, avait saisi deux de ses pistolets..... Le premier gendarme qui s'avança fut étendu raide mort, et le second blessé grièvement..... En même temps, le fidèle Brillant s'élança sur un troisième et le mordit cruellement à l'épaule : —Efface-toi un peu, conscrit ! dit un des sbires à celui qui venait d'être si brusquement attaqué..... Le conscrit suivit ce conseil, et un coup de pistolet à bout portant étendit le vaillant chien sur le carreau..... Alors Pelo, dont les forces diminuaient de plus en plus, vit bien que toute résistance serait inutile. Content de sa vengeance, il croisa ses bras avec

résignation, et la troupe entière se rua sur lui...

Quelques-uns d'entr'eux commencèrent à le maltraiter : — Très beau cela, très beau, messieurs les gendarmes!..... leur dit-il froidement ; frapper un prisonnier blessé mortellement et qui perd tout son sang !

— Non, l'on prendra des mitaines pour te toucher, répondit un des vieux grognards de la troupe, surtout après la manière dont tu viens de faire passer le goût du pain à deux *fisteaux* qui ont chacun une douzaine de cicatrices sur le corps!..... Pauvre Blondel..... c'était bien la peine de revenir de Russie et de t'y geler une main!... »

Après cette oraison funèbre, les gendarmes se mirent en devoir d'entraîner le célèbre bandit..... Ce fut alors que celui-ci avisa Marie, à genoux, près du foyer et se tordant les bras de douleur..... Un horrible soupçon traversa soudain l'esprit de Pelo : — Marie!! dit-il avec

angoisse et l'interrogeant du regard... Elle ne répondit rien; mais ses sanglots devinrent plus violens, et elle se jeta la face contre terre :

— Ah! *tu me pardonneras!!!* s'écria-t-il d'une voix terrible; c'est donc toi, infâme!!...

Marie se releva d'un bond et vint rouler aux pieds de son amant :

— Oh! grâce, Pierre! grâce! ou je vais mourir!... »

Pierre se retourna, et la vit encore à genoux, les mains jointes..... Il se baissa lentement, lui cracha au visage et dit aux gendarmes :

— Emportez-moi, car je ne puis marcher; mais quittons cette maison maudite!!.....

— Oh! mon Dieu! je l'ai bien mérité, s'écria Marie avec désespoir, et elle tomba sans connaissance sur le seuil de la porte... »

III

LA COUR D'ASSISES.

Quelques mois après l'arrestation du fameux Pelo, une agitation extraordinaire se faisait remarquer dans les salles du Palais de Justice à Pau. C'était ce jour que devait se prononcer le résumé du président, et que le jugement de-

vait être porté. Une foule immense encombrait les avenues, et gendarmes et employés de la police avaient grand'peine à les défendre contre l'irruption de la foule.

— C' pauvre Pelo, disait un ouvrier à l'un de ses voisins, en appuyant ses bras musculeux sur ses hanches, afin d'éloigner par ce rude contact les voisins trop pressés, j' crois ben que pour c'te fois son compte est clair !

— Tant pis !... lui dit bien bas celui auquel il s'adressait; car, vois-tu, Pelo était un voleur, c'est vrai; cependant il n'a jamais rien volé aux pauvres ; au contraire, il leur a donné de son pain quand ils n'en avaient pas.

— Et pourtant on le guillotinera, reprit une voix derrière eux, tandis qu'on épargnera les riches voleurs ayant de quoi payer les gendarmes et les espions ! »

A ces irrévérentes paroles, les deux ouvriers

regardèrent d'un air effrayé autour d'eux ; heureusement qu'aucun gendarme ne se trouvait dans le voisinage :

— C'est quelqu'un de la *famille*, dit le premier.

— Je le crois, répliqua l'autre ; éloignons-nous de peur de malheur !... »

Et tous deux, fendant la foule, disparurent dans une autre direction.

Plus loin, deux femmes du peuple devisaient d'autre façon :

— As-tu vu cette coquine ? disait l'une d'elles.

— Non, répondit l'autre, je ne la connais pas !...

— Oh ! c'est une mijaurée qui fesait sa prude avec nos jeunes gars, et qui n'a pas résisté

à l'offre de cinquante louis pour livrer son brigand d'amoureux!...

— Mais on dit qu'elle ne l'a trahi que par jalousie, reprit timidement la seconde, et qu'elle n'a jamais voulu accepter l'argent de la dénonciation ; de plus, elle ne parle que de se tuer si Pelo est condamné !...

— Bah ! c'est des histoires tout ça ! va, ma belle, tu es jeune encore; elle empochera les écus et se mariera avec, tu verras!... »

La jeune femme ne répondit rien, et l'attention de tous fut bientôt excitée par l'entrée de la cour et du jury.

A l'appel de la cause, on introduisit un homme pâle et brun, qui paraissait marcher avec peine, et dont deux gendarmes surveillaient les mouvemens ; cet homme était Pelo. Après lui venait un individu plus jeune, au maintien insouciant et décidé, et que deux sol-

dats accompagnaient également. Celui-ci était Robert.

Robert, à l'aide de quelques amis, avait essayé de délivrer son frère le jour de l'arrestation ; mais tous ses efforts échouèrent, et lui-même fut fait prisonnier.

Il ne restait plus que quatre témoins à entendre ; toutefois leurs dépositions étaient de la plus grande importance pour le principal accusé, et on les attendait avec impatience. L'un d'eux, le gendarme Féru, blessé lors de la dernière échauffourée, n'avait pu paraître jusqu'à ce jour ; diverses causes mirent les autres dans la même impossibilité.

Le premier qui s'avança fut un paysan :

— Avez-vous quelque chose à déposer sur le compte de l'accusé ? lui dit le président.

— Ma foi oui, Monsieur le Président, répondit

le Béarnais; j'ai deux histoires à vous raconter.

— Qu'elles ne soient pas trop longues surtout.

— Ça suffit, Monsieur le Président.

« —Donc, un soir, je m'en revenais à la maison avec un petit tonsuré des environs, qui m'avait promis de souper avec moi, un bon vivant, ma foi!... et qui savait *flûter* autre chose que le vin de la sacristie...

» Voilà que tout-à-coup, au détour du bois, une grosse voix crie : « Halte-là... » Je me mets à trembler de tout mon corps, et notre vicaire manque de tomber à la renverse. Trois hommes armés jusqu'aux dents s'avancent vers nous : —Bernadon, me dit l'un d'eux, descends de ton cheval, et vous aussi, Monsieur, fit-il en s'adressant à mon voisin. J'étais fort étonné de m'entendre appeler par mon nom par ces voleurs, et quoique nous nous fussions

jetés à genoux (au beau milieu d'une ornière, soit disant par parenthèse, mon Président), je regardais le chef du coin de l'œil... C'était cet homme que v'là, dit-il, en se tournant vers l'accusé Pelo; jamais depuis, son visage n'est sorti de ma mémoire, bien qu'il fît un peu obscur la première fois que je l'ai vu.

» Monsieur l'abbé, reprit le chef en s'adressant à mon compagnon de route qui marmottait des *Ave*, vous aimez trop le bon vin, et vous confessez trop souvent les jolies filles; de plus vous vous êtes permis des sermons fort impertinens sur le compte de Pelo le bandit... or, Pelo le bandit, c'est moi!!

» Le vicaire poussa un gémissement d'effroi.

» — Si j'étais ce que vous prêchez tous les jours, Monsieur l'abbé, je vous tuerais sur l'heure et sans rémission... mais je ne suis pas si noir qu'on le dit; seulement, comme je sais

que vous portez en ce moment sur vous une bourse contenant cent francs, vous allez me la donner ainsi que votre montre d'or ; c'est un bijou trop mondain pour un prêtre, et je destine tout cela à *mes pauvres*.

» L'abbé ne se le fit pas dire deux fois ; il tira sa bourse et sa montre et les donna au plus vite...

» — Quant à toi, continua Pelo en s'adressant à votre serviteur, tu aimes trop la bouteille ; mais tu es un bon diable et tu soignes bien ta vieille mère... je te laisse donc ta montre d'argent et les soixante francs que tu rapportes de la vente de ton maïs..... Jugez un peu, mon Président, si je fus étourdi de voir ce diable d'homme connaître si bien ce que nous avions dans les poches! Bref, lui et ses compagnons nous remirent en selle, et au moment où à grands coups de cravaches ils forçaient nos *biques* à prendre le galop, Pelo cria au vicaire :

» — Surtout, Monsieur l'abbé, ne faites plus aussi grande attention aux yeux noirs des jeunes filles, et ne parlez pas mal de Pelo le bandit, ou gare la prochaine rencontre!... Voilà pour la première, mon Président. »

Cette déposition avait été accueillie avec faveur dans l'auditoire, et un murmure flatteur témoigna de l'intérêt qu'elle faisait reporter sur l'accusé. Quant à celui-ci, sa figure impassible ne témoignait rien des émotions qui l'agitaient; une pensée intime et cruelle paraissait l'absorber tout entier. Son frère, au contraire, promenait sur l'assemblée des regards de triomphe. L'huissier réclama le silence, et le Béarnais, ayant repris haleine, en vint à sa seconde déposition :

« — La seconde fois que je vis Pelo, continua-t-il, je n'étais pas si cossu que la première : j'avais malheureusement oublié son avis et mis

trop souvent le nez au cabaret. Je n'ai pas honte de le dire aujourd'hui, parce que *de depuis* j'ai joliment mis d'eau dans mon vin... Ce n'est pas que queuque fois... »

— Allons, dépêchez-vous! interrompit le président.

« — C'est juste, voici donc l'affaire. Un brigand d'usurier comme il n'en manque pas, Dieu merci, pour la perte des pauvres gens, m'avait prêté sur gages, vu que l'argent de la récolte était passé dans les flacons... Il me cita au tribunal un beau jour, et je savais que si j'étais condamné il ne me restait plus qu'à me jeter à la rivière, ou du moins, si queuque chose pouvait m'en empêcher, ce n'était que ma pauvre vieille mère que je laissais seule au monde... Bref, il nous restait deux poules, je les pris toutes deux, et je me mis en route pour aller les porter à l'usurier... Presqu'au

même endroit que la première fois, Pelo se présenta devant moi :

» — Où vas-tu, Bernadon ? qu'y me dit.

» — A la ville, mon bon monsieur Pelo, que j'lui répondis en tremblant, car je l'avais reconnu.

» — Oui, tu vas porter ces deux poules à ton usurier, n'est-ce pas ? et tu penses l'attendrir !.. Pauvre oison !... Comme si jamais un usurier lâchait sa proie avant de lui avoir sucé jusqu'à la dernière goutte de sang !... Ne sais-tu donc pas que la fortune de ces infâmes qui se promènent fiers et sans honte, est cimentée avec les larmes des malheureux tels que toi !... (Ce sont ses propres paroles, Monsieur le Président, *je m'en rappelle* comme si c'était d'hier).

» Mais tu ne me comprends pas, continua-t-il ; dis-moi , que lui dois-tu à ce *voleur ?...* »

» -- Ça me paraissait drôle tout d' même d'entendre Pelo appeler un autre individu un *voleur* ; cependant je lui dis : trente-cinq écus, monsieur Pelo...

» — Parbleu, c'est bien la peine; tiens, les voilà; paie ton usurier, et surtout bois moins à l'avenir, tu devrais avoir honte d'exposer ainsi ta vieille mère à mourir de faim !... »

A cet endroit de la déposition, un murmure croissant et des applaudissemens éclatèrent dans la salle ; les huissiers eurent beaucoup de peine à rétablir le silence.

— Et cette affaire se termina-t-elle ainsi ? dit le président.

« — Ah dame !... répondit le Béarnais, j'ai z'entendu dire depuis que Pelo, qui ne trouvait pas juste que cet argent restât entre les mains de celui qu'il appelait un *voleur*, l'attendit

le soir sur la route, et lui reprit ses *trente-cinq écus...* »

Cette péripétie burlesque excita quelques rires parmi les assistans, mais ne put atténuer l'impression favorable causée par le récit du paysan...

Un second témoin fut introduit : c'était un soldat. Après la question d'usage, il déclara qu'un jour, en passant sur la grande route, il s'était arrêté exténué de fatigue et de faim ; l'argent de ses étapes ne lui avait pas été remis en entier, de sorte que les quelques épargnes avec lesquelles il avait fait jusque-là son chemin, étaient entièrement épuisées ; ce fut alors qu'il rencontra Pelo, qui le questionna et lui donna dix francs pour continuer sa route.

Un troisième déposa qu'une *fournée de pain* lui fut prise en effet un matin par Pelo, parce qu'il partait avec ses gens pour la montagne ;

mais que, connaissant son peu d'aisance, Pelo lui avait fait remettre dès le lendemain, une égale quantité de farine.

Enfin l'huissier appela le quatrième témoin, le gendarme Féru, dont la déposition, disait-on, était accablante pour les accusés. Il entra le bras en écharpe et se soutenant sur une béquille.

— Pardon, mon Président, pardon, Messieurs! fit-il en entrant; j'ai tant soit peu de peine à marcher, parce que les balles de ces farceurs, que v'là là-bas, m'ont touché du bas comme du haut.....

— Votre nom, dit le président.

— Onésime Féru, d'ancien baptême; Napoléon du nouveau, ex-cuirassier de la vieille-garde de l'empereur, et maintenant...

Ici un geste du président interrompit l'ex-

cuirassier, qui parlait avec une remarquable volubilité.

— Témoin, lui dit-il sévèrement, vous devriez savoir qu'il n'y a plus *d'empereur*, et que certains noms ne peuvent se prononcer dans cette enceinte ; songez-y à l'avenir.

— C'est juste, répondit le vieux troupier en baissant la tête et tordant ses moustaches.

— Dites-nous ce que vous savez sur le compte de l'accusé.

« — Oh ! je sais bien des choses, mon Président !..... et si je dois rester long-temps encore au régiment des *grippes-jésus*, comme nous appellent ces pékins de berrets bleus, je souhaite n'avoir pas souvent à débusquer du gibier de ce calibre-là !..... La première politesse que m'adressa ce particulier, qui a nom

Pelo, fut une balle dans le tricorne, laquelle balle, sauf votre respect, m'emporta un bout d'oreille.»

— Ce coup de fusil fut-il tiré d'une embuscade, dit le président.

«— Non, vraiment, c'était bien à découvert; il faut même dire que le particulier et sa troupe ne tirèrent sur nous que lorsque nous eûmes tiré sur eux..... Du reste, c'est une justice à leur rendre, ils ajustent comme des chasseurs de chamois...... et ils nous tuèrent deux hommes pour cette fois..... Ce fut là la première politesse de Pelo..... A la seconde, il faisait plus chaud; nous étions vingt-cinq gendarmes conduisant au bagne un régiment de galériens, parmi lesquels se trouvait le frère de Pelo que voilà assis à côté de lui, et un autre qu'on a dit être son cousin. A la route qui longe les grands bois du côté de la montagne, une

troupe de cinquante à soixante hommes nous tombent sur le corps. Nous faisons volte-face, et nous voilà jouant de la *clarinette* et du *coupe-choux* pour défendre nos prisonniers. Sur l'honneur, j'ai vu bien du grabuge de cette espèce-là, et jamais pourtant je n'ai connu de diables comme ceux-là !..... C'était vraiment dommage que nous ne fussions pas des cosaques au lieu d'être des gendarmes *natifs*. Pelo était à leur tête et conduisait la bande : nous ne nous vîmes qu'un instant, et il me laissa encore un souvenir, rien qu'un coup de *manchette* à la main gauche, lequel me *sacrifia* deux doigts.

» Il est vrai de dire que mon pauvre cheval ayant été tué, je me battais a pied ousque je ne suis pas si solide qu'à l'étrier. . . . . Enfin, pour en finir, ils réussirent à délivrer le frère et le cousin, et à les amener avec eux ;

pour cette belle affaire, ils nous avaient *démoli* cinq hommes... »

— Et les autres galériens? dit le défenseur des accusés.

L'ex-cuirassier se retourna vers l'avocat, le considéra un instant, frisa sa longue moustache, puis dit au président :

— Est-ce qu'il faut répondre à l'homme au rabas, mon Président?

— Sans doute, répliqua le Président; monsieur est le défenseur des accusés, il a le droit de vous interroger.....

— Eh bien! monsieur l'avocat, pas un seul des autres galériens ne fut délivré, et ils auraient pourtant bien pu le faire s'ils l'avaient voulu. Quant à la troisième *politesse* de Pelo ou plutôt de son frère, vous la connaissez; je l'ai reçue en *partie double*, comme nous venions d'ar-

rêter Pelo dans la maison de sa concubine; ladite concubine nous avait, au reste, donné d'excellens renseignemens; nous avons bien trouvé Pelo chez elle au moment indiqué; malgré cela, ce n'est pas bien! car, enfin, une maîtresse.....

— Témoin, interrompit le président, on vous fait grâce de vos observations.

Le frère de Pelo se leva soudain :

— Pouvez-vous trouver mauvais, s'écria-t-il, qu'on jette de la honte sur de pareilles infamies!.....»

A ces paroles prononcées avec l'accent d'une énergique indignation, des sanglots éclatèrent dans la partie la plus reculée de la salle : tous les yeux se portèrent vers une jeune femme vêtue de noir et dont la figure se cachait sous un voile épais..... Pelo lui-même parut frappé

de ces gémissemens, il se tourna vivement de ce côté.

— Faites faire silence, répéta le président, et vous, accusé, songez que de semblables discours peuvent nuire à votre cause..... Témoin Féru, vous n'avez plus rien à nous apprendre?

— Non, mon Président.

— Et vous, accusé, avez-vous quelque chose de plus à dire pour votre défense?

— Rien, dit Pelo d'une voix brève et forte.

— Et moi, s'écria Robert, je veux dire encore ceci : c'est que je maudis l'infâme qui a dénoncé mon frère! Si elle m'entend, ajouta-t-il en se tournant vers l'assemblée, que cette malédiction reste en sa mémoire!.....

— La parole est à M. le procureur du roi,

dit le président, s'empressant de mettre un terme à cette pénible scène. »

Après les plaidoieries et le résumé des débats, les gendarmes emmenèrent les prisonniers... En arrivant sous l'une des galeries, Pelo, toujours sombre et pensif, aperçut, appuyée sur le mur inférieur, une jeune fille vêtue de noir, et dont les joues maigres et flétries étaient sillonnées de larmes..... Elle s'agenouilla lorsqu'il parut, en levant vers lui des regards supplians; il détourna la tête et passa outre. Robert avait aussi reconnu cette femme; il porta soudain la main à sa ceinture, et l'acier d'un poignard brilla.....

Marie, car c'était elle, se jeta la poitrine en avant pour recevoir le coup... Mais un bras vigoureux saisit celui de Robert, et l'arrêta net. C'était celui du gendarme Féru, dont la main reçut encore une atteinte du poignard...

— Allons!... je n'ai pas de bonheur avec ces enragés-là, dit-il en étanchant le sang qui coulait de sa blessure ; c'est toujours moi qui paie les pots cassés.

— Eh ! à qui donc destiniez-vous cette *quatrième politesse-là*, mon jeune bandit ?

— Oh ! ce n'est pas à vous, répondit Robert d'un air bourru...

Le gendarme se retourna et reconnut Marie :

— Ah ! je comprends, dit-il... Jeune fille, ajouta-t-il en s'approchant d'elle, allez vous-en, je vous le conseille : ce jeune homme-là ne vous aime pas, et il pourrait bien avoir une seconde *aiguille à tricotter* cachée sous ses habits.....»

Marie ne répondit rien et resta agenouillée.

Deux heures après, le président prononçait l'arrêt fatal ; Pelo était condamné à la peine de mort, avec *recommandation à la clémence royale*, et son frère aux travaux forcés à perpétuité.

IV.

LA PRISON.

Lorsque le greffier se présenta dans la prison pour signifier aux accusés leur sentence, Pelo dormait profondément. Souffrant encore de sa blessure, cette dernière et longue séance avait épuisé ses forces.

— Qu'y a-t-il, demanda-t-il en se réveillant soudainement.

— Le greffier de la cour qui vient vous signifier l'arrêt, répondit tristement le greffier.

— Condamné à mort, n'est-ce pas ! Eh ! pardieu, je le savais d'avance ! Si ce n'est que pour cela que vous venez me réveiller, ne troublez pas mon repos, j'en ai besoin !

— Je dois avant tout remplir les devoirs de mon ministère, dit le greffier. »

Et il commença la lecture.

Lorsqu'après l'avoir terminée, il en vint à cette clause où il était dit : « *Que le ministère public se joignait à la cour pour recommander le coupable à la clémence royale;* » Pelo haussa les épaules, et laissa sortir le greffier tel qu'il était venu.

Quelques jours se passèrent pendant lesquels le prisonnier parut plongé dans une sombre rêverie ; du reste, son sort était adouci autant que possible. Le généreux caractère qu'il avait déployé, au milieu même de ses brigandages, lui avait attiré la sympathie de presque tous. Le geôlier, homme du pays, ne faisait pas mystère de son admiration et de son respect pour lui.

Le cachot était aussi proprement tenu que peut l'être un cachot. Tous les matins la paille du grabat ne manquait pas d'être soigneusement remuée et nettoyée, et il y avait même ajouté du surplus afin de le rendre moins dur. Pendant la maladie de Pelo, souvent le brave homme arrivait avec une chaufferette bien garnie de braise ardente, afin de chasser l'humidité malsaine du lieu. Enfin, il n'oubliait jamais d'accompagner le docteur dans sa visite,

et de temps en temps portait au détenu de petites provisions que ses amis lui adressaient du dehors. Certes, tout autre aurait pu être dégoûté par le peu de gratitude que celui-ci semblait ressentir de tous ses soins ; il les acceptait sans y prendre garde, et jamais un remercîment ne sortit de sa bouche. A peine adressa-t-il trois ou quatre fois la parole à son geôlier, et sa noire mélancolie ne disparaissait pas malgré les flatteuses espérances que lui prodiguait ce dernier. Chaque jour sans faute, une femme se présentait à la prison et demandait avec larmes à voir le prisonnier. Le geôlier la recevait habituellement d'un air sec et bourru.

—Votre demande est fort inutile, mademoiselle Marie, lui disait-il, M. Pelo m'a défendu de vous écouter et de vous laisser arriver jusqu'à lui... C'est parbleu bien naturel après ce

que vous avez fait... Et il congédiait avec un geste de mépris la pauvre fille qui ne se lassait pas dans sa requête quotidienne.

Un matin la porte du cachot s'ouvrit, et le geôlier entra avec précaution.

— M. Pelo, dit-il tout bas, voici un paquet qu'un homme est venu me remettre pour vous : j'ai pu le passer sans être vu... Ah! c'est que je courrais le risque d'être renvoyé!... Mais ça me serait bien égal!... Cet homme m'a dit de plus, ce sont des vivres pour Pelo : tu pourras lui dire aussi que cette fois je n'ai rien oublié. »

Dès que Pierre entendit ces paroles, il s'élança de son grabat ;

— Donne! donne!... s'écria-t-il en s'emparant du paquet.

— Diable ! il paraît qu'il a bon appétit, dit à part lui le geôlier.

— Laisse-moi !... reprit Pelo !

— Je vous laisse, monsieur Pelo, après dîner je reviendrai voir si vous n'avez besoin de rien. »

Et le geôlier sortit.

Pelo déchira précipitamment l'enveloppe, jeta de côté les vivres et saisit convulsivement un petit paquet plié comme il est d'usage dans les pharmacies, et sur lequel était écrit : *arsenic.*

« Enfin !... s'écria-t-il en le considérant, voilà donc ce qui doit mettre un terme à tous mes maux !... Cette mort est cruelle, dit-on ; mais après tout, je n'ai pas le choix et elle est toujours moins infamante que la guillotine. Oui ! d'après les paroles dites au geôlier par le

cousin, on a perdu l'espoir de voir arriver cette belle lettre de *commutation* sur laquelle ils comptent tant!... Peut-être même a-t-on déjà reçu le refus, ce soir ou demain on viendra me chercher pour me conduire au bourreau!... au bourreau!... Pardieu, ils se sont bien trompés, s'ils ont cru que Pelo se laisserait mener sous le couteau comme un agneau!... mort peut-être, jamais vivant!... D'ailleurs, voudraient-ils bien me faire grâce, où irais-je? dans les bagnes, et pour toute la vie sans doute! Pelo aux bagnes!... ce ne sera pas, messieurs les juges, et le moyen de vous échapper le voilà!... »

Et il ouvrit le paquet où se trouvait renfermée une dose copieuse d'arsenic.

D'autres pensées l'assiégèrent alors, et changèrent en douleur la sombre joie qui l'agitait :

« Et Marie!... dit-il, je ne la verrai donc plus cette Marie que j'aimais tant! cette jeune fille qui était à moi, que je possédais tout à moi, que j'aurais défendue comme mon bien contre le monde entier, et qui m'a si lâchement trahi!... »

Il baissa la tête, et deux larmes coulèrent sur ses joues amaigries...

« Je suis bien lâche moi-même!... s'écria-t-il en se relevant vivement. Pleurer celle qui m'a fait victime d'une aussi infâme trahison!... Oui!... mais qui sait?... Peut-être a-t-elle dit vrai; peut-être l'amour seul, la jalousie l'ont poussée à ce crime, et non les quelques louis d'or promis à celui qui me livrerait... Je m'en souviens; elle m'a dit : *parle!... il est temps encore!...* C'est que si j'avais dit *oui*, si j'avais consenti à tuer ma femme!... elle m'aurait tout avoué et j'étais sauvé!... Mais tuer ma

femme!... Non, je ne le pouvais, et j'ai bien fait de ne pas vouloir... Mais elle, Marie, aurais-je dû refuser si durement de la voir?... O mon Dieu!... O mon Dieu!!... »

Et parcourant à grands pas les dalles humides de son cachot, le malheureux était en proie à la plus violente agitation :

« Il faut en finir! s'écria-t-il soudain! Après tout, quel homme lui offrirai-je maintenant pour amant? un galérien! Pelo le galérien!... non!!... »

Et saisissant un verre que le complaisant geôlier avait placé sur une table près d'un carafon plein d'une eau claire et limpide, il vida le contenu du petit paquet dans le verre, le remplit à moitié d'eau, remua le tout avec soin, puis avala d'un trait la fatale liqueur.

« Maintenant tout est dit! reprit-il d'une

voix calme, et je suis plus tranquille... »

Il revint alors vers le lit, et s'y coucha :

— C'est donc ici que la mort viendra pour moi, continua-t-il; vraiment, j'aurais cru plutôt la trouver au fond d'un précipice de nos montagnes, ou sous la balle de quelque gendarme... Bientôt, et après quelques heures de souffrance, je saurai ce qu'il y a dans cet autre monde inconnu pour nous... Je saurai si, au rebours de celui ci, le bien emporte la balance sur le mal... et Dieu!...

— Eh bien, *Dieu!*... fit-il en répondant lui-même à sa question, *Dieu* me jugera, si pourtant il s'occupe de juger nos œuvres, à nous autres pauvres vermisseaux!..... J'ai été riche, et j'ai partagé avec le pauvre... On m'a appelé *voleur*, parce que je prenais au riche son superflu pour le donner aux malheureux

comme je faisais avec le mien... ; on m'a poursuivi, traqué comme une bête fauve, et je me suis défendu ; j'ai peut-être à me reprocher la mort de quelques hommes, payés eux-mêmes pour me tuer; mais j'étais dans mon droit, et souhaite que tous ceux qui ont à paraître au grand tribunal n'aient pas leur conscience plus chargée que la mienne! »

Les premières douleurs causées par le poison changèrent le cours de ses idées.

« Du courage, dit-il, voici le moment d'une terrible crise qui approche..... ce sera la dernière du reste, et certes, Pelo ne mentira pas à sa réputation pour la supporter dignement!...»

Mais de nouvelles douleurs plus vives, plus aiguës, suivirent les premières; Pelo mesura d'un coup-d'œil toute la puissance de cœur et et de volonté qu'il lui faudrait pour se conte-

nir, et ne pas faire entendre au dehors ses cris... Il se cramponna à son grabat, mordit sa couverture qu'il teignit de sang, et ne laissa pas en effet échapper une seule plainte....

La première crise passa et le malheureux eut un moment de repos... La seconde vint ensuite plus horrible, plus atroce encore.... Pelo ne se démentit pas et la soutint avec un courage opiniâtre et furieux... Le poison semblait reconnaître toute l'énergie de cette organisation physique qu'il avait à vaincre; aussi parut-il cesser ses ravages et demander lui-même une trêve; mais c'était une trêve dont il profitait pour concentrer ses efforts et abattre sa victime sous ses derniers coups...

Pelo, pâle, couvert de sueur et déjà défiguré, s'était couché haletant sur le lit, lorsqu'un grand bruit se fit entendre à la porte du cachot.

— Ne me laissera-t-on pas mourir en paix? murmura-t-il...

C'était le geôlier, qui parut accompagné d'une femme.

— Allez, dit-il tout bas, j'enfreins la consigne et je n'aurais peut-être pas dû céder à vos pleurs; mais c'est égal, vous apportez une bonne nouvelle, il ne pourra m'en vouloir... Et moi, se dit-il en aparté, je m'en vais, parce qu'il ne faut pas gêner les amans. »

La jeune fille s'avança à tâtons, ses yeux n'étant pas faits à l'obscurité du cachot...

— Pierre!..... dit-elle d'une voix tremblante...

— Qui va là? répondit Pelo faiblement...

En se retournant : Marie!..... s'écria-t-il,

en se dressant sur son séant, viens, Marie, viens! j'étais sûr que je ne mourrais pas sans te voir... »

La pauvre fille, qui ne s'attendait pas à un accueil aussi bienveillant, eut à peine la force de se traîner jusqu'à lui...

— Pierre, dit-elle, accablée sous le poids de son émotion : tu me pardonnes donc!

— Oh! oui, Marie!... oui! je te pardonne une fois, deux fois, cent fois!... Ne parlons plus de cela, ne pensons qu'au bonheur de nous revoir! »

Et oubliant ses douleurs, oubliant le poison mortel qui courait dans ses veines, il se remit, ivre de joie, à considérer Marie, à l'accabler des plus vives caresses...

— O Pierre!..... lui dit-elle, si tu savais par

combien de larmes et de remords j'ai payé mon crime!

— N'en parlons plus, te dis-je...

— Mais que parlais-tu toi même de mourir? ajouta-t-elle en jetant une lettre ouverte sur le lit; tiens, voilà ta grâce arrivée de Paris : seule j'ai voulu te la porter.

Pierre tressaillit et considéra le papier...

— Il n'est plus temps, murmura-t-il avec une sorte de regret.

— Que dis-tu, s'écria la jeune fille en reculant d'effroi!

— Rien, Marie, rien, si ce n'est que ma blessure m'apportera sans doute la mort...

— Mais non, Pierre, non, cela n'est pas..... Le docteur assure que tu es guéri.

Va !..... je lui ai parlé assez souvent pour n'en pas douter !...

— Et d'ailleurs, que me donne cette grâce à la place de la mort : les galères ! !

— Mais tout le monde dit que tu seras gracié avant deux ans, Pierre !..... Puis, ne peux-tu pas faire comme Robert, car j'oubliais de te le dire, ajouta-t-elle plus bas, il s'est échappé !...

— Le ciel en soit loué !..... fit Pierre avec explosion ; c'est encore une consolation avant de mourir...

— Que parles-tu toujours de mourir, Pierre ? Qu'as-tu donc ?..... grand Dieu ; comme tu es pâle et défait ! je vais appeler !.....

Pierre, qui déjà sentait venir l'agonie, prit

la main de Marie dans la sienne, et la serra comme dans un étau :

– Garde-t-en bien, lui dit-il à voix basse ; je veux mourir tranquille, vois-tu, avec toi seule près de moi, toi seule dans mes bras, entends-tu, Marie ?... »

Puis il commença à délirer : — Oh ! Marie ! que notre existence devait être heureuse ! Nous aurions été dans la montagne avec toute la famille, toi reine, moi roi ! Nous serions montés si haut, si haut, que l'aigle noir seul aurait pu nous approcher, et les gendarmes seraient morts de rage de ne pouvoir nous atteindre..... Là, tu vivrais tranquille, heureuse, ma jolie Marie, avec moi qui t'aime tant et qui serait descendu dans la plaine pour chercher nos provisions... et tu m'as trahi, infâme!..... parce qu'on t'avait promis de l'or, et que sans doute un gen-

darme est ton amant!... Oh ! Marie, Marie, que je souffre!... »

Marie, effrayée, s'était agenouillée près du lit ; elle ne soupçonnait rien de l'affreuse vérité, attribuant ce violent délire à une fièvre excitée par les tortures du cachot..... Tout-à-coup le mourant l'attira brusquement vers lui :

— Approche-toi, Marie, lui dit-il d'une voix faible ; car vraiment je n'y vois presque plus. Marie! je t'aime! Oh! je t'aime comme tu ne seras jamais aimée par un autre homme!..... Ne veux-tu pas me donner un dernier baiser?... »

La jeune fille s'avança éperdue, déposa un baiser sur les lèvres de Pierre, et s'aperçut avec effroi qu'elles étaient presque froides.

— Vois-tu, continua Pierre plus faiblement

encore, tout était inutile, car je me. . . . . . suis..... empoisonné!!...

— Empoisonné!!! »

Et, répétant ce terrible mot avec épouvante, Marie se précipita sur le corps de Pelo... Elle lui prit la main, elle était de glace... posa la sienne sur son cœur, il ne battait plus... s'approcha de sa bouche... pas un souffle n'en sortait.

Alors elle jeta un épouvantable cri!!! un de ces cris à briser comme verre les liens de l'âme et du corps, et où se résume en un son tout ce que le cœur humain peut supporter d'angoisse et de désespoir!...

Au même instant la porte du cachot s'ouvrit..... c'était le geôlier, précédant le docteur et l'avocat des accusés.... Ils coururent vers le lit près duquel ils virent Marie étendue sans mouvement sur les dalles, et Pierre Pelo

sur le grabat, les traits violets et convulsionnés..... Le médecin aperçut un papier sur le pavé, il le ramassa vivement, et, l'ayant considéré, revint précipitamment sur ses pas. . . . .

— Mort! dit-il avec douleur, après avoir interrogé le pouls et la poitrine du cadavre : il vient de s'empoisonner!..... La preuve, la voilà!.... »

Et il jeta le papier aux pieds du geôlier consterné...

— Du reste, ajouta le médecin, ce qui est fait est fait, et il n'y a plus de remède possible..... Il a préféré la mort au bagne, et s'est montré dans ce dernier trait ce qu'il a été toute sa vie..... Secourons maintenant cette jeune fille qui n'est qu'évanouie..... »

Mais le docteur se trompait : tous les soins pour ranimer la pauvre Marie furent inutiles : elle était morte aussi... (1)

(1) Je suis bien aise d'avertir le lecteur que tout n'est pas roman dans le drame que je viens de tracer. Le caractère généreux du voleur Pelo est historique, la plupart des dépositions rapportées sont vraies ; et enfin, après avoir été capturé par suite de la trahison de sa maîtresse, comme je l'ai raconté, il s'empoisonna dans sa prison le jour même où la commutation de sa peine arrivait de Paris.

(*Note de l'Auteur.*)

FIN DE PELO LE VOLEUR.

ACHILLE LE DUC.

I.

PROLOGUE.

La mer était belle, et une fraîche brise emplissant les voiles de l'*Antigone*, faisait bondir le fringant navire sur les lames. La voûte du firmament couvrait les eaux comme d'un sombre manteau d'azur tout larmé d'étoiles ; un

long sillon d'écume s'enfuyait rapidement sur l'arrière, et de temps en temps, des bandes de poissons volans effrayés, s'élançaient en secouant leurs ailes humides. C'était une de ces magnifiques nuits tropicales, où la poitrine se dilate, où le cœur se gonfle d'une émotion inconnue, au milieu d'une atmosphère tiède et énivrante.

Sur le tillac de la dunette, un jeune homme se promenait en jetant un coup-d'œil, tantôt sur le compas, tantôt sur la voilure; de temps à autre, il se penchait vers la claire-voie et murmurait à voix basse :

— Le diable les emporte!..... ils boivent comme des tonneaux! je voudrais bien voir cependant le patron étendu dans sa cabane, car j'ai une envie diabolique de dormir! »

En effet, à chaque fois qu'il terminait son monologue, notre jeune homme s'approchait

d'un seau rempli d'eau de mer, y trempait la main et s'aspergeait copieusement le visage; après quoi il se remettait à se promener plus fort que jamais..... Mais rien n'y faisait, et il était obligé de renouveler de plus en plus ses aspersions afin de ne pas tomber tout endormi sur l'une des cages à poules adossées aux haubans. Dans la dunette, au contraire, l'insomnie régnait seule; on y entendait des cris, des chants, des rires, et la flamme d'un punch immense venait se jouer en reflets bleuâtres sur l'artimon. Tout-à-coup, une voix s'écria de manière à être entendue jusqu'à la pomme du mât :

— Parbleu! Béraud, tu ne peux choisir un meilleur jour que l'anniversaire de l'*Antigone* pour nous conter ton histoire!.....

— Et laquelle, capitaine? répondit une voix un peu plus rude.

— Eh ! celle d'Achille Le Duc, ton ancien capitaine, lorsque tu allais prendre des cargaisons de *bois d'ébène* à la côte d'Afrique! »

A peine eût-il entendu ces mots, que le jeune homme qui se promenait sur le pont se jeta à genoux près de la claire-voie :

— Capitaine! se prit-il à crier dans l'intérieur, j'en suis, moi, n'est ce pas? Je vais dire à maître Mingant de me remplacer jusqu'à minuit ?

— Comment! vous ne dormez pas, lieutenant Firmin? répondit la voix joyeuse du capitaine ; est-ce que vous êtes malade?

— Ne m'en parlez pas, capitaine!... Tout-à-l'heure je ne pourrai plus remuer. Eh bien! c'est dit, n'est-ce pas, capitaine! Je meurs d'envie d'entendre l'histoire d'Achille Le Duc!

— Allons ! venez donc alors ! cela vous réveillera. »

En deux bonds, le lieutenant fut sur les passavans où, se penchant vers l'espace compris entre les drômes et la chaloupe, il secoua rudement une espèce de grand corps humain duquel s'échappait un ronflement pareil au mugissement d'un taureau.....

— Maître Mingant! cria le lieutenant de sa voix grêle, à l'oreille du géant.....

— Holà! dit celui-ci en se levant rapidement debout et s'appuyant à la chaloupe pour ne pas perdre l'équilibre.....

— Prenez le quart jusqu'à minuit; je descends dans la dunette avec le capitaine...

— Ça suffit, lieutenant ! »

Et maître Mingant se dirigea vers l'arrière.

Le lieutenant Firmin était déjà rendu dans la dunette : voici ce qu'on y voyait.....

D'abord, une grande table couverte d'une toile cirée, au milieu de laquelle flamboyait cet immense bol de punch dont nous avons parlé tout-à-l'heure ; à la place d'honneur et se carrant dans une espèce de trône s'élevant à l'arrière de la table, était un homme d'environ cinquante-cinq ans, à figure ouverte et joviale; c'était le capitaine : il s'appelait Shurmann, nom qui pouvait le faire supposer d'origine flamande, aussi bien que sa face rubiconde et son abdomen proéminent.

Le capitaine Shurmann n'était pas un de ces capitaines sévères, désespoir et terreur de leurs malheureux officiers ; *bon comme le pain*, ainsi que le proclamaient ses matelots, son navire était pour eux *la maison du bon Dieu.* Il les soignait bien, les traitait bien, épurait soi-

gneusement son équipage, à chacun de ses retours, des mauvais sujets qui s'y trouvaient, et avait ainsi acquis d'excellens matelots qui ne le quittaient presque plus.

Le capitaine Shurmann n'avait jamais fait que des voyages à la *papa* des Antilles en Europe, et *vice-versa*; depuis la paix c'était son unique métier;aussi prétendait-il que s'il avait pu marcher sur l'eau comme Saint-Pierre, il aurait fait sa route les yeux fermés. Ce n'est pas à dire que le capitaine Shurmann fût incapable de se tirer d'affaire dans le danger : il avait prouvé souvent le contraire, et une fois surtout après un coup de vent furieux qui rasa son navire comme un ponton, par la latitude des Açores, il montra un sang-froid et une présence d'esprit qui seuls assurèrent le salut commun.

Ce fut après ce coup de vent qu'obligé de faire condamner et démolir son bâtiment, fidèle

compagnon de ses courses périodiques depuis 15 ans, il en fit construire un autre plus grand, plus beau, auquel il donna par deux raisons le nom de l'*Antigone;* d'abord parceq u'ayant fait ses classes jusqu'à sa cinquième inclusivement, le capitaine Shurmann savait par cœur sa Grèce mythologique; ensuite, parce que l'une des filles de l'honorable capitaine l'ayant sauvé d'une longue et dangereuse maladie, il voulut prouver son savoir et sa reconnaissance paternelle en appelant ainsi son navire.

Le second capitaine de l'*Antigone*, M. Béraud, accusait bien 35 ans; son maintien était décidé, son sourire sardonique, et la couleur de sa peau presqu'aussi fauve que celle d'un mulâtre. A côté de lui siégeaient trois passagers dont l'un, blond et pâle jeune homme de 24 ans, suivait mélancoliquement toutes les phases de cette joyeuse orgie; le rôle d'é-

quipage le désignait sous le nom d'Alfred de Marsand ; les deux autres, marchands à Saint-Thomas, ne présentaient sur leur face terreuse que l'aspect d'une insignifiance complète ; c'étaient de ces figures que l'on pourrait encadrer dans un grand zéro. L'un portait le nom de M. Desmasures et l'autre celui de M. Bonnin; enfin la réunion se trouvait complétée par la venue du lieutenant Firmin, espiègle de 22 ans, n'ayant qu'un seul défaut dont il se montrait incorrigible, celui de dormir régulièrement durant la moitié de ses quarts de nuit. Parfois le capitaine Shurmann montait sournoisement sur le pont, et arrivait à pas de loup vers la cage à poule où ronflait à faire plaisir l'insoucieux lieutenant.

— M. Firmin!... lui criait-il d'une voix de Stentor.

Ce dernier se réveillait soudain!

— Mais vous ne songez donc pas, malheureux, lui disait paternellement le digne capitaine, qu'un *grain* peut vous tomber à bord et engager le navire? Avez-vous donc tant d'envie de nous envoyer boire un coup à la grande tasse?

— C'est vrai, capitaine, je suis un chien, un animal!..... Voulez-vous que pour me réveiller je me verse une baille pleine d'eau sur la tête?

— C'est inutile, mon ami, il n'est nul besoin que vous attrapiez une fluxion de poitrine. Seulement tâchez de mieux veiller, et promenez-vous si le sommeil vous gagne... »

Et là-dessus le capitaine Shurmann redescendait, plein d'une candide confiance dans son admonition. A peine avait-il disparu que le lieutenant se recouchait sur sa cage à pou-

le où il ne tardait pas à s'endormir en murmurant :

« Brave homme, va!... je me jetterais au feu pour toi!... »

Tel était le lieutenant Firmin.

Maintenant que ma biographie est faite, je reprends la narration.

— Allons, voyons donc cette histoire!..... s'écria le lieutenant en paraissant dans la dunette.

— Volontiers, répondit Béraud, puisque cela vous fait plaisir à tous : vous le voulez donc?

— Oui! fut-il répondu d'une voix unanime.

— A une seule condition, ajouta le capitaine Shurmann, c'est que tu ne largueras

pas trop d'argot de bord, parce que nos passagers n'y comprendraient rien...

— Soyez tranquille, capitaine!..... d'ailleurs ces messieurs sont amarinés depuis un mois que nous sommes en route, et ils ne seront pas trop désorientés pour trois ou quatre petites phrases de gaillard d'avant. D'abord cela m'échappe, je n'en suis pas maître..... Ainsi donc je commence!...

— Ça va! s'écria le lieutenant qui se plaça dans une position trop commode pour n'être pas suspecte, et le second capitaine commença en effet :

II.

L'HISTOIRE (1).

« Ah! c'était le bon temps celui-là! s'écria le narrateur : on ne risquait pas ses vingt ans de galère pour un arrimage plus ou moins bien

(1) Tous les détails relatifs à Achille le Duc sont historiques.

ficelé de trois ou quatre cents billes de bois d'ébène sous barros! .... On partait de Saint-Thomas la bourse sèche comme de la vieille fourrure, on jetait sa dernière gourde aux négresses des Bamboula, puis hisse le grand foc, et borde partout ! On pointait à l'Est pour aller en chercher de nouvelles !... »

— Voilà qui ressemble furieusement au début d'un roman aquatique, interrompit en bâillant le lieutenant ; je te préviens que tu vas m'endormir!

— Eternel dormeur! répondit Béraud; si tu m'interromps ainsi, la moitié des aventures d'Achille le Duc m'échappera...

— Vous avez tort tous les deux, continua le capitaine; vous, Firmin, d'interrompre, et toi, Béraud, de ne pas te souvenir que si tu continues de pareille façon, la moitié de tes

phrases sera de l'hébreu pour ces Messieurs...

— C'est juste! c'est juste! capitaine, je vais y faire plus d'attention.....

« Achille le Duc ne se destinait pas d'abord à l'état de marin; en 1814, il était encore à l'école Polytechnique; s'étant alors réuni aux fédérés, il fut renvoyé de l'école et s'embarqua. Ses premiers voyages furent des voyages de sucre et de café; mais la navigation à la *papa* n'était point son fait; et un beau jour qu'il se trouvait dans une taverne de Saint-Thomas, il passa la nuit de conserve avec trois ou quatre chenapans de *Frères la Côte*; cette nuit passée, il fit cadeau de son sac à son ancien capitaine, leva les lofs partout, et prit ses amures d'un autre bord... »

— Qu'est-ce que c'est que lever les lofs? interrompit un des marchands.

— Image nautique! répliqua le lieutenant en clignant des yeux.

« Le diable m'élingue le portage du gosier ! s'écria le second capitaine ; je reviens toujours au même aire de vent! cela veut dire, Messieurs, qu'il déserta son bord et partit pour la côte d'Afrique. Il navigua quelque temps officier, mais peu de temps, vu que bientôt des armateurs de négriers de Saint-Thomas, flairant un bon capitaine, lui offrirent un commandement. Il accepta, et depuis, il a toujours commandé.

» C'est que c'était un luron tout-à-fait taillé sur le gabarit d'un vrai négrier ; dans les cales où les autres ne pouvaient mettre que deux cents nègres, il en arrimait trois cents ; lorsque les autres négriers ne pouvaient obtenir de cargaison des rois nègres, lui seul trouvait le moyen d'en avoir, et le plus souvent sans leur

donner un seul paquet(1). Vous savez ou vous ne savez pas que dans ce temps, l'un des rois les plus puissans de toute la côte était le roi du *Vieux-Calabar*, près de Boni; il se faisait nommer, je ne sais trop pourquoi, le duc Ephraïm; le duc Ephraïm se vantait d'être un grand ami des Français, et détestait cordialement les Anglais; ils avaient fait lentement mourir sur un rocher son idole, le grand Napoléon. Aussi, ne perdait-il aucune occasion de leur faire du mal. Lorsqu'Achille le Duc vint pour la première fois à la côte, le duc Ephraïm fut frappé de son nom; ce fut le premier pas de l'ascendant qu'il prit sur ce chef. Puis leurs idées enthousiastes sur l'empereur se coordonnèrent en peu de temps de telle façon, qu'Achille devint

(1) On appelle ainsi le lot composé d'étoffes, de fusils, etc., que les négriers donnent en échange d'un esclave nègre.

le favori déclaré du roi : il finit même par lui persuader qu'il ne pouvait être autre chose que l'un de ses fils naturels.

» Ephraïm rit d'abord aux larmes de cette déclaration, mais Achille tint bon ; et il ne se faisait jamais annoncer chez le roi que de cette manière : « Annoncez Achille le Duc, fils illégitime du grand duc Ephraïm, roi du Vieux-Calabar!..... »

— Quel conte!... murmura le lieutenant dont les yeux se fermaient en dépit de tous ses efforts.

— Ça m'en a l'air!... reprit le capitaine.

« C'est pourtant l'exacte vérité, dit le second, et tous les camarades d'Achille vous l'affirmeront comme moi.

» Achille était un garçon bien découplé, d'une belle figure ; seulement, sa peau était devenue

sous le soleil d'Afrique presqu'aussi noire que celle d'un nègre... »

— Comme la tienne, murmura de nouveau notre lieutenant...

— Au diable le bavard!... s'écria Béraud impatienté ; tu ferais mieux de mettre douze tapons sur tes écubiers, et ne pas venir ainsi m'aborder par le travers à tout moment!...

— C'est vrai! c'est vrai! fit-on d'un cri unanime.

— Lieutenant Firmin, n'interrompez plus, continua dignement le capitaine, ou je vous envoie reprendre votre quart.

Le lieutenant Firmin ne répondit rien, il remplit tranquillement son verre, guigna le capitaine Shurmann d'un air sournois, et ferma les yeux... Le second capitaine reprit son récit :

« J'ai navigué huit ans sur le même bord que le Duc, et je me souviendrai toujours de ma première campagne. Nous venions de perdre de vue *le brick sous voiles* (1), et nous fesions nos dispositions pour la traversée, lorsque le Duc nous rassembla tous sur le gaillard d'arrière, officiers et matelots.

» — Garçons !... nous dit-il, pendant que je voyais plusieurs de ceux qui avaient déjà navigué avec lui, rire en dessous, est-ce que vous n'avez pas embarqué avec votre sac de quoi taper de l'œil ?

» — Oui ! répondirent les nouveaux venus, nous avons des matelas et des hamacs...

» — Va pour les hamacs ! Quant au reste, fai-

(1) Roche près de Saint-Thomas, ainsi nommée à cause de sa forme singulière.

tes-moi celui de les monter sur le pont, et de les arrimer près des passavans...

» La chose étant installée comme il l'ordonnait, il fit un signe à plusieurs de ses anciens matelots, et à l'instant, matelas, carreaux et paillasses volèrent par-dessus bord.

» — J'en suis fâché, ajouta-t-il d'un air goguenard, à mon bord tout le monde couche en haut; il n'y a d'arrimage personnel sous barrots que pour la négraille...

» Nous nous regardâmes d'un air ébahi et peu satisfait; toutefois nous conservâmes à part nous les réflexions qu'il y avait à faire, vu qu'avec le Duc, il fallait naviguer droit. Non-seulement il ne voulait pas de literie à son bord, et couchait toujours dans son manteau; mais la vaisselle ne lui causait pas moins d'horreur. S'il en avait, ce n'était que pour traiter

quelques camarades ou les rois de la côte : au reste, dès que la fin du repas arrivait, et que le rhum montait à la tête de notre cher capitaine, il se jetait comme un furieux sur la table, la chavirait d'un coup de pied, et se mettait à danser au milieu des bouteilles et des verres ; son père adoptif lui-même, le roi du Vieux-Calabar, n'était pas exempt de ce tribut ; il cassait tout aux dîners du vieux chef, quitte à lui en remettre le double le lendemain. A la côte on était presque toujours sûr de le trouver nu comme la main dans son *baracon* (1), entouré de trois ou quatre négresses, dont l'unique occupation consistait à le masser.

» — Le massage et le rhum, voilà, disait il, le seul moyen de toujours porter plein et de ne

(1) Espèce de grande hutte, logement provisoire des capitaines négriers, ou des trafiquans sur la côte.

pas dépasser le lit du vent plutôt que l'ordonnance ne le veut...

» Du reste, son cœur était bon comme celui de la Vierge ; arrivait-il d'une campagne où il eût fait de bonnes affaires ? d'abord il prélevait 4 ou 500 piastres, qu'il appelait la part de sa vieille mère, et les lui expédiait immédiatement en France, avant que tentation ne lui vînt de les consommer lui-même : puis le reste appartenait à ses maîtresses et à ses amis. Parfois même il en tombait quelques-unes à ses créanciers, pourvu toutefois qu'ils s'y prissent bien, sans quoi ils n'avaient rien à attendre. S'ils venaient, par exemple, lui présenter leur mémoire et en demander le montant, on pouvait être presque certain qu'ils sortiraient du bord plus lestement qu'ils n'y étaient arrivés ; qu'ils vinssent au contraire le trouver en lui disant :

» — Monsieur Achille, je suis fourré dans une mauvaise affaire, et je n'ai pas un doublon pour m'en tirer ; vous seriez bien aimable de me prêter une centaine de piastres...

» Achille les lui donnait sur-le-champ, et quelquefois le double, sans même se rappeler que c'était à l'un de ses créanciers qu'il prêtait. Du reste, si Achille prêtait sa bourse aux amis, il ne se gênait pas non plus pour puiser dans la leur. Se voyait-il dans un moment de *raffale*, il passait chez l'un d'eux ; s'il ne l'y trouvait pas, il ouvrait les armoires, prenait l'argent dont il avait besoin, puis rencontrant son ami, lui disait simplement :

» — Je suis allé chez toi et je t'ai pris une cinquantaine de piastres.

» Et tout était dit, on connaissait l'homme. Achille était d'une force prodigieuse ; j'en ai

vu plus d'une preuve. A Saint-Thomas, nous trouvant une fois dans un *bamboula* (1), Achille remarqua une fille de couleur fort jolie ; ne se gênant pas plus qu'à son ordinaire, il mit le cap dessus et appuya vivement la chasse. Il y avait l'amant ou le mari, mulâtre grand et vigoureux, qui fit mine à plusieurs reprises de ne pas trouver la chose de son goût : Achille impatienté le prit sans façon par le milieu du corps, et le lança par-dessus une barrière d'enceinte de quatre pieds de hauteur...

— Quel poulet ! s'écria le capitaine Shurmann.

— Comme l'hercule du Midi que je viens de voir à Bordeaux, continua le passager Bonnin...

(1) Fête de nègres.

Le jeune homme blond se contenta de sourire...

— Tiens, Firmin ne dit rien, exclama Béraud...

III.

ÉPISODE.

Le second capitaine achevait à peine cette exclamation que le bâtiment s'inclina tout d'un coup sur le côté, et le souffle d'une brise carabinée, passant par le capot et la claire-voie, vint faire vaciller la flamme de la lampe. Les

cloisons des chambres craquèrent, le punch restant encore fut renversé sur le parquet, et le lieutenant Firmin, profondément et paisiblement endormi, roula comme une masse vers les passagers Desmasures et Bonnin...

— Un homme à la mer!... s'écria-t-il en se cramponnant à la cravate du malheureux Bonnin...

— Vous m'étranglez! hurla ce dernier, la figure violette de frayeur.

— Qu'est-ce donc, dit le lieutenant se réveillant tout-à-fait, et ne voyant plus le capitaine et le second qui s'étaient précipités sur le pont.

— Probablement un grain... répliqua le jeune homme blond...

— On entendit en ce moment la voix du capitaine.

— Maître charpentier, les haches!...

— Diable! il paraît que cela chauffe, dit le lieutenant s'élançant à l'escalier, suivi du jeune passager...

Le navire en effet se trouvait engagé et ne pouvait se relever; maître Mingant, excellent matelot, n'était pas aussi bon manœuvrier, et venait de se laisser surprendre par une violente bourrasque...

— Les haches donc! répéta la voix énergique du capitaine Shurmann...

Et quatre matelots, armés de longues haches, sautèrent au vent dans les porte-haubans d'artimon et du grand-mât...

Comme la raffale augmentait, que le navire penchait toujours, et qu'une catastrophe devenait imminente, le capitaine allait se décider à une mesure extrême, lorsqu'un craque-

ment se fit entendre; presqu'au même instant, les mâts de perruches et de grand-perroquet cassèrent avec bruit, et tombèrent sous le vent.

— Deux hommes lestes et de bonne volonté pour couper la têtière du perroquet de fougue!... s'écria le capitaine. Deux hommes s'élancèrent dans les haubans... C'étaient le lieutenant Firmin et le jeune homme pâle...

— Vous ici!... dit le lieutenant arrivé aux barres et reconnaissant le passager...

— Sans doute, lieutenant, et pourquoi non?...

— Parce qu'il y a dix à parier contre un que vous ne pourrez tenir sur la vergue, et que vous serez précipité et tué.

— Soyez tranquille, lieutenant...

— En ce cas, faites bien attention à ceci !... Entamez d'abord près de la ralingue et crochez vous solidement à la têtière d'une main, tandis que vous couperez de l'autre... Ne perdez pas la tête surtout si la voile vient à vous capeler sur la tête en battant...

Mais ces conseils ne pouvaient plus être entendus au milieu des sifflemens du vent..... Les deux jeunes gens vinrent cependant à bout de leur tâche périlleuse avec autant de bonheur l'un que l'autre; dès les premiers coups de couteau portés dans la voile, le vent s'y engouffra avec furie, la déchira sur toutes les ralingues, et l'enleva bien au large où elle disparut en tourbillonnant. Un cri général d'espérance succéda au silence de terreur qui avait précédé cet instant; le bâtiment venait de faire un léger mouvement pour se relever, et l'œil exercé du capitaine reconnaissait au compas

que l'arrivée commençait à se décider. Elle se décida enfin tout-à-fait, et l'on se mit à fuir vent arrière devant la bourrasque. Le danger passé, le bon capitaine vint prendre la main du passager et de son lieutenant :

— Merci tous deux ! Messieurs, leur dit-il avec effusion. Vous, Monsieur, vous avez peut-être sauvé le bâtiment par votre dévoûment ; vous êtes vraiment leste comme un gabier. Vous, lieutenant, vous pouviez à la rigueur laisser un matelot s'exposer à votre place ; mais vous avez voulu réparer l'imprudence que j'ai commise en laissant le pont sans officier. Eh bien! voyez-vous maintenant, jeune homme, ajouta-t-il en lui tapant sur la joue, voyez-vous le danger qu'il peut y avoir à dormir étant de quart ?

Le lieutenant ne répondit que par un bruyant éclat de rire, et en désignant l'entrée du capot

de chambre. Deux figures et un fanal venaient d'y paraître ; les deux figures étaient celles de messieurs Desmasures et Bonnin ; le safran de leur peau, plus foncé qu'à l'ordinaire, leurs yeux tout grands ouverts, leur bouche contractée, leur donnaient un air étrange et lugubre.

— Sommes-nous sauvés, capitaine?... demanda Bonnin d'une voix presque éteinte.

— Oui, Messieurs, oui ! et vous pouvez maintenant aller dormir sur les deux oreilles, car nous n'entendrons pas la faim de l'histoire du capitaine Le Duc ce soir ; il y a trop d'avaries à réparer. Diable d'histoire, ajouta en soupirant le brave capitaine, qui me coûte deux excellens mâts et une voile toute neuve !...

IV.

SUITE DE L'HISTOIRE.

C'était le lendemain, vers l'heure du coucher du soleil ; le lieutenant Firmin se trouvait encore de quart; toutefois notre dormeur ne se sentait pas le moins du monde sous l'influence inexorable du sommeil. Loin de là, il

se promenait en se frottant les mains, songeant que l'honneur de la grande bordée ne lui appartenait pas cette nuit-là, et qu'il n'aurait qu'un petit quart de minuit à quatre heures, dont il pourrait bien voler la moitié sans mot dire. La brise était ronde, et la belle *Antigone*, dont les avaries avaient été promptement réparées, filait majestueusement au milieu d'une immense quantité de *raisins du tropique* (1).

Second, capitaine et passagers venaient de monter, encore sous la joyeuse influence du champagne et d'un dîner confortable.

— Allons, Béraud, la suite de ton histoire, s'écria le lieutenant. Je pourrai l'entendre aujourd'hui en veillant la voilure et donnant un

(1) On appelle ainsi des plantes marines qui couvrent la mer par ces latitudes.

coup-d'œil au compas. N'êtes-vous pas de cet avis, capitaine?

— Volontiers! reprit celui-ci, je suis curieux de savoir comment est mort un pareil homme. Allons, Béraud, commence : nous t'écoutons...

Le second capitaine s'inclina, s'assit à quelque distance sur un pliant, et continua son récit si malencontreusement interrompu la veille:

«Je vous disais donc qu'Achille était un gaillard d'une force prodigieuse, et que depuis le moment où il jeta ce mulâtre par dessus une barrière de quatre pieds de haut, sa réputation et la confiance qu'il inspirait doublèrent...»

— Par dessus une barrière de quatre pieds de haut!... exclama le lieutenant; je n'avais pas entendu cela ! !...

— Je le crois bien, tu ronflais à nous rendre sourds...

— Et vous *pêchiez un homme à la mer*, ajouta en riant Alfred de Marsand...

— C'est vrai ! répliqua le lieutenant ; je ne vous ai pas fait trop de mal, ajouta-t-il en s'adressant au pauvre Bonnin.

— Non, non ! dit celui-ci ; il n'y paraît plus...

— Allons ! allons !... ne recommencez plus vos interruptions comme hier, s'écria le capitaine ; continue, Béraud !

« Il arriva à la côte une aventure à Achille le Duc, qui mit bien au jour le dévouement et l'amitié du duc Ephraïm pour son *cher fils*. Nous nous promenions un matin, Achille et moi, dans les environs du baracon d'un navire anglais : un nègre libre causait près de l'entrée.

» — Tiens ! dit il en anglais à un matelot,

voilà les vendeurs de chair humaine qui passent !...

» Achille le regarda de travers d'abord, puis continua son chemin sans mot dire ; ce que voyant, le nègre répéta tout haut sa phrase en mauvais français...

» Achille s'arrêta court, et saisissant à sa ceinture un des pistolets que nous portions toujours :

» — Béraud, me dit-il en visant le nègre, vois comment je vais déquiller ce mauricaud !... et il lâcha le coup.

» Un brusque mouvement sauva le noir ; mais la balle traversant la cloison de bambous du baracon, alla frapper le lieutenant du navire occupé à faire fondre de l'huile de palme, et l'étendit raide mort. Un tumulte épouvantable se fit entendre aussitôt dans l'in-

térieur du baracon; tout l'équipage anglais sortit et se précipita vers nous. Heureusement que nous étions bien armés, et nous les contînmes jusqu'auprès de la plage où nous nous embarquâmes. Le capitaine anglais vint demander justice au duc Ephraïm; le duc répondit qu'il ne se mêlait pas des querelles des blancs et qu'il ne savait d'ailleurs où était Achille.

» Le capitaine partit sur-le-champ pour un établissement anglais un peu plus élevé, celui de *Fernando-Pô* et porta plainte. Quelques jours après, une corvette et un sloop de guerre anglais bloquaient la rivière du Vieux-Calabar : des embarcations armées la rencontrèrent et vinrent sommer le vieux roi de leur livrer Achille; il répondit avec tenacité qu'il ignorait le lieu de sa retraite. Ce n'était pas tout-à-fait vrai, puisqu'il l'avait engagé à se

rendre dans l'intérieur chez un roi voisin, l'un de ses alliés, auprès duquel il n'avait rien à redouter. Le sloop et la corvette mouillèrent alors au milieu des passes, dans le but de faire une double capture; d'abord celle du bâtiment négrier qui probablement sortirait avec un chargement de noirs, puis celle du capitaine lui-même.

»Il y avait avec nous dans la rivière un beau négrier bien armé, commandé par le capitaine S*** (1). Notre brick, au contraire, nommé l'*Alerte*, était faible d'échantillon et portait à peine quatre ou cinq caronnades de petit calibre. Le capitaine S*** voyant que les Anglais n'abandonnaient pas l'entrée du Vieux-Calabar, se concerta avec le Duc et ils se décidèrent à la forcer. Deux passes existent à cette rivière, celle du Nord et celle du Sud; il fut

(1) Actuellement boulanger à Saint-Thomas.

convenu que l'on prendrait celle du Sud où il y avait peut-être moins d'eau, mais où l'on ne touchait que sur de la vase. La corvette d'ailleurs se tenait à la passe du Nord, bien persuadée que les négriers n'oseraient en tenter une autre : seulement comme elle était ainsi placée à une grande distance et qu'il fallait tout prévoir, elle y avait posté un sloop, nommé le *Black-Jack,* devenu depuis long-temps la terreur des négriers. C'est qu'à bord de ce sloop se trouvait un pointeur d'une adresse extraordinaire; lorsque ce maudit bateau venait à portée de quelque négrier, il y avait presque certitude qu'il le démâterait et le livrerait ainsi pieds et poings liés au gros bâtiment de guerre qui le suivait toujours.

» Donc, une nuit nous nous laissâmes dériver silencieusement, et au point du jour nous nous

engageâmes, la sonde à la main, dans la passe. Dès qu'ils nous aperçûrent, la corvette et le sloop appareillèrent ; mais si nous avions le bonheur de ne pas échouer ou d'éviter les boulets de cet infernal sloop, nous étions parés ; la corvette n'aurait pas fait la moitié du chemin que nous aurions doublé tous les dangers, et une fois au large, ah parbleu ! . . . . . elle aurait eu assez à faire de ramasser nos balais ! . . . . . »

— Vos balais ! . . . . . interrompit en cet endroit M. Bonnin avec un profond étonnement.

— Oui, Monsieur Bonnin, répliqua le lieutenant Firmin : un navire bon marcheur doit toujours avoir le quart de sa cargaison en balais pour ceux qui le suivent. . .

— Ah! fit le marchand, cherchant à comprendre..... Le capitaine se mordit les lèvres.

— Allons, Béraud, s'écria-t-il, voyons comment tu réussis à parer ce diable de sloop.

« Très heureusement, continua le second; le capitaine S*** s'approcha le premier, et à peine s'il lui laissa le temps de tirer son premier boulet; lui envoyant la bordée entière de ses huit caronnades mises toutes sur le même bord, il le cribla de mitraille. Il paraît que dans la bagarre le fameux pointeur fut blessé, car depuis cette première bordée pas un seul boulet ne porta sérieusement dans notre gréement. Comme nous ne tardâmes pas à venir nous mettre de la partie à notre tour, le pauvre sloop fut écharpé et obligé de mettre

la barre au vent, et de s'éloigner au plus vite. Après quelques coups de talon donnés sur des bancs de vase, nous franchîmes enfin les passes et amenâmes trois fois notre pavillon, afin de saluer courtoisement la corvette anglaise qui se trouvait encore au diable. Ayant essayé d'appuyer la chasse, elle ne tarda pas à voir qu'elle avait affaire à des jambes plus longues que les siennes... »

— Parbleu ! je suis bien aise de vous voir parés ! dit le capitaine, laissant échapper un énorme soupir ; je vous croyais déjà dans les griffes des Anglais...

« Ma foi, cela ne tarda guère, répliqua le second ; à notre atterrage sur la côte, le voyage suivant, nous nous mîmes au plein comme des conscrits, précisément auprès de l'établissement anglais de Fernando-Pô. Obligés de nous y réfugier, Achille y fut reconnu et arrêté ;

toutefois, il ne perdit pas la tête, et se fondant sur ce qu'il n'y avait pas eu d'intention de sa part dans le meurtre qu'on lui reprochait, il demanda son jugement à Londres même. On lui accorda sa demande, et il fut embarqué sur une frégate en partance pour l'Angleterre. Quant à moi, je fus libéré et revins au Vieux-Calabar. Jugez de ma stupéfaction en y retrouvant Achille!... La frégate ayant mouillé sur quelques points de la côte pour les visiter, Achille s'était un soir jeté à la nage, avait gagné la terre, traversé presque nu des déserts et des tribus ennemies d'Ephraïm, et venait d'arriver sain et sauf. Il n'avait gagné dans son voyage qu'une couleur de peau toute semblable, cette fois, à celle de son père adoptif. Nous repartîmes pour Saint-Thomas, où un autre commandement lui fut offert sur-le-champ; il ne fut pas plus heureux dans cette campagne. Un bâtiment de guerre français le captura, et

on l'envoya à la Guadeloupe pour être mis en jugement. Là, malgré un brillant plaidoyer où il prouva clair comme le jour que s'il fesait la traite, c'était uniquement par philantropie, son navire fut confisqué, et lui-même passa quelques mois en prison.

» Nous nous trouvions de nouveau au Vieux-Calabar, lorsque la nouvelle de la révolution de 1830 y parvint. Achille donna sur-le-champ un magnifique banquet, où l'on cassa plus de bouteilles et de vaisselle, où l'on consomma plus de poudre qu'il n'en fallait pour l'achat de cinquante noirs. Ayant pris ensuite un nègre, grand seigneur de la cour d'Ephraïm, il l'installa solennellement consul français; ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que ce nègre prit la chose au sérieux, et qu'il n'entrait plus un seul navire français dans la rivière, sans qu'il vînt réclamer son droit de consulat, et mon-

trer son diplôme signé *Achille le Duc*, *fils du Roi*.

» En 1832, lorsqu'eut lieu sa mort, je n'étais pas embarqué avec lui ; cette mort fut digne de lui. Il mourut dans un tonneau...»

— Dans un tonneau !... exclamèrent les auditeurs...

— Oui, Messieurs, dans un tonneau.

— Diogène se contentait d'y vivre, dit le jeune de Marsand.

— Qu'est-ce que c'est que Diogène ? demanda Bonnin.

— Un négrier du vieux temps, répliqua sérieusement le lieutenant.

Un éclat de rire suivit cette réponse, et le vieux père Bonnin devinant une raillerie, re-

garda de travers le mauvais plaisant; celui-ci continua en frappant sur l'épaule de Béraud.

— Ah ça! voilà qui vaut pour le moins la cabriole du mulâtre par-dessus le mur de quatre pieds, détaille-nous la chose...

« Ne le crois pas, si cela te plaît, mon brave ami, répondit le second un peu piqué; ce qu'il y a de positif, et tous ses camarades te le diront, c'est qu'Achille le Duc est mort dans un tonneau défoncé par un bout. Voici comment : à force de boire du rhum et de se moquer des fièvres, Achille commençait à être un peu désemparé lors de son dernier voyage. Il repartit cependant pour San Yago de Cuba; mais dans la traversée, cela n'alla que de mal en pis, et il vit bientôt qu'il fallait se résoudre à défiler.

» — C'est toi qui es cause que je pars si vite,

disait-il à un vieux matelot son favori (1), qui ne l'avait pas quitté. Depuis dix ans, tu ne m'as pas assez massé et infiltré de rhum.

» — Comment pouvez-vous soutenir la chose, capitaine !... s'écria le vieux matelot, ce matin même vous avez bu tout entière la demi-bouteille que je vous ai présentée !

» — C'est égal, ce n'était pas assez, mon vieux...

» Et, s'apercevant enfin qu'il n'était pas fort agréable de rester couché sur le tillac, sous la pluie, et n'ayant pour lit et couverture qu'un manteau, il fit défoncer par un bout une pièce de deux et se logea dedans.

(1) Ce vieux matelot, pour qui Achille le Duc était un dieu, ne put survivre qu'un mois à ce fameux négrier.

» — Mes amis, dit-il à ses officiers un jour qu'il se sentit plus faible, décidément mon compte est fait et ma feuille de route signée ; toi, mon vieux *Brise-Fer*, tu t'embarqueras avec Béraud, je t'ai recommandé à lui. Tu lui diras que je lui lègue tout ce qui me reste... Adieu, Messieurs, et surtout n'oubliez pas, lorsque vous allez tout-à-l'heure m'envoyer aux requins avec deux boulets aux pieds, qu'il faudra saluer mon départ d'une salve de vingt-un coups de canon, puisque je suis *fils d'un roi* !...

» Et il expira presqu'en riant.

» Ses dernières volontés furent religieusement exécutées; quant à moi, je fus curieux de savoir ce qui lui restait ; il ne lui restait que des dettes, dont je payai une partie... »

— Singulière existence, et singulière fin, dit

d'un air pensif Alfred de Marsand après les quelques instans de silence qui suivirent ce récit ; n'importe, une pareille vie est enviable...

— Et pourquoi ? fit le capitaine Shurmann. Pour mon compte, je n'en aurais pas voulu...

— Oh ! je le conçois bien , répartit le jeune homme ; les organisations ne peuvent être les mêmes chez tous les hommes ; je parie que le lieutenant Firmin aurait été enchanté de se voir officier d'Achille le Duc...

— Et moi je parie que ce serait plutôt l'affaire du papa Bonnin, s'écria notre étourdi.

Le vieux marchand, déjà irrité des plaisanteries du lieutenant, ne goûta pas plus cette dernière, et répartit d'un ton aigre :

— C'était un beau sire que votre Achille le Duc ! il m'a dû près de cinq ans, à Saint-

Thomas, une fourniture dont je n'ai obtenu le paiement qu'après vingt courses inutiles.

— Il fallait lui envoyer votre femme, dit l'incorrigible lieutenant...

— Hein?... reprit le marchand...

— Allons, allons, M. Firmin, s'écria le capitaine, voulant couper court à la discussion, envoyez une vigie sur les barres; voilà le soleil couché, et je ne serais pas étonné qu'avant la nuit nous pussions voir la terre...

— Bien, capitaine!...

Et un matelot reçut l'ordre d'aller prendre la vigie jusqu'à la nuit.

A peine ce matelot venait-il d'atteindre la grande hune, qu'il se retourna en criant :

— Terre au vent, à nous!...

— Je m'en doutais, fit le capitaine, et mes observations étaient justes... Faites serrer le vent, M. Firmin.

Et pendant que la manœuvre s'exécutait, on vit peu à peu s'élever au-dessus de l'horizon une ligne noire, déchirée et coupée de mornes; c'était le groupe des îles Vierges, terminées dans l'Ouest par les terres de Porto-Rico.

Dans le Nord et dans le Sud se découvrirent ensuite d'autres îlots qui assurèrent tout-à-fait l'atterrage du navire.

— Allons, Messieurs, exclama le capitaine en se frottant les mains, demain, de bonne heure, nous serons mouillés par douze brasses d'excellent fond, et à l'abri des raffales. Vous pourrez dormir toute votre nuit, si cela vous convient, lieutenant Firmin, car je ne rendrai pas visite à mon hamac durant celle-ci.

— Et vous, monsieur Béraud, dit le jeune de Marsand à l'oreille du second, rappelez-vous votre promesse...

— Je la tiendrai.

Et le second regagna sa chambre près cette laconique et mystérieuse réponse.

V.

UNE VOCATION.

Un mois s'était écoulé depuis l'arrivée de *l'Antigone* sur rade de Saint-Thomas ; le lieutenant Firmin et le capitaine Shurmann causaient un soir, appuyés sur les bastingages.

– Voyez donc un peu, capitaine, disait le lieutenant en désignant un joli brick mouillé au large; voyez comme ce diable de Béraud a donné un air tapageur à son *Lutin*, ainsi qu'il l'appelle!... Je garantis qu'il lui faudra joliment déguiser sa tournure, s'il veut échapper aux soupçons des croiseurs de la côte...

— Le fou!... répondit le capitaine, aller s'exposer aux galères pour un mauvais voyage de traite!...

— Pardon, capitaine, ce n'est pas tout-à-fait cela; il navigue sous pavillon portugais, et Anglais ni Français n'ont rien à y voir.

— Et qui diable se serait douté que ce passager, si pâle et si grêle, était un négrier en herbe, désireux d'enlever notre second

pour l'aider à faire sa première campagne!...

— Non, sans doute, personne ne s'en serait douté... Il paraît que ce jeune homme a déjà ressenti plus d'un malheur, et qu'il se jette dans ce métier plutôt pour secouer ses souvenirs que par goût. Je lui souhaite d'ailleurs, à lui ainsi qu'à Béraud, une bonne campagne et un heureux retour; car aujourd'hui les négriers se redoutent plus les uns les autres, qu'ils ne redoutent les bâtimens de guerre. Au plus fort et au plus brigand la plus belle cargaison; il la vole en vrai pirate à ses confrères. Bon! voilà le *Lutin* qui vire à long pic et borde ses huniers...

— Et voilà, d'un autre côté, une embarcation poussant de terre... M. Alfred et Béraud s'y trouvent...

En effet, une yole effilée et légère rasa l'*Antigone*, et deux hommes se levèrent sur l'arrière.

— Adieu, capitaine Shurmann! Adieu, Firmin! s'écria Béraud; nous allons appareiller pour le pays du bois d'ébène...

— Adieu, bon voyage!..... répondirent le capitaine et le lieutenant... Ne vous laissez pas gaffer surtout par les frères de là-bas...

— Nous y veillerons, capitaine, merci!

Et la yole s'éloigna...

Une demi-heure après, le brick s'élançait couvert de toile dans les passes, et disparaissait derrière la pointe du fort.

Et voilà comment, mon cher lecteur, un des passagers du capitaine Shurmann devint un barbare négrier. Plus tard, nous vous ra-

conterons l'orageuse jeunesse d'Alfred de Marsand, ainsi que ses aventures sur la côte d'Afrique, où il se rendit célèbre sous le nom de *Brûlard*.

FIN D'ACHILLE LE DUC.

LA
CHAMBRE D'AMOUR.

I

A deux milles environ dans le sud de l'embouchure de l'*Adour*, après avoir traversé péniblement une immense plaine de sable le long de la mer, on arrive à un vaste emplacement formé par des falaises d'une grande hau-

teur, et courant en demi-cercle jusqu'à la pointe *Saint-Martin*, sur laquelle s'élève aujourd'hui le beau phare appelé *Phare de Biaritz.*

Du haut de ces gigantesques falaises, le plus magnifique panorama se déroule majestueusement aux yeux de l'observateur.

A droite, c'est une grève de sable éblouissante de blancheur, où la mer se brise écumeuse et bouillonnante, et qui conduit l'œil jusqu'aux ondes tourmentées de la *barre* de l'Adour, dont le sourd mugissement frappe votre oreille comme le bruit d'un tonnerre lointain; plus au nord, se découvrent les rives jaunâtres du *cap Breton*, fuyant invisibles à l'horizon. A gauche; c'est le groupe pittoresque des blanches maisons de Biaritz, s'échelonnant sur les roches comme les nids de l'alcyon des *Maldives;* puis cette côte hachée, pierreuse, bordée de brisans,

qui atteint la terre d'Espagne, et que couronne au fond du ciel brumeux un mur de montagnes bizarrement découpé.

Devant vous, enfin, c'est la mer!. .. la mer seule, se déroulant en longues lames que vous voyez s'élever lentement au loin, s'approcher plus rapidement en arrondissant leur crête parsemée d'écume, puis se ruer furieuses et grondantes au fond du précipice à vos pieds!...

Rien ne porte plus l'ame au recueillement, à la méditation des choses créées, que ce grand silence à peine troublé par les cris plaintifs de la mauve et le bruissement des vagues; que cet espace immense de terre et d'eau que vous embrassez d'un seul coup-d'œil!...

Combien surtout le cœur du marin se dilate et se gonfle en aspirant cette fraîche brise du large qui vient de traverser ces roches couvertes d'algues marines!...

Que de souvenirs se pressent en foule dans son esprit, en contemplant ce vaste champ de la mer, si tranquille maintenant, mais qu'il a vu quelquefois si agité, si terrible, et qu'il a sillonné en tant de sens divers!...

Par une belle soirée du mois de septembre 180... une jeune fille assise au pied d'une falaise formant l'extrémité nord du croissant dont je viens de parler, à l'entrée d'une grotte spacieuse que les flots paraissaient envahir dans les hautes marées, considérait mélancoliquement, et ces cîmes effrayantes planant au-dessus de sa tête, et ces ondes à peine agitées que brillantaient d'or et de pourpre les derniers reflets du soleil couchant.

Cette jeune fille semblait avoir à peine atteint sa dix-huitième année; deux lisses bandeaux de cheveux, noirs comme l'ébène, divisaient également son front un peu bruni, qu'ombra-

geait un mouchoir d'une couleur éclatante, noué avec grâce et coquetterie sur le côté, et laissant à découvert une partie de sa magnifique chevelure ; sa taille était belle et élevée, sa figure d'une rare beauté, et une massive croix d'or, tombant sur sa poitrine, et retenue par une chaîne du même métal, faisait présumer qu'elle appartenait à la famille de quelque riche cultivateur basque des environs. Son grand œil noir, remarquable par une expression touchante de douceur et de tristesse, se promenait avec inquiétude sur toute la partie de l'horizon que bornait la plage espagnole, et les battemens rapides de son sein soulevaient avec violence l'indienne légère qui le couvrait !....

Tout-à-coup un point blanc parut au loin sur les eaux, et grossit à vue d'œil, en s'approchant de la côte de France. La jeune Bas-

quèse se leva aussitôt avec précipitation, prit un étroit sentier qui courait en dehors le long du rocher, et s'élança hardiment dans cette route dangereuse. Haletante, elle en voyait déjà le terme, lorsqu'un homme sortant soudain d'une excavation profonde qui bordait le sentier, la saisit par le bras, et prononça ces mots d'une voix rauque où perçait un peu d'ironie :

— Où courez-vous donc ainsi, Mademoiselle Mérilla ?... Eh ! bon Dieu !... vous voilà tout en nage !... »

Et un imperceptible sourire, plein de fiel et de méchanceté, glissa comme une ombre sur les lèvres de l'inconnu. Cet homme paraissait faire partie du corps des douanes royales, ainsi qu'on pouvait le voir à sa veste d'un vert sombre à boutons argentés, et à sa casquette de même couleur ; son regard, fixe et dur, comme celui de l'oiseau de proie, ne

quittait pas la ravissante figure de la jeune fille, et l'une de ses mains caressait la crosse d'un long fusil à deux coups qu'il portait en bandouillère.

Il fallut qu'il répétât une seconde fois sa question avant que Mérilla, qu'un frisson avait parcourue des pieds à la tête à cette apparition, fut en état de lui répondre.

— Eh bien! que vous importe?.... reprit-elle, après s'être un peu remise de son émotion.

— Ce qu'il m'importe, Mademoiselle Mérilla! Diable!... Il m'importe beaucoup; croyez-vous donc que nous ignorions que votre excursion sur la hauteur ne tend à rien moins qu'à nous enlever ce gibier qui s'approche si doucement de la pointe, et qui, par parenthèse, ne se doute guère qu'une charmante *patache* à vingt-deux avirons est là parmi les rochers prête à le recevoir?... Mais s'il ne s'en

doute pas, vous le savez, vous, Mademoiselle Mérilla!!.. et c'est probablement pour quelque signal, convenu en cas d'alerte, que vous montez si haut!...

— Laissez-moi, je vous prie, Monsieur Simon, répartit la Basquèse d'une voix tremblante, laissez-moi continuer mon chemin, et gardez vos soupçons pour d'autres!

— Eh! mon Dieu, Mademoiselle Mérilla, qui d'entre nous ne sait pas que c'est le beau Saubad qui commande ce mauvais bateau qu'ils ont appelé le *Gabelou*, et qu'il vient encore essayer de nous faire passer sous le nez ses ballots de contrebande? Et n'est-ce donc pas chose bien connue que la tendresse exemplaire et réciproque de Saubad le contrebandier et de Mérilla la fille du vieux Jauréguy?

— Vous ne savez ce que vous dites, reprit Mérilla en essayant de dégager son bras.

— Oui, continua le douanier comme se parlant à lui-même, et cela pourtant malgré son vieux père, qui me destinait à moi le titre de son gendre!...

Mais non!... il a fallu que sur mon chemin se soit trouvé un misérable contrebandier qui n'a d'espoir et d'avenir que dans les galères!...»

A ces insultantes paroles, la tête de Mérilla se releva avec fierté, et son regard de colère fit baisser celui de Simon; Mérilla venait d'être blessée dans ce qu'elle avait de plus cher, dans l'honneur de son amant :

— Il vous sied bien, Simon, s'écria-t-elle, d'insulter ainsi devant moi un homme que vous n'oseriez regarder en face s'il était près de vous.

Vous!... qui n'avez jamais connu père ni mère!... Vous!... trouvé dans la mare d'un fossé! Vous, qui avez été trop heureux de tendre la main pour mendier une place d'espion, vous engageant honteusement à diriger vos coups de fusil sur des compatriotes qui vous ont donné du pain si long-temps!!....... Pensez-vous donc aussi que j'ignore pourquoi vous m'avez voulue pour femme? Pourquoi vous avez tourné la tête à mon vieux père?... C'est pour l'or qu'il promettait au mari de sa fille, et non pour moi!... Et vous voudriez me forcer à vous aimer?... Moi, vous aimer, grand Dieu!... je vous hais, je vous ai toujours haï, et je ne pourrais jamais vous haïr plus que je ne vous hais! Oui, j'aime Saubad!... Oüi, je suis venue pour le sauver, et cette fois encore vous en serez pour la honte de votre entreprise!.... »

Et s'arrachant violemment des mains de Simon, Mérilla disparut dans le sentier.

Le douanier, la face rouge et gonflée de fureur, la suivit quelque temps des yeux, et sa voix terrible parvînt encore aux oreilles de la jeune fille :

— Va !... fais tes signaux, Mérilla !... Mais, je te le répète, ton Saubad tombera tôt ou tard dans nos filets, et nous verrons alors !... »

II.

Cependant, le point blanc qui avait paru du côté de l'Espagne, avait grossi de plus en plus, et s'était transformé en une longue *trincadoure* bien effilée, qui s'approchait lentement de Biaritz, offrant une seule de ses voiles trian-

gulaires à la brise du soir, et attendant sans doute que la nuit fût close pour s'avancer davantage. Mérilla, placée à l'endroit le plus élevé de la pointe Saint-Martin, ne cessait d'agiter un petit drapeau dont elle s'était munie ; mais le jour s'était rapidement enfui pendant les quelques instans qu'elle avait passés avec Simon, et un crépuscule douteux ne permettait pas d'espérer que son signal fût aperçu ; aussi, la trincadoure ne changeait-elle pas ses amures, et rien dans sa manœuvre ne faisait supposer qu'elle redoutât la moindre surprise. Elle ralliait au contraire insensiblement la terre, portant le cap un peu plus à l'est, comme ayant pour but d'attérir à Saint-Martin. Mérilla, convaincue que son signal ne pouvait plus être distingué, s'assit tristement au bord de la falaise, et n'essaya pas d'arrêter les sanglots qui la suffoquaient. Tout-à-coup, un bruyant éclat de rire parti du précipice sur lequel elle pla-

nait, vint la tirer de sa distraite rêverie. Elle regarda en frissonnant au milieu des roches qui garnissaient la côte à deux cents pieds au-dessous d'elle, et aperçut une grande péniche, toute noire, et chargée de douaniers armés jusqu'aux dents, qui s'efforçait de doubler la dernière ceinture de brisans, et bordait toutes ses voiles en mettant le cap sur la chaloupe en vue. Simon, debout sur l'arrière, gouvernait avec assurance au milieu d'un ressac violent, et Mérilla le vit lever la tête vers le haut de la falaise, puis un second éclat de rire, pareil au premier, vînt bruire à son oreille.

La jeune Basquèse ne répondit à cette remarque ironique de triomphe, que par un regard douloureux jeté vers la pleine mer; mais tout-à-coup son visage s'éclaircit, ses narines se gonflèrent, et son sein se souleva avec plus de force. En effet, il parut que la trincadoure s'é-

tait aperçue du danger qui la menaçait, car Mérilla remarqua sa proue qui prenait une autre direction, et toutes ses voiles qui s'orientaient avec rapidité pour courir au large. A cette vue, Mérilla ne put retenir un cri de joie, auquel l'équipage de la patache riposta par un *hurra* furieux. Malheureusement, la brise était bien légère, et le contrebandier s'était imprudemment engagé dans des remoux de courans qui lui étaient contraires, et rendaient complètement inutile l'immense supériorité de sa marche : puis le nombre de ses rameurs était plus faible que celui des douaniers ; aussi, ces derniers commencèrent-ils à le gagner d'une manière effrayante. Vainement offrait-il à une brise qui mollissait à chaque instant ses grandes voiles blanches qui tombaient inertes et sans force contre le mât ; vainement les intrépides marins qui le montaient, appuyaient-ils avec vigueur sur les poignées de leurs avirons,

tout était inutile, et la péniche gagnait toujours. La clarté jetée par les dernières lueurs du crépuscule, permettait encore à Mérilla de saisir chaque détail de ce petit drame, qu'elle suivait avec une inexprimable anxiété.

Simon, toujours debout sur l'arrière de la patache, encourageait ses canotiers, et les excitait par tous les moyens; son œil brillant de vengeance et de haine, ne quittait pas la trincadoure un seul instant, et un hideux sourire effleurait sa bouche à chaque coup de ses vigoureux rameurs qui l'en rapprochait. A bord du contrebandier, deux hommes, placés près du gouvernail dirigé par l'un d'eux, discutaient avec inquiétude les chances de salut qui leur restaient, tandis que les matelots de l'équipage considéraient, mornes et silencieux, avec quelle vitesse le bâtiment des douanes se rapprochait d'eux.

— Le bon Dieu me fusille! Saubad, disait le marin qui tenait la barre, si je conçois rien à cette rage de ces damnés *gabelous* pour mettre la patte sur *leur confrère;*... et je parierais pourtant ma part du voyage contre un jour de paie du plus *craquelin* de ces *tourlouroux*, que cette espèce de bouée qu'ils appellent une patache, ne serait pas seulement bonne à ramasser nos balais!... Mais il faudrait pour cela doubler une bonne fois ces lits de courans du diable, et surtout voir relever le nez à ce maudit pennon de plumes de goëland, qui est là pendu le long de son bâton comme le bout d'une vieille baderne!...

— Tout ça est fort bien, Pierrès, reprit celui que ce dernier avait appelé Saubad, et qui était un jeune homme d'une mâle beauté; malheureusement il ne vente pas plus que dans le fond de ton caban, et si ça continue,

notre affaire est dans le sac. Nous sommes trop près de la côte et trop en dedans des limites pour que ces chiens-là nous laissent aller, surtout si c'est l'enragé que je soupçonne qui dirige l'expédition.

— Qui soupçonnes-tu, Saubad ?

— Eh! mon Dieu! tu ne t'en doutes pas? Cet infernal Simon !

— A vrai dire, Saubad, reprit Pierrès, le particulier ne te porte pas une affection extraordinaire ; outre le souvenir de plusieurs occasions où tu lui as lavé les reins d'une manière désagréable pour sa santé, il s'est vu souffler par tes soins une jolie poulette que le vilain renard avait flairée, et près de laquelle il avait déjà affourché en toute sécurité. Il a vraiment d'assez bons motifs pour ne pas te larguer, s'il parvient, lui et sa meute, à na-

viguer d'assez près dans nos eaux pour mettre le grappin sur notre plat-bord. »

Pierrès n'avait pas achevé qu'un éclair sillonna les eaux, et une balle siffla à deux pieds à peine de la tête de Saubad...

— Oh! oh!... reprit l'insouciant Pierrès, voilà des noyaux de prunes que ces Messieurs nous jettent pour dessert ; et celui-ci, Saubad, t'a rasé de trop près le bonnet pour qu'il ne sorte pas du crachoir de ton ami Simon. Faut-il leur rendre la politesse?

— Oui, pardieu !... Fais armer nos hommes : nous n'allons certes pas nous laisser canarder comme des allouettes! »

Et Saubad tirant de sa large ceinture une paire de pistolets, et s'emparant d'une longue carabine, s'assit en sifflant sur la lisse.

En quelques secondes, nos contrebandiers eurent disposé leurs armes, et furieux de voir leurs espérances déçues, s'apprêtèrent à vendre chèrement la prise de la trincadoure. Les deux bâtimens n'étaient plus qu'à quelques encâblures, et un feu bien nourri, mais peu meurtrier, s'échangeait entre leurs équipages, lorsque Pierrès saisit tout-à-coup avec force le bras de Saubad :

— Ils ne nous tiennent pas encore de cette fois, s'écria-t-il ; tiens, Saubad! vois-tu là-bas dans le nord-ouest cette ligne rouge et ces *moutons* qui commencent à montrer leur laine?.. C'est une *galerne* (1), et une soignée,

(1) On appelle ainsi sur cette côte une espèce de *grain sec*, d'une violence extrême, qui tombe comme une bourrasque sans qu'aucun indice puisse faire pressentir son arrivée. Une galerne se forme ordinairement après une journée d'excessive chaleur, mais qui n'a enfanté aucun orage; une fois la première furie de la galerne passée, elle

je dis ; et si le gabelou ne veille pas, il est sûr, comme j'ai nom Pierrès, d'aller boire à la grande tasse !....

— Aux drisses, enfans, aux drisses !... s'écria Saubad après avoir rapidement porté les yeux au point que lui indiquait son second ; amène partout !... et déborde les avirons pour un temps ! Et toi, Pierrès, la barre dessous, et tiens-toi debout au vent !... »

La galerne arrivait en effet comme la foudre, et la mer se soulevait bouillonnant sous la violence de la bourrasque ; la trincadoure, la recevant à sec de voiles et ne lui présentant que son avant, échappa facilement à son premier moment de fureur ; mais il n'en fut pas

se convertit presque toujours en une belle brise maniable, soufflant de la même partie.

(Note de l'auteur.)

de même de la patache, dont les hommes, trop occupés à la fusillade et à la nage, ne se lancèrent pas assez tôt aux drisses et aux cargues de leurs voiles; la patache s'inclina rudement sur le côté, et l'eau pénétrant de toutes parts sous le vent, elle sombra presqu'au même instant :

— Quand je vous disais que le gabelou irait boire un coup à la grande tasse! s'écria Pierrès; aussi un tas de farceurs, qui n'ont vu l'eau que du fond de leurs *cassines* en paille de la côte, et qui veulent se donner des airs de venir danser dessus!... Chacun son métier, et le navire marchera droit...

— J'ai presqu'envie de virer de bord pour leur porter secours, dit Saubad.

— Es-tu fou? répliqua Pierrès; c'est pain bénit pour nous que de voir avaler leur gaffe

à tous ces gabelous ! Crois-tu que si nous avions viré par la quille à leur place, ils seraient venus nous tendre la main ! D'ailleurs, vois tous ces feux qui courent déjà dans les dunes ; ce sont tous les camarades qui vont faire le diable pour disputer le corps de leurs confrères aux chiens de mer ; s'ils pouvaient mettre le cap sur nous, tu peux être sûr que nous serions de bonne prise, malgré toute notre humanité !... Nous avons maintenant belle brise et du largue, retournons d'où nous sommes venus ; pour avoir été trahis et vendus une fois, nous ne le serons peut-être pas deux ! »

Saubad trouva plus sage de suivre ce dernier conseil, et la triucadoure s'éloignant du côté de l'Espagne, disparut bientôt dans le fond noir de l'horizon.

Mérilla, cependant, n'avait pas abandonné

l'extrémité de la falaise où elle venait de passer une heure de sa vie dans d'horribles angoisses. Aussitôt qu'elle vit la patache disparaître sous les flots, un sentiment dont elle ne se rendait pas compte la fit accourir sur la grève. Une foule d'habitans et de préposés s'y agitait dans tous les sens, et de nombreuses embarcations sillonnaient la mer à quelque distance du rivage.

— Trois seulement paraissent avoir fait le plongeon, disait un des préposés ; les chaloupes ont sauvé le reste, et quelques bons nageurs ont pu gagner la terre.

— Quels sont ces trois, demanda un assistant.

— C'est Beniat, Cadet, et... »

Mérilla s'avançait pour savoir quel était le troisième nom, lorsqu'une voix trop bien connue se fit soudain entendre à ses côtés :

— Oh ! ce n'est pas moi le troisième, mademoiselle Mérilla ! dit la voix ; je n'ai pas encore pris ma feuille de route ! »

Et à la lueur d'une torche résineuse, Mérilla reconnut Simon, la figure couverte de sang et le corps dégouttant d'eau de mer.

— Mais patience ! ajouta-t-il, vous apprendrez bientôt que j'ai eu le soin d'en délivrer une à un quidam qui ne vous est pas inconnu ; car j'ai l'ai trop bien ajusté le *chéri*, pour que cette fois son compte ne soit pas clair et net !!!

Et ce disant, Simon disparut au milieu des groupes de curieux qui se pressaient sur la plage.

III.

Peu de temps après cette fuite heureuse du contrebandier, au commencement d'une nuit sombre et étouffante de chaleur, Saubad et Mérilla, assis sur le sable frais de la grotte où nous avons vu la jeune Basquèse pour la pre-

mière fois, causaient longuement de leurs amours et de leurs chagrins. En dehors, on pouvait voir une belle trincadoure qui croisait nonchalamment à quelques encâblures des brisans, et plus près encore, une légère yole mouillée sur son grappin, et gardée par un seul homme.

L'horizon menaçait dans l'ouest, et une bande noire, déchirée parfois d'éclairs éblouissans, s'élançait rapide vers le zénith, faisant trembler les échos de la rive du bruit grondeur de la foudre qu'elle renfermait dans ses flancs. Nos deux amans n'entendaient rien, ni l'orage qui s'approchait, ni la mer qui rugissait à quelques pas; l'amour était là, jetant son bandeau sur leurs yeux, ne leur donnant d'existence et de sentiment que pour le bonheur présent. Qui de nous, au moins une fois dans sa vie, n'a pas rempli son âme des dé-

lices de ces heures passées près d'une femme adorée, où les momens sont si courts, le cœur si gonflé d'amour et de joie!...

Un effroyable coup de tonnerre vint pourtant se prolonger en bruyans éclats sur les parois de la grotte, et Mérilla, glacée de terreur, serra avec force son amant contre son sein.

— Enfant! lui dit Saubad; quoi! l'orage t'effraie, toi, fille de nos côtes et bientôt la femme d'un contrebandier? L'orage!!..... c'est le plus beau temps de notre métier!...

— Oh! Saubad, j'ai peur! répliqua la jeune fille; ce tonnerre fait un fracas épouvantable dans cette immense grotte!..... Sortons, Saubad!

— Es-tu folle, Mérilla? Nous ne pouvons par ce temps nous passer d'un abri; celui-ci

est sûr et commode, restons-y; tu n'as pas envie de me quitter déjà, n'est-ce pas? car tu sais trop bien que je ne puis t'accompagner chez ton père.

— Hélas! non, reprit la Basquèse, mais bientôt aussi..... oh! bientôt, nous serons réunis pour toujours!..... Vois-tu, Saubad, mon père m'aimait trop pour résister plus long-temps à mes pleurs, à mes prières!..... Puis il est bien revenu sur le compte de ce Simon; oh! quel méchant homme que ce Simon!.... Je crois toujours le voir sur la grève après son naufrage, avec sa vilaine figure toute couverte de sang, lorsqu'il me dit d'une voix rude: « Allez, allez, Mademoiselle Mérilla, j'ai trop bien ajusté le *chéri*, pour que cette fois son compte ne soit pas clair et net! »

Oh! Saubad! j'ai cru que j'allais mourir après ces dures paroles!...

— Aussi le lâche a-t-il redoublé de précautions pour m'éviter depuis, s'écria le jeune marin ; et si jamais je le revois!... »

Saubad n'achevait pas le geste dont il accompagnait ces mots, qu'une voix, qui semblait descendre de la cîme du rocher, les fit tressaillir tous les deux. Cette voix, mélodiant gaîment un refrain joyeux, leur parvenait en sons lointains et fantastiques, entrecoupés par le sifflement d'une pluie battante et les mugissemens de l'orage :

— On dirait vraiment que c'est la voix de cet homme! . . . . . reprit Mérilla tremblante.

— C'est possible, Mérilla, répondit Saubad ; en tout cas, je crois qu'il aura bientôt pris le large, dès qu'il va savoir que je suis si près de lui!... »

Et le jeune homme fit un mouvement pour sortir.

— Oh non! non! reste avec moi, s'écria Mérilla; je mourrai de peur si tu me quittes ainsi!...

— Eh bien! soit, répondit le marin; mais achève donc alors cette grande nouvelle que tu m'avais annoncée; ton père, me disais-tu, consent à notre mariage?

— Oui, Saubad, et dans quelques jours tu pourras venir à la maison. De plus, mon père a défendu à ce Simon d'y remettre les pieds, et cette défense a été cause d'une terrible scène avec lui, qui a bien affligé mon pauvre vieux père! Mais aussi comme je suis heureuse maintenant!... Au moins, je ne rougirai plus quand je porterai le nom de ta femme; je pourrai paraître à l'église ou dans une fête, sans être

exposée à voir toutes les jeunes filles rire et me montrer au doigt!...

— Surtout, ajouta Saubad en riant et l'attirant sur ses genoux, si tu es bien sûre d'aimer autant le mari que tu auras aimé l'amant. . . . .
. . . . »

En ce moment, un second coup de tonnerre arracha un cri d'effroi à la jeune fille, et une lame se ruant écumeuse à l'embouchure de la grotte, fit jaillir ses embruns jusque sur le couple amoureux.....

— Malédiction! s'écria Saubad, en courant précipitamment vers l'entrée...

Il n'y était pas arrivé qu'une seconde lame se releva en grondant, et le rejeta violemment

dans le fond, où il n'eut que le temps d'entraîner Mérilla à demi morte de frayeur...

« Ne t'effraie pas, Mérilla, lui dit-il en la pressant contre son sein! ne t'effraie pas! un peu de courage, et tout ceci n'est rien..... Viens, ma bien-aimée, viens!..... Embrasse-moi fortement, et ne m'abandonne pas, quoiqu'il arrive!... »

Et il s'élança contre la troisième lame, qui, envahissant la grotte en entier, les couvrit de sa masse pendant deux ou trois secondes, et les reporta dehors en se retirant avec bruit.

Après un rapide coup-d'œil jeté sur tout ce qui l'entourait, Saubad s'aperçut avec désespoir que la mer avait gagné de toutes parts, et que jeté bien au large par la vague qui l'avait entraîné, il courait les plus grands dangers en essayant de revenir sur la côte; il tour-

na donc tous ses efforts vers la pleine mer, où il espérait atteindre l'embarcation qu'il avait confiée à la garde d'un de ses hommes, et qui n'avait pas quitté son premier mouillage malgré la violence du vent. Le jeune amant nageait vigoureusement, enlaçant avec frénésie son amante, qui, déjà presque suffoquée par les eaux, conservait à peine l'instinct de lui saisir le corps; il distinguait parfaitement à la lueur d'éblouissans éclairs sa petite yole tanguant rudement sur une mer agitée, et il pouvait même entendre le chant monotone du matelot qu'il avait laissé sur son bord. Mais, hélas! trois fois sa voix impuissante alla se perdre dans la brise sifflante qui venait du large; trois fois le chant du matelot lui revint triste et mélancolique avec les mêmes sons.

Les forces de l'intrépide marin s'épuisaient cependant, et il résolut de braver tout pour re-

joindre la terre : ballotté, tourmenté au milieu des brisans dont il était le jouet, le corps du malheureux jeune homme, lancé plusieur fois sur des roches aiguës, ne présentait plus qu'une masse sanglante et déchirée. Il parvint enfin, après une lutte désespérée contre les flots, à toucher la crête d'un rocher plus élevé que les autres, où il déposa le corps inanimé et meurtri de sa maîtresse.

C'est alors qu'un cri sauvage, dominant même la furie des élémens, perça les airs du haut de la falaise... A ce cri, une commotion nerveuse secoua la jeune fille étendue sur la pierre humide :

— Saubad!..... dit-elle avec faiblesse, où sommes-nous? quel est cet horrible sifflement?.....

— Rassure-toi, ma bien-aimée, répondit

Saubad bien faiblement aussi ; ce n'est que la voix d'un homme qui, sans doute, veut nous porter secours. Un peu de courage, Mérilla, et nous sommes sauvés .. »

Et réunissant toutes les forces qui lui restaient, le contrebandier fit vibrer les échos d'un long cri de détresse...

Sa voix ne s'était pas encore éteinte dans les fracas de la tempête, qu'un éclat de rire infernal y répondit au loin :

— Oh ! c'est lui, Saubad ! c'est lui !..... s'écria la jeune Basquèse avec égarement ; oh ! viens ! viens ! fuyons, ou nous sommes perdus!..... je reconnais cet effroyable rire ! !... »

Et voulant faire un effort pour se soulever, Mérilla perdit l'équilibre et glissa rapidement sur la roche couverte d'algues gluantes : Saubad n'eut que le temps de la saisir par sa lon-

gue et noire chevelure, par cette belle chevelure qu'il caressait avec tant d'amour dans les délices de leurs furtifs rendez-vous; son autre main s'était cramponnée à l'angle du roc, et il rassembla toute sa puissance et son énergie pour regagner le sommet avec son précieux fardeau..... Mais un étourdissement étrange commençait déjà à bourdonner dans ses oreilles; le sang, coulant à flot de ses nombreuses et profondes blessures, ruisselait de chaque côté sur les flancs du rocher, et allait baigner le visage de sa bien-aimée; les faibles gémissemens de Mérilla ne lui parvenaient plus qu'à travers un bruissement inconnu, et ses muscles distendus entr'ouvraient peu à peu ses mains crispées...

Une lame, qui s'avança rugissante et furieuse, mit enfin un terme aux angoisses de cette douloureuse agonie; elle plana quelque temps sur leur tête, retomba avec le bruit de

la foudre en les engloutissant dans sa masse d'écume; puis, s'élançant toujours grondeuse vers la plage, elle rejeta les corps enlacés des deux amans dans cette grotte où, quelques minutes auparavant, ils se promettaient d'être bientôt unis pour toujours...

IV.

Le surlendemain de cette fatale journée, qui fit date dans les annales du pays, un cortége funèbre, partant des Cinq-Cantons (1), s'a-

(1) Village du bord de la mer, près de la pointe Saint-Martin.

vançait lentement dans la direction de l'église d'*Anglet*. Au milieu du cortége se voyaient deux cercueils, l'un porté par de jeunes filles, l'autre par de jeunes marins; c'étaient les restes de Saubad et de Mérilla que l'on conduisait à leur dernier asile. Après une courte et touchante cérémonie, ils furent descendus dans une large et même fosse, le père désolé de Mérilla ayant manifesté le désir que les deux amans fussent au moins réunis au lieu de l'éternel repos.

Ce n'étaient plus des rires alors qu'échangeaient toutes ces brunes jeunes filles, en présence du corps mutilé de cette douce compagne, qu'une horrible catastrophe venait d'enlever à tant d'années de joie et de bonheur!.... Leurs larmes amères se mêlaient à l'eau sainte dont leur pieuse douleur arrosait le double cercueil... Plus loin, la contenance

morne et abattue des marins, accourus en foule à cette lugubre fête, témoignait assez du vif attachement qu'ils portaient à l'intrépide confrère que la mort leur avait ravi...

A quelques pas de la porte de l'église, plusieurs personnes, portant l'uniforme des douanes royales, parlaient avec feu de l'événement tragique qui occupait tous les esprits.

— Il est pourtant fâcheux, disait l'un d'entre eux, que nous ne nous soyons pas trouvés quelques hommes à la pointe Saint Martin; on aurait pu leur porter secours..... Mais à propos!... qui diable était donc avant-hier de vigie à la pointe?..... N'était-ce pas toi, Simon?

— Comme tu le dis.

— Et tu n'as rien vu, rien entendu?

— Je ne dis pas cela, je puis bien avoir entendu quelques cris, mais sans savoir au juste d'où ils provenaient.... »

Un murmure d'incrédulité suivit cette réponse, et celui qui avait pris la parole en premier lieu se chargea d'être l'interprète des sentimens de l'assemblée.

— Laisse-nous donc, Simon, reprit-il avec ironie; tu as l'oreille trop fine pour ne l'avoir pas deviné, et tu n'es pas homme pourtant à laisser filer ainsi l'occasion d'une bonne récompense. Tiens! il y a du louche là-dessous; et d'après ce qu'on a dit sur toi et ta dernière scène chez le vieux Jauréguy, je ne serais pas étonné que tu n'eusses laissé faire le plongeon à Saubad et à sa belle, en pleine connaissance de cause, comme dit notre lieutenant.

— Et quand cela serait!... répliqua Simon rouge de colère et d'une voix altérée; n'est-ce

donc pas tout profit pour nous que d'être délivrés de ces chefs maudits de contrebandiers, qui nous font risquer notre vie dix fois par semaine et faire sur la côte un service de galérien !...

— Ah ! ah !...... dit une voix près de Simon. »

Celui-ci se retourna vivement et devint pâle comme la mort en voyant fixé sur lui l'œil sombre et terrible de Pierrès, qui venait de jeter un dernier adieu à la tombe de son ami. Pierrès fit un mouvement de tête vertical en regardant toujours Simon comme s'il lui promettait quelque chose, puis rejoignit le groupe de marins qui s'éloignait.

— Eh ! bien, qu'as-tu donc ? dit un des préposés à Simon qu'avait terrifié le coup-d'œil et le geste de Pierrès.

— Rien !... Oh ! mon Dieu ! rien, rien du tout ! répliqua Simon en portant les yeux autour de lui avec crainte ; je songeais au temps affreux qu'il faisait lors de l'événement, et à l'impossibilité qu'il y aurait eu dans tous les cas à vouloir leur porter du secours.... »

A quelques jours de là, le fossoyeur du cimetière d'Anglet, parcourant de bonne heure le domaine confié à ses soins, recula épouvanté en apercevant le cadavre d'un douanier couché sur le tertre de gazon qui recouvrait les corps de Saubad et de Mérilla ! Ce cadavre, c'était celui de Simon. Un large couteau était encore fixé dans sa poitrine, et un morceau de papier placé à ses pieds contenait ces simples mots, écrits par une main peu habile et peu exercée :

Punition d'un lâche....

Jamais on ne put découvrir les auteurs de cet acte de vengeance, et quant à Pierrès, il ne reparut plus dans le pays. Seulement quelques confrères, que leur métier conduisit plus tard sur les côtes de l'Amérique du Sud, assurèrent l'y avoir vu commandant un corsaire colombien.

C'est depuis cette époque que la grotte où fût retrouvé le malheureux couple est devenue célèbre sous le nom de *Chambre d'Amour*. Bien qu'elle soit aujourd'hui presqu'entièrement obstruée par les sables, elle n'en attire pas moins encore les visites des curieux voyageurs, et plus d'une fois elle éveilla leur verve et leurs sympathiques souvenirs.

FIN DE LA CHAMBRE D'AMOUR.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE SECOND VOLUME.

NOTES.

PELO LE VOLEUR.

ACHILLE LE DUC.

LA CHAMBRE D'AMOUR.

FIN DE LA TABLE.

Fontainebleau. — Imprimerie de E. JACQUIN.

